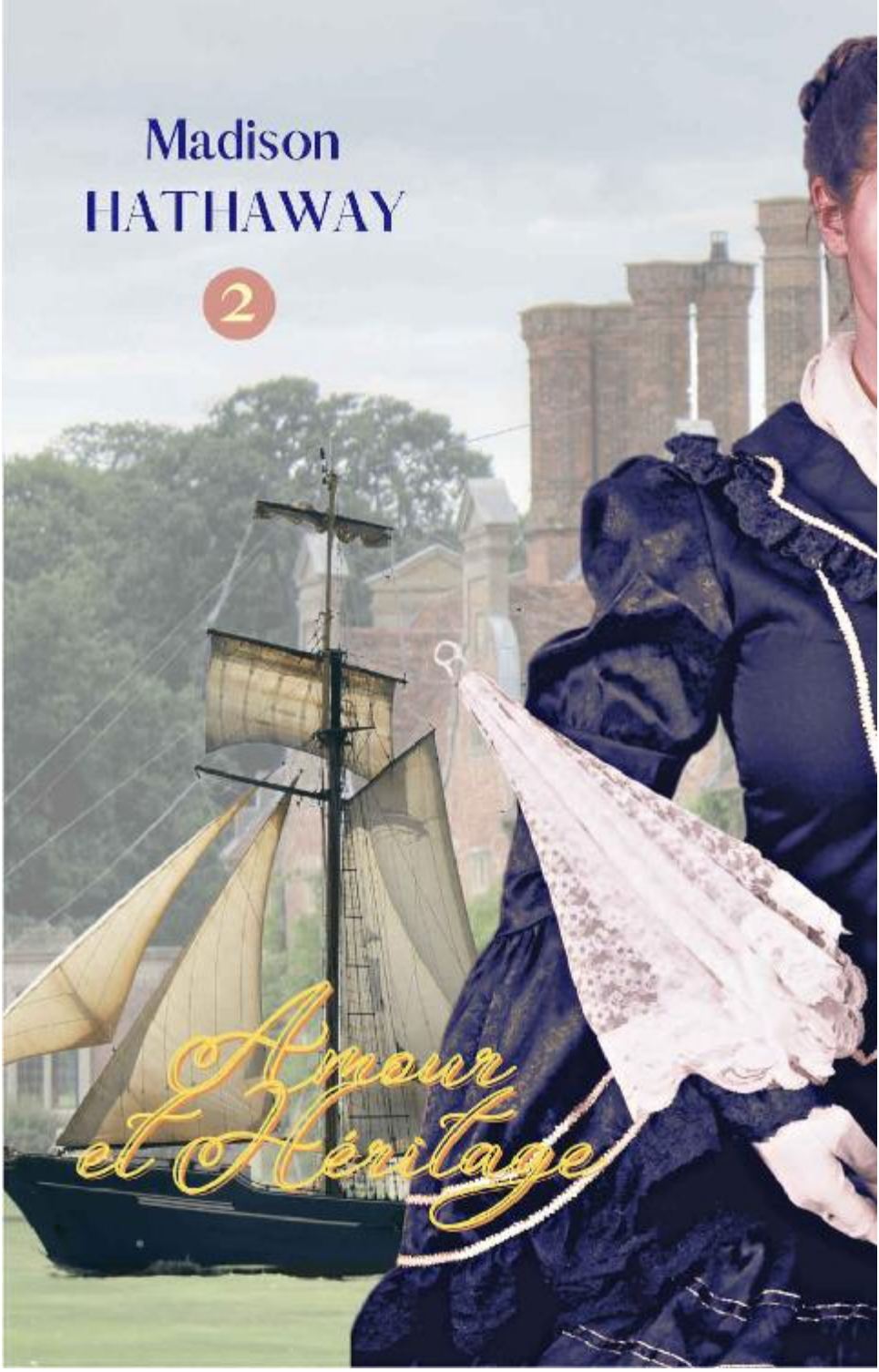
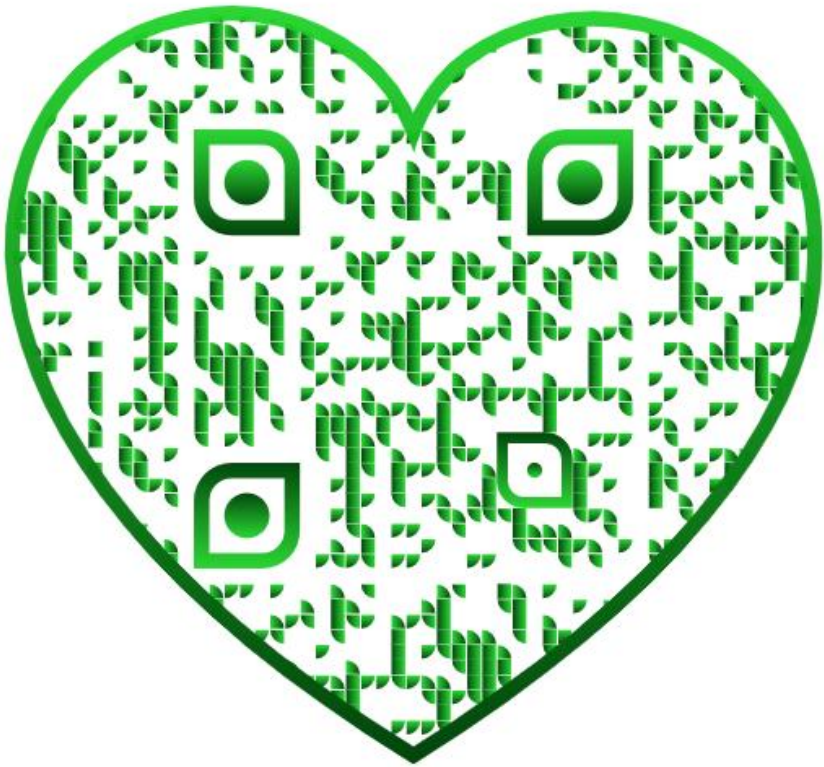
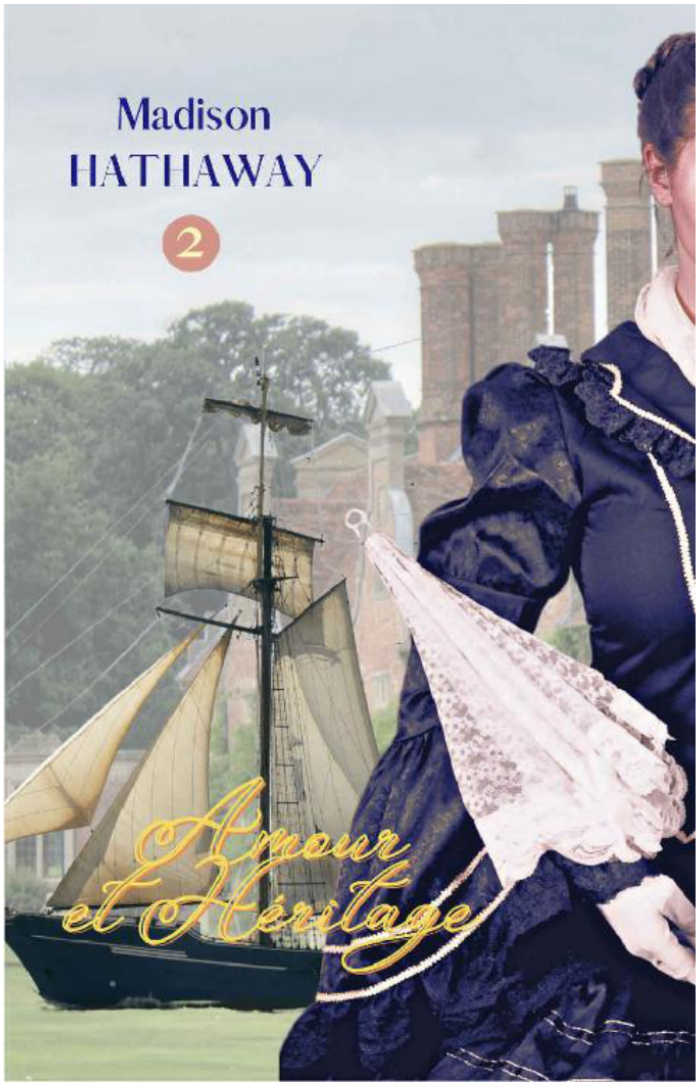
Madison
HATHAWAY

2

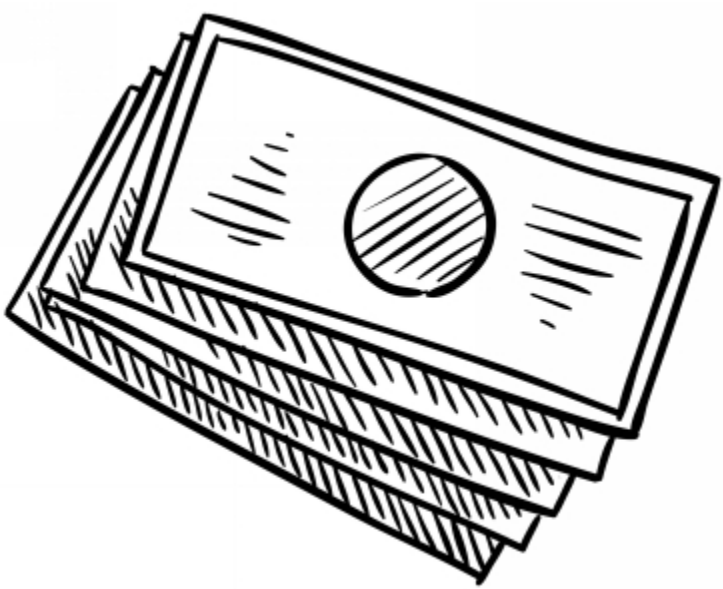


Amour et Héritage



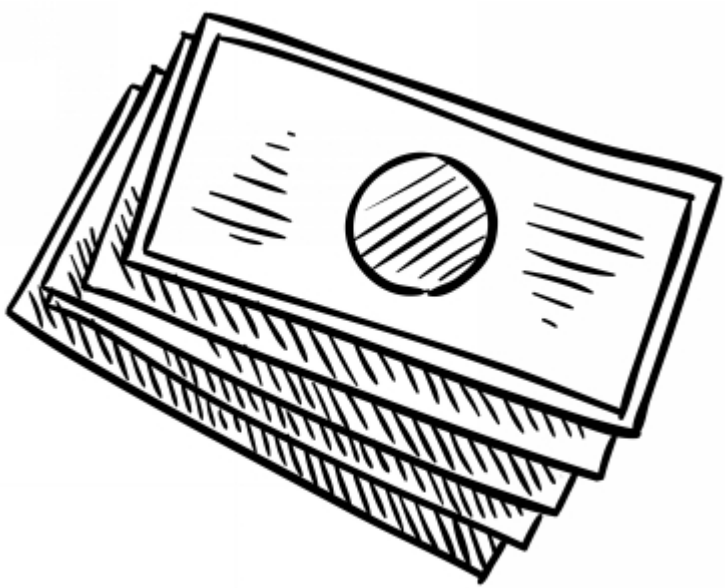

Madison
HATHAWAY
2
Amour
et Héritage

AMOUR ET
HÉRITAGE



Madison HATHAWAY

AMOUR
ET HÉRITAGE



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2 ° et 3 ° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Impression à la demande
—

Dépôt légal auprès de la BNF :
février 2022

ISBN : 979-8-4197-9000-1

Toute ressemblance avec des personnages et/ou des événements existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Remerciements

À tous mes proches, pour m'avoir portée par leur affection et leur attention.

À l'homme de ma vie.

À ma correctrice, pour son travail toujours aussi précis.

À Marie-Cécile, pour ses précieux conseils éclairés sur la riche période victorienne.

Pour me contacter :

Instagram : madisonhathaway_auteure
Facebook : madisonhathaway.auteure
madisonhathaway.auteure@gmail.com

Chaque jour appuie ma conviction du peu de confiance qu'on peut accorder aux apparences du mérite et du bon sens.

Jane Austen – *Orgueil et Préjugés* —

CHAPITRE 1

Arrivée en Angleterre

- 19 juillet 1880 -

Le port de Southampton est en perpétuelle effervescence. Comme toutes les zones portuaires, il se passe peut-être plus de choses sur les quais que sur l'eau. Les docks sont noirs de monde. Un lieu où toutes les couches de la société se côtoient : dockers qui transportent à dos d'homme la plupart des marchandises, voyageurs, aisés ou plus modestes, qui embarquent ou débarquent, hommes, femmes ou enfants à la recherche d'une course pour gagner quelques pièces, personnes venues attendre ou déposer des voyageurs.

Ici, on n'a pas le choix. La séparation des classes n'existe pas.

Ça crie, ça court, ça charge, ça décharge, ça râle, ça quémande... Sans oublier les pickpockets, de tous âges et de toutes tailles...

Un navire vient d'entrer dans le port. Il attire tous les regards. Grand, magnifique, solide, le Mary-Bell arrive tout droit d'un des comptoirs des Indes. Sa seule provenance fait rêver tout le monde. Des plus humbles aux plus fortunés. Depuis la révolte des Cipayes en 1858, le commerce depuis les Indes n'est plus régi par la Compagnie Anglaise des Indes, et seules font encore commerce, les familles qui ont installé là-bas un de leurs héritiers, femmes et enfants embarqués avec eux !

Nombreux sont ceux qui s'attendent à voir débarquer des balles de thé, de cotons, de tissus, des cargaisons d'épices et autres marchandises qui se monnaient des petites fortunes.

Mais le Mary-Bell, lui, ne fait pas partie de ces clippers qui « volent » sur les flots, pour arriver au plus vite en Angleterre et s'y vider des marchandises exotiques vendues à prix d'or.

C'est un bateau réservé aux voyageurs, plus lent, mais plus sécurisant pour ses occupants. Il lui faut cent cinquante jours, souvent plus, pour arriver à Londres en partant de Bombay.

Celui-là n'emprunte pas le canal de Suez, nouvellement percé à travers le désert, et qui est surtout fréquenté par les bateaux à vapeur, à la vitesse constante et rassurante.

Ce navire-là transporte bien quelques balles de tissu de coton, les « Indiennes », étoffes vierges très prisées du monde de la mode et de la couture. Tout cela est débarqué, contrôlé, surveillé.

Le bateau est amarré depuis une heure et se vide des quelques marchandises, du courrier attendu par des dizaines et des dizaines de

foyers ou d'entreprises. Les voyageurs descendent les uns après les autres par d'autres passerelles, plus cossues, plus confortables. À pied, tous à pied. Millionnaires ou simples miséreux, tout le monde descend de là sur ses deux jambes.

Parmi tous ces passagers, exténués par des mois de navigation, se trouve la jeune Lucy Fairfax.

Lucy a grandi en Inde, arrivée là-bas du haut de ses deux ans, en compagnie de ses parents. Son père, Richard Fairfax, entrepreneur rigoureux et toujours à l'affût d'idées prometteuses, avait créé à Londres une entreprise qui dépendait des arrivages de thé, épices, sucre, en provenance des Indes.

Puis il était allé, comme bon nombre de ses compatriotes, s'installer dans un des comptoirs des Indes, pour y superviser le bon approvisionnement des bateaux qui partaient vers son Angleterre natale, où son ami et associé, Stanton Bellamy, notaire de son état, veillait sur leurs affaires londoniennes.

Ainsi, Lucy avait grandi entre une éducation purement anglaise, dispensée avant tout par sa mère, et des expériences locales, issues tant du personnel indien qui l'entourait et la choyait, que des escapades qu'elle s'octroyait au cœur de la végétation qui entourait le domaine familial, en compagnie des enfants des environs, mais toujours sous la surveillance de quelque adulte.

Sa mère, Camilla, était malheureusement morte alors que Lucy n'avait que douze ans. Ce fut alors sa « nounou » indienne, Rama, qui avait veillé sur elle et lui avait apporté toute la tendresse féminine qui lui manquait.

Puis son père avait été tout récemment victime d'une agression et était décédé lui aussi. Nombre de personnes en Inde en voulaient aux Anglais de maintenir contre vents et marées leur présence sur leurs terres.

Lucy s'était ainsi retrouvée seule et il semblait dangereux pour elle de rester loin de l'Angleterre. Sa grand-tante lui avait demandé avec insistance de rejoindre la belle campagne anglaise où elle serait à l'abri des dangers et auprès du peu de famille qu'il lui restait.

Ce jour-là, Lucy descend donc du Mary-Bell, en compagnie de Rama, qui reste en retrait, quelque peu effrayée par ce port où règne une excitation permanente.

Lucy sera majeure dans quelques semaines et c'est décidé, elle reprendra la tête des affaires familiales.

Elle attend avec impatience la rencontre avec le notaire ami de son défunt père, qui doit lui expliquer les tenants et les aboutissants des affaires familiales.

Lucy a un caractère bien trempé ! Beaucoup d'éducation anglaise,

une bonne part de vie à l'indienne et un héritage paternel entreprenant et très difficilement domptable.

Lucy est aussi une très jolie jeune fille, solide dans son corps et dans sa tête. Son teint, allant à l'encontre de la mode londonienne, est hâlé par sa vie indienne. Ce qui se marie à merveille avec sa chevelure d'un noir aile de corbeau.

À la descente du bateau, elle est attendue par son cousin, David Cortland, neveu de sa mère, plus âgé qu'elle de quelques années.

Bel homme aux manières distinguées, il est venu accueillir celle qu'on lui a présentée comme une sauvageonne tout juste sortie de sa jungle, et il cherche du regard une gamine ingérable à peine éduquée.

Au lieu de cela, une jeune fille habillée à la dernière mode, ombrelle à la main, vient se planter en face de lui avec un grand sourire et tend un portrait dans un cadre, qu'elle positionne près de son visage. Elle compare avec le plus grand sérieux le portrait et les traits du jeune homme.

— Oui, c'est ressemblant ! Vous devez être David Cortland ? demande-t-elle.

Et elle lui tend une main gantée de soie, qu'il n'a d'autre choix que de saisir délicatement pour y déposer un baise-main.

Il leur faut ensuite attendre l'arrivée de tous les bagages de la jeune Lucy et de Rama, avant de pouvoir partir vers le domaine familial, afin d'y rencontrer sa grand-tante. Lucy l'a vue une fois, aux Indes, et garde d'elle un souvenir un peu lointain, mais fort agréable.

Après l'installation des bagages, David conduit Lucy jusqu'à leur voiture, attelée de chevaux magnifiques.

Alors qu'il s'apprête à l'aider à monter, Lucy se dirige vers les chevaux, dont elle caresse l'encolure, et s'adresse au cocher, qui s'occupe de retirer leurs musettes emplies de grain.

— Nous irons tranquillement, dit-elle, il n'est pas nécessaire de les chauffer exagérément avec de l'avoine.

Elle revient vers son cousin et accepte sa main tendue pour s'installer dans la voiture.

Celui-ci s'assied ensuite près d'elle et signifie au cocher qu'il peut avancer.

— Vous vous occupez ainsi de tout ? demande-t-il.

Lucy ne répond pas, elle a une tout autre préoccupation.

— Où est Rama ? crie-t-elle soudain.

— Assise près du cocher, lui répond le jeune homme, surpris.

— Mais enfin, il n'en est pas question, mon cousin ! Elle va être très mal à l'aise avec la température et le vent d'ici ! Voulez-vous vraiment qu'elle meure d'une pneumonie ?

Le jeune David en reste interdit.

— Euh… je… non, je… balbutie-t-il. Et puis, nous sommes en été, il ne fait pas si froid, non ?

— Lorsqu'on arrive des Indes, je puis vous assurer que la température est plutôt fraîche…

— Oh ! Je comprends…

— Alors, arrêtez cette voiture et que Rama nous rejoigne.

— Rama ? Mais, ma cousine, excusez-moi, ce n'est pas là sa place.

— Eh bien, moi, je vous demande d'éviter à la seule personne qu'il me reste de ma vie aux Indes de développer une congestion à cause de votre *smog* légendaire ou autre vent malin. Si je devais la perdre, elle aussi, je ne pourrais le pardonner à celui qui en serait responsable. Est-ce que vous me comprenez ?

Son cousin la regarde alors sans pouvoir ajouter un mot. Il demande au cocher de stopper la voiture et d'installer à leurs côtés « la personne » qui accompagne sa cousine.

Puis ils repartent pendant que Lucy prend entre ses mains celles de la dénommée Rama et pose sa tête sur l'épaule de celle-ci, visiblement heureuse de la présence de sa nourrice. Rama dégage une de ses mains et la passe dans les cheveux de Lucy, dans un geste rassurant.

Cette dernière ne tarde pas à s'assoupir alors que le regard de Rama croise furtivement celui, ébahi, du jeune David…

CHAPITRE 2

Euphémia Fairfax

- 19 juillet -

Je regarde la pendule posée sur le manteau de la cheminée, il est presque seize heures, j'attends avec impatience l'arrivée de ma petite nièce, Lucy. J'ai envoyé mon chauffeur pour l'accueillir à son arrivée à Southampton, lorsqu'elle aura débarqué d'un de ces effrayants monstres des mers. La vie de cette jeune femme est déjà jonchée de grands drames, et je me demande comment elle a traversé ces terribles épreuves.

J'ai rencontré cette petite il y a plusieurs années, quand elle était censée n'être encore qu'une enfant inintéressante, mais je dois bien m'avouer que sa personnalité m'a surprise.

J'ai hâte de la retrouver, en espérant que les années n'auront pas trop affadi sa fraîcheur et son enthousiasme. Cette petite était très surprenante. Elle était vive et intelligente, et nous nous sommes immédiatement entendues, ce qui n'est pas anecdotique compte tenu de mon peu d'appétence pour les jeunes enfants. N'ayant pas eu la chance d'avoir des enfants, je dois bien admettre qu'avec eux, je navigue en terre inconnue.

J'ai bien mieux connu son père, mon cher neveu Richard, pour qui j'avais beaucoup d'affection. Et je ne peux pas m'empêcher de penser avec un immense chagrin à sa terrible mort, il y a quelques semaines.

Des années auparavant, alors qu'il vivait un bonheur sans tâche auprès de sa gentille épouse, la douce Camilla, la mort de celle-ci a été un coup terrible pour lui et pour la jeune Lucy, qui n'avait alors qu'une douzaine d'années. Frappée subitement d'une fièvre galopante, la malheureuse Camilla était morte très rapidement.

Richard s'est effondré après ce décès, mais j'ai pu constater lors de mon séjour chez eux, aux Indes, quelques mois plus tard, qu'il avait su faire face rapidement. Mon neveu a toujours été un homme solide, et bien que je désapprouve la liaison que j'ai devinée entre lui et une des jeunes filles qui servaient la famille, je suis heureuse qu'il ait connu quelques belles années avant sa terrible agression.

J'ai regretté, lors de ce séjour, que l'éducation de sa fille unique soit aussi négligée, la petite passant son temps à courir dans la jungle avoisinante avec les jeunes indigènes ! Je n'ai pas manqué de signifier mon désaccord et mon inquiétude face à ce laxisme, j'ai même proposé de rentrer en Angleterre avec Lucy, afin de donner à cette

petite sauvageonne les bases indispensables à une bonne éducation et quelques notions de savoir-vivre.

Mais Richard n'en a toujours fait qu'à sa tête, et n'a tenu aucun compte de mes conseils ni de mes craintes quant à son mode de vie aux Indes, avec une jeune enfant. Je l'avais pourtant mis en garde contre la violence endémique dans ces contrées sauvages ! Mais, comme à son habitude, il a balayé mes craintes avec une insouciance coupable.

Et huit ans plus tard, il meurt après avoir reçu un coup de couteau au cours d'une bousculade lors d'une manifestation contre l'Empire britannique. Il laisse une petite orpheline, qui n'a jamais mis les pieds en Angleterre, et qui doit être bien seule. Et Dieu sait dans quel état d'ignorance des bonnes manières elle va débarquer !

C'est la raison pour laquelle j'ai préféré l'accueillir ici, à Ascot, au sein de ma propriété, afin de lui inculquer quelques rudiments du savoir-vivre anglais. Nous sommes suffisamment éloignés de Londres pour être à l'abri de la curiosité que le retour de ma petite nièce suscite parmi la bonne société, mais bien assez proches pour parfois participer à certaines sorties mondaines.

Sa présentation à la cour, bien que moins formelle de nos jours, doit tout de même être organisée, ce qui ne manque pas de me causer quelques sueurs froides. À presque vingt et un ans, elle va devoir très rapidement trouver un époux parmi nos jeunes héritiers. À son âge et compte tenu de son éducation, je suis très inquiète quant à la réussite de ce projet !

Pour être honnête, cela n'est pas pour me déplaire, cela va indéniablement bousculer le train-train terriblement ennuyeux de mon quotidien.

Alors que je viens de demander à Annie, ma dame de compagnie, de me ramener une tasse de thé plus chaude, mon majordome m'annonce enfin l'arrivée de ma nièce.

Mon sourire se fige rapidement en constatant que David, le neveu de Camilla, accompagne sa cousine. Bien que j'aie eu beaucoup d'affection pour l'épouse de Richard, j'éprouve pourtant dégoût et mépris pour sa famille, et notamment son frère, un escroc notoire. Séducteur et joueur impénitent, il ruina sa famille avant de s'enfuir aux Amériques, abandonnant sa femme et son fils. Et comme la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre, la moralité du jeune David est aussi déplorable que celle de son père.

— Soit la bienvenue ma chère enfant ! dis-je en prenant rapidement Lucy dans mes bras.

Je me redresse bien vite, inutile de s'épancher comme le fait la nouvelle génération. Comme si l'affection sincère avait besoin de

s'afficher de façon aussi impudique ! Je ne sais pas où ces nouvelles manières vont nous conduire, mais certainement pas vers une amélioration du comportement de notre jeunesse.

Alors que je détaille ma petite nièce, je suis fort agréablement surprise de découvrir une jeune personne très bien mise, au physique plus qu'avenant. Inutile de préciser que cette dernière qualité m'apaise considérablement, il ne devrait pas manquer de prétendants qui tourneront autour de cette fort jolie personne. Son regard intelligent finit de me rassurer. Il lui faudra pourtant dissimuler ses capacités intellectuelles, les hommes ne sont pas prêts à se mesurer à des femmes intelligentes, surtout si elles le sont plus qu'eux.

— Bonjour ma chère Tante, me dit-elle, d'un air enjoué. Je suis enchantée de vous retrouver et de découvrir cette Angleterre dont ma mère m'avait tant parlé.

Je salue rapidement David, dont je constate, agacée, qu'il ne quitte pas Lucy des yeux.

— Eh bien, mon cher. Par quel miracle vous trouve-t-on sur le même chemin que votre cousine ?

J'affiche délibérément un air et un ton pincés.

David lève enfin les yeux vers moi, et je décèle une lueur amusée dans ses yeux.

— J'ai pris la liberté d'accueillir moi-même ma chère cousine, que je ne connaissais pas. Je lui ai fait parvenir un portrait de famille afin qu'elle puisse me reconnaître à son arrivée en Angleterre.

Et admirer votre physique… pensé-je irritée.

— Évitez donc de prendre trop de liberté, mon jeune ami, dis-je sèchement. Cela a peu réussi à ces maudits Français, qui ont sombré dans une indécrottable décadence depuis qu'ils ont décapité leur Roi au nom de je ne sais quelle idée stupide de liberté.

Nous nous installons autour des gâteaux et du thé que nous a apportés Annie. David se propose pour faire le service, et je peux déjà observer que Lucy n'est pas insensible au charme vénéneux de ce bellâtre. Mon Dieu, qu'il va être difficile de jouer les chaperons !

— Je me souviens avec plaisir de votre séjour chez nous aux Indes, ma Tante. Nous avions passé de merveilleuses journées ensemble, j'en garde un souvenir précieux.

Je me réjouis de constater que cette enfant manie à la perfection l'art de la flatterie, ce qui est excellent pour naviguer parmi la haute société anglaise. Décidément, l'éducation qu'elle a reçue est loin d'être aussi calamiteuse que je le craignais.

— Mais moi aussi, mon enfant. Et bien que fort triste du sort réservé à mon cher neveu, votre père, je suis très heureuse de vous accueillir dans cette maison de famille, qui est aussi la vôtre.

— J'aimerais rencontrer sans tarder le notaire de mon père, pour

connaître l'état de mon héritage, et ce qu'il conviendrait de faire. David me propose de m'y accompagner.

Ma tasse de thé reste en suspens tandis que je cherche une réponse qui ne froisse pas ma nièce, tout en étant parfaitement compréhensible par ce jeune coureur de dot en puissance.

— Comme c'est aimable à vous, mon jeune ami. Je crains toutefois, compte tenu du caractère familial de cette procédure, que votre présence ne soit… curieuse, pour ne pas dire… déplacée, aux yeux de Maître Bellamy, qui est aussi le notaire de toute la famille Fairfax.

— Soit, dit enfin David, dont le timbre de la voix ne m'était jamais apparu aussi velouté. Je ne voudrais pour rien au monde être importun, et je vous laisse entre les mains attentives de votre grand-tante, ma chère cousine.

Alors qu'il prend congé, après quelques échanges sans intérêt, le baise-main qu'il fait à Lucy est incontestablement trop long et trop appuyé. Décidément, cette jeune génération ne recule devant aucune inconvenance !

CHAPITRE 3

Lucy

- 19 juillet -

Je me suis vite endormie, la tête posée sur l'épaule rassurante de Rama.

Ma douce Rama… Elle a été si présente et si tendre avec moi après le décès de ma mère. Et puis, moi aussi j'avais contracté cette affreuse fièvre, et tout le monde me voyait déjà morte…

Mais Rama est restée à mon chevet jour et nuit, rafraîchissant mon front avec des linges mouillés d'eau sortie du puits profond que Père avait fait creuser dans notre extraordinaire jardin si luxuriant et coloré.

Elle a tenu bon et un beau jour j'ai fini par sortir de mon état second, au sein duquel m'a-t-on dit je hurlais pour réclamer le retour de ma mère.

Rama m'a expliqué que c'est à cause de cela que Père ne venait pas souvent à mon chevet. Sa tristesse d'avoir perdu son épouse dont il n'a cessé d'être amoureux jusqu'à sa mort était à chaque fois amplifiée lorsqu'il m'entendait ainsi l'appeler. Et puis… il avait, sans le vouloir vraiment, préféré considérer que j'étais perdue, ne voulant pas revivre cet espoir de voir sa femme ouvrir ses jolis yeux, guérie et prête à reprendre sa vie en main.

Rama avait donc été la seule à s'occuper de moi avec sa constance silencieuse et rassurante.

Mon père me rendait parfois visite, mais repartait aussitôt, les dents serrées et se frappant les murs et les meubles de ses poings.

Tout ce vécu habite encore souvent mes rêves et parfois même me fait sortir de mon sommeil, en sueur et terrifiée. Dans ces moments-là, Rama est là, près de moi, souriante, aimante…

Je me réveille en sursaut.

— Ma cousine ! Vous allez bien ?

David est en face de moi et il a pris ma main entre les siennes.

— Vous avez hurlé le nom de votre père, ajoute-t-il.

— N'ayez criante, mon cousin, cela m'arrive souvent, je le crains. Mais il n'y a pas lieu de s'en inquiéter. La vie est ainsi faite.

Il ne me quitte pas des yeux et me regarde même avec une insistance que, malgré mon manque de pratique de la société anglaise, je considère comme étant un peu exagérée.

— En revanche, mon cousin, pourriez-vous me rendre ma main ?

— Oh pardon !

Le voilà qui rougit. J'ai peut-être été un peu brusque avec lui depuis notre rencontre, et je le regrette en le voyant rougir ainsi.

— C'est juste que, votre prévenance est tout à votre avantage, mais vraiment, je vous assure, il n'y a pas lieu de vous inquiéter.

Je me tourne alors vers Rama, qui me sourit et tapote doucement le dos de ma main.

Puis je me plonge dans l'observation du spectacle qui s'offre à moi, à l'extérieur de notre voiture. Le port est loin derrière nous et nous progressons maintenant dans la campagne du sud de l'Angleterre. Jusqu'à Ascot, il faut compter pas loin de vingt lieues[1] de route et David m'informe que le temps de ma petite sieste nous avons déjà parcouru la moitié de la distance jusqu'au domaine de ma grand-tante.

La campagne est vraiment belle, rien à voir avec la nature sauvage et colorée des Indes. Ici, tout est comme ces tableaux faits à l'aquarelle, tout est plus subtil, moins franc, moins marqué. Il faut plus deviner qu'il n'est donné à voir. Et puis, il y a une fine brume de chaleur qui, contrairement à ce qu'on pourrait croire au premier abord, n'estompe pas les choses, mais donne au contraire un relief différent. J'aime beaucoup cette douceur que je n'avais pu observer jusqu'à présent que sur des peintures dont ma mère décorait notre maison sous les tropiques. Mais en réel, c'est encore plus étonnant. Je suis hypnotisée par le spectacle.

Rama est sacrément étonnée et surtout, elle a froid ! La pauvre, ses tropiques lui manquent !

La voiture continue sa route pendant que j'enregistre en moi tous ces paysages. Je réalise que je ne reverrai peut-être jamais les Indes, qui ont abrité la quasi-totalité de ma vie. Pour qui est-ce que ce sera le plus dur ? Pour moi ou pour Rama ?

En attendant, j'ai hâte de retrouver ma grand-tante, même si les souvenirs que je garde de mon unique rencontre avec elle datent de huit ans et que j'avais vu nos échanges comme une gamine de douze ans peut les percevoir.

Finalement, en regardant ainsi défiler le paysage, le temps passe vite. Nous arrivons aux portes du domaine de la famille Fairfax, qui est tenu d'une main ferme et efficace par cette grand-tante.

— Mais c'est superbe ! Je n'ai toujours vu ce manoir qu'en peinture, sur les différentes toiles que nous avions à Thane[2].

— C'est votre mère qui les a peintes, c'est bien ça ?

— Oui ! Elle avait un vrai don pour ça !

— On m'en a parlé, c'est vrai. Et il semblerait bien que ce soit la seule dans la famille qui ait su manier les pinceaux de telle façon. À moins que vous-même, ma cousine…

— Oh non ! Et je le regrette, croyez-moi, car là-bas les couleurs sont extraordinaires et la lumière est si particulière. Et si vous aviez pu voir les éclairages qui traversent les arbres lorsque la mousson arrive !

— Eh bien ! Vous êtes une passionnée, ajoute David en vrillant son regard dans le mien. En est-il de même pour toutes les belles et bonnes choses de la vie ?

Je me sens rougir et je crains que cela ne se voie. Au changement de position de mon cousin, je comprends qu'il n'a rien perdu de mon malaise. Quelle gourde je fais ! Il faut dire que dans ma maison à la lisière de la jungle, je ne fréquentais guère les jeunes hommes bien mis, comme l'est mon cousin…

Fort heureusement, je n'ai pas le temps de chercher une réponse, notre voiture vient de s'arrêter devant l'entrée majestueuse du manoir. Avec l'aide de David, je descends et regarde la devanture de la bâtisse. Les peintures de ma mère sont si fidèles ! J'ai l'impression de me replonger dans celles-ci. Comme lorsque j'étais enfant et tentais de rentrer dans les tableaux de ma mère pour voyager jusqu'en Angleterre par je ne sais quelle magie.

Je suis tirée de mes pensées par une voix qui m'interpelle.

— Mademoiselle Lucy, je suis ravie de pouvoir vous accueillir et de vous accompagner jusqu'à votre tante.

Une femme d'une petite quarantaine d'années se tient devant moi.

— Je suis Annie, la dame de compagnie de madame Fairfax, mais aussi sa femme de chambre, et sa cuisinière.

Annie a un léger accent, que je ne reconnais pas tout d'abord. Elle semble lire dans mes pensées et m'explique.

— Je suis française. Et depuis le séjour de votre tante à Paris, il y a de cela une vingtaine d'années, ses papilles ne supportent plus que la cuisine française. Elle m'a donc kidnappée et depuis je m'occupe d'elle et de son palais !

Cette Annie est vraiment pétillante et adorable. Et puis, elle nous fait signe à Rama et moi de la suivre. Ma nourrice n'a pas dit un mot depuis notre descente du bateau, mais je sais bien qu'elle ne perd pas une miette de tout ce qu'il se passe et qu'elle saura être de bon conseil le moment venu.

J'apprécie le comportement de cette Annie, qui ne considère pas Rama comme quantité négligeable. Je trouve que cela correspond bien au souvenir que j'ai de ma grand-tante Euphémia.

Ma tante me serre brièvement dans ses bras ! Ce contact, bien que rapide, est agréable. C'est une véritable embrassade, emplie d'une affection profonde, je le sens immédiatement. Des larmes d'émotion me montent aux yeux, mais je les refoule du mieux que je peux. Cela fait si longtemps qu'une femme de ma famille ne m'a pas ainsi prise

dans ses bras.

La conversation qui suit est rondement menée. Tante Euphémia met beaucoup de choses en place en peu de temps ! Nous allons nous entendre, elle et moi, j'en suis déjà persuadée.

En revanche, elle ne semble pas porter David dans son cœur. De vieilles rancœurs ? Où David ferait-il les frais d'erreurs de la part d'autres personnes ? Je me souviens que le frère de ma mère était apparemment un homme peu respectable. Mais David, lui, semble être bien élevé et faire de réels efforts pour se montrer serviable…

Après tout, cela n'est pas très grave. Avec le temps qui passe, je finirai bien par avoir des réponses à mes nombreuses questions.

David finit par prendre congé et sa façon de déposer un baiser sur ma main me semble un peu trop insistante, même si je ne suis pas une coutumière du fait, c'est le moins qu'on puisse dire. Et en même temps, cet empressement masculin est agréable, je l'avoue.

CHAPITRE 4

Stanton Bellamy

- 20 juillet -

Agacé, je dénoue mon nœud de cravate pour le faire à nouveau. C'est ainsi quand je suis sur le point de rencontrer Euphémia ; je suis fébrile, ému, impatient. Cette femme a toujours eu un effet étonnant sur mon flegme, pourtant légendaire.

— Père, sans le savoir, je devine que vous allez rencontrer Madame Fairfax, me dit mon fils Andrew avec un sourire moqueur. Albert ne peut-il pas vous aider à vous habiller ?

— Tu ne te souviens donc pas qu'il est parti aux obsèques d'un de ses frères ?

— Bon sang ! J'ai complètement oublié ! Laissez-moi donc vous aider avec ce nœud de cravate.

Tandis que mon fils m'aide à m'habiller, sans dissimuler l'amusement que lui procure mon impatience, je pense au destin tragique de Richard Fairfax. Personne n'avait imaginé qu'il mourrait aussi jeune, mais, par-dessus tout, personne n'avait envisagé que l'héritage considérable de cette famille revienne à sa fille unique.

Tout le monde avait pensé qu'après le décès de Camilla, il se remarierait et aurait un descendant mâle. Richard n'avait que quarante-deux ans quand il a été fauché par cet extrémiste indigène. Cette mort brutale a résonné comme une déflagration au sein de la vieille famille Fairfax. Qu'allaient-ils tous devenir ?

Principalement composée de veuves ou de vieilles filles, cette famille a payé un lourd tribut à son ascension sociale et financière. Nombre des représentants mâles sont morts lors d'accidents, ou de maladie, et même à la guerre pour deux d'entre eux. Mais aucun n'avait été assassiné. Les derniers espoirs de voir l'héritage des Fairfax transmis à un rejeton mâle reposaient sur les épaules de Richard. Mais, comme une malédiction qui frapperait cette famille, lui aussi est fauché par la terrible destinée des Fairfax mâles…

Je me remémore le message qu'Euphémia m'a fait porter hier soir, et je crains que le retour en Angleterre de la fille unique de Richard ne change bien des choses. Il va me falloir expliquer à ces deux femmes les conséquences de la mort de Richard. Pour Lucy, mais aussi pour les autres membres de la famille. Il nous fallait rapidement trouver quelqu'un de confiance pour reprendre en main la gestion des affaires. Et s'occuper de trouver un mari à Lucy, quelqu'un capable de gérer

l'héritage de cette famille, entre les mains inexpérimentées d'une bien jeune personne.

Je suis curieux de découvrir quelle femme peut bien être cette héritière. Euphémia me l'avait décrite comme une jeune sauvageonne qu'il nous faudrait éduquer, mais dans son message, elle me prévient de m'attendre à une surprise. Est-ce de l'humour ? Elle en serait bien capable.

Je glisse un bouton de rose blanche, la fleur préférée d'Euphémia, à ma boutonnière, et observe mon reflet dans le miroir sur pied qui trône dans mes appartements. L'âge ne m'a pas encore trop ratatiné, et je suis assez satisfait de la prestance que je peux encore afficher sans honte à mon âge.

— Vous êtes très élégant, Père, me confirme Andrew. Peut-être encore plus qu'à l'accoutumée. Votre rendez-vous doit donc être de la plus haute importance ! ajoute-t-il l'air narquois.

— Cesse de me taquiner, veux-tu ? C'est effectivement important. Je dois rencontrer la fille de Richard Fairfax et lui expliquer ce que la mort de son père implique pour elle et les affaires de sa famille.

— Préparez vos mouchoirs, vous allez probablement devoir consoler une malheureuse orpheline, complètement désemparée et ignorante de ce qui l'attend.

— Je ne sais pas, dis-je songeur. Euphémia me dit dans son message de me préparer à une surprise.

— Elle ne précise pas si elle est bonne ou mauvaise. Ce n'est pas de bon augure.

Je soupire, mon fils a raison.

— Peut-être que la pauvrette souffre de déficience mentale, comme son oncle Clifford.

— Préparez-vous au pire, ainsi vous ne pourrez qu'être agréablement surpris si cette jeune fille n'est qu'une écervelée, mal desservie par la nature de surcroît, comme c'est probablement le cas.

— Te voilà bien cruel mon fils !

— Je vous le concède, mais avouez, Père, qu'il est très difficile de rencontrer une jeune personne dont la conversation ne se limite pas à sa tenue, aux ragots qu'elle colporte et à ce qu'elle portera au prochain bal.

— C'est ainsi que tu vois Georgia ?

Je le regarde étonné, et un peu inquiet par la sévérité du jugement qu'il porte sur les femmes qu'il fréquente. Je le vois baisser les yeux, comme gêné d'avoir été percé à jour.

— Ne vous méprenez pas, Père. Georgia est une femme très charmante, et je ne doute pas de parvenir à éprouver des sentiments de plus en plus profonds à mesure que nous apprendrons à nous connaître.

Je me sens triste pour mon fils. À l'aube de ses trente ans, la vie qu'il se trace me semble bien peu amusante. J'aurais tellement aimé qu'il sorte de sa coquille et se laisse aller à plus de fantaisie. Son côté ombrageux et souvent taciturne effraie souvent les jeunes femmes qu'il rencontre. C'est pourtant un très bel homme, et je ne dis pas cela parce qu'il est mon fils !

Grand et athlétique, je remarque souvent le regard appréciateur des femmes posé sur lui, mais il est peu enclin à jouer au jeu de la séduction avec elles, et se montre trop souvent bien froid, décourageant les plus entreprenantes.

Seule Georgia, la fille de mon associé, semble ne tenir aucun compte de l'humeur taciturne de mon fils. C'est une jeune personne fort jolie, elle semble très attachée à Andrew. J'ai l'espoir que leur union, décidée de longue date, égaye le quotidien de mon fils.

— Je n'ai jamais souhaité te voir épouser une femme pour qui tu n'éprouverais pas de sentiments profonds, Andrew. Je te souhaite de vivre avec une épouse qui saura te rendre heureux, comme ta mère a su le faire pour moi. L'amour s'apprend, il s'étoffe au fil de la vie commune. Les unions les plus solides ne sont pas basées sur des émotions fortes et subites, celles-ci disparaissent bien souvent quand la personnalité profonde se révèle.

Andrew me regarde et semble bien comprendre où je veux en venir.

— Georgia me semble être une jeune femme dotée d'un caractère très enjoué. Tu découvriras que celle que tu penses être superficielle ou froide est en réalité d'une grande finesse et beaucoup plus passionnée que tu ne l'imagines.

Il reste silencieux. Cela est-il synonyme d'acquiescement ?

— Euphémia te dirait que les jeunes filles d'aujourd'hui sont éduquées pour ne pas nous choquer, nous autres, pauvres mâles, et je te passe les autres qualificatifs qu'elle emploie. Mais ces jeunes filles n'en sont pas moins dotées d'un cerveau et pétries de passions qu'elles ne peuvent nous déclarer au premier rendez-vous.

Andrew ne me répond toujours pas, mais je le vois tenter de dissimuler un sourire moqueur.

— Euphémia, dit-il enfin… quel personnage ! Vous êtes parfait pour la retrouver, Père.

C'est Annie et non le majordome qui vient ouvrir les lourds battants de la porte de la propriété d'Ascot. Il me faut presque deux heures pour rejoindre cette remarquable demeure, nichée au bout d'une allée bordée de peupliers et de chênes centenaires.

À la suite de la dame de compagnie, je découvre Euphémia en grande discussion avec son majordome qu'elle semble sermonner. Une étonnante créature portant la tenue traditionnelle des femmes aux

Indes se tient en retrait, les mains serrées autour de ce qui me semble être une théière. La tenue chatoyante dissimule les formes que je devine plus que généreuses de cette femme issue de notre colonie.

À mesure que je m'approche, je comprends que l'objet du délit réside dans le fait que le majordome a interdit à cette pittoresque personne d'apporter à Lucy un breuvage qu'elle a pour habitude de lui préparer.

— Alfred, vous ne devez plus être aussi brusque avec Rama, conclut Euphémia avant de se tourner vers moi et de m'accueillir avec un grand sourire.

Comme toujours, elle me reçoit avec chaleur.

— Mon cher Stanton, vous voilà enfin ! Laissez-moi vous présenter ma petite nièce, Lucy.

Je découvre une jeune femme très belle, dont le regard pétillant d'intelligence n'a rien à envier à celui de sa tante. Les yeux sombres, elle affiche un teint peut-être un peu trop hâlé, mais qu'elle perdra bien vite sous notre pâle soleil anglais.

— Je suis ravie de vous rencontrer, Maître Bellamy.

Je m'incline devant elle et nous prenons place sur la belle terrasse qui surplombe un jardin parfaitement entretenu.

— Je disais à ma Tante que cette propriété était admirable. C'est un véritable bonheur de se retrouver ici après un voyage aussi long. Je sens que je vais parfaitement m'adapter à mon nouveau cadre de vie.

— N'est-elle pas délicieuse ? me demande alors Euphémia en soufflant dans sa tasse de thé.

Je me contente de lui sourire et d'acquiescer en silence.

— Mais venons-en au fait mon cher ami. Il me semble opportun que vous expliquiez à Lucy quelles seront ses nouvelles responsabilités à l'avenir.

Et voilà, je n'ai même pas pu enfourner mon premier canapé au saumon que déjà ma douce amie me ramène à l'essentiel.

— Eh bien, pour commencer, Mademoiselle Lucy, j'aimerais savoir ce que vous connaissez de votre famille et des affaires que traitait votre père.

La jeune fille plisse les yeux dans une moue charmante.

— Je sais que mon père est fils unique, et qu'il s'occupait de l'exportation de différentes épices et tissus des Indes vers l'Europe. J'ignore qui, en Angleterre gère les affaires familiales, mais j'ai bien l'intention de prendre rapidement ma part de travail. Père me laissait parfois mettre mon nez dans son travail, là-bas. Et j'ai la prétention de bien connaître les producteurs indiens et leurs coutumes. Sans oublier leur art de la négociation.

J'ouvre des yeux ronds, et jette un regard surpris à Euphémia dont la moue semble me dire « Et voilà, maintenant débrouillez-vous avec

ça ».

Effectivement, pour une surprise, c’est une surprise.

CHAPITRE 5

Euphémia

- 20 juillet -

Lucy me plait beaucoup. Malgré les grands malheurs qui l'ont frappée, elle garde la tête haute et se déclare prête à affronter crânement sa nouvelle vie.

Bien sûr, mon cher Stanton n'est absolument pas disposé à laisser les rênes des affaires familiales à une personne inexpérimentée, *a fortiori* une femme ! Et bien entendu, il n'a pas exposé son point de vue de façon aussi abrupte, sa très bonne éducation l'empêchant de qualifier la gent féminine de dinde aussi ouvertement. Mais la volonté de Lucy n'est pas sans panache, et je la soutiendrai autant que possible.

Reste à savoir si elle saura résister à la beauté sulfureuse de David Cortland. Il faut bien avouer que ce sale type sait jouer de son physique. Et Lucy me semble bien peu armée pour lutter contre ses offensives de charme. Je vais devoir la mettre en garde, mais j'ignore comment elle accueillera mes recommandations.

Je me souviens de ma fougue quand j'avais son âge. J'étais alors follement éprise d'un jeune étudiant désargenté que j'avais rencontré sur le champ de courses d'Epsom. Il était là, avec des camarades, étudiants comme lui. Je l'ai trouvé extrêmement séduisant, et ni l'usure ni la coupe bon marché de sa redingote n'avaient pu me détourner de ce séduisant jeune homme. Je vibrais dès que j'apercevais sa chevelure blonde et que son regard perçant se posait sur moi. Je me souviens de la chaleur qui m'enveloppait à chaque fois que nous nous rencontrions.

Nos discussions étaient toujours enflammées, nous parlions de la nécessité pour les femmes d'entrer un jour dans les plus grandes universités, afin de faire des études au même titre que les hommes, et seul mon bel étudiant soutenait que oui, nous pouvions rivaliser avec eux. Mais il maintenait, comme ses amis, que cela n'était pas souhaitable pour la survie de notre société.

Malgré nos désaccords et nos disputes parfois violentes, jamais je n'avais ressenti une telle attirance pour un homme. Et pourtant, Dieu sait qu'il m'agaçait prodigieusement lorsqu'il ne soutenait pas mes positions quant à la place de la femme dans notre société. Je me sentais pourtant capable de le suivre n'importe où, de vivre n'importe où, de faire n'importe quoi, pourvu que ce soit avec lui.

Mais mon père avait d'autres projets pour moi, et rapidement, sans que je ne puisse rien y faire, je me suis retrouvée mariée à Delauney Fairfax, le frère cadet du richissime Douglas Fairfax.

J'ignorais si mon amour était partagé par mon bel étudiant, et l'empreinte de mon éducation était trop forte pour que j'affronte mon père en refusant de me plier à sa décision.

Ai-je été heureuse ? Cette question n'a jamais eu d'importance dans le cadre des mariages arrangés dans la haute société. Impuissante à lutter contre les décisions prises par ma famille, j'ai très vite décidé que cette question ne devait pas être centrale pour moi.

Delauney n'était pas un mauvais mari, et si nous avions pu avoir des enfants, peut-être aurions-nous pu être heureux ensemble, autour de notre descendance. Mais cela nous fut refusé, car jamais je n'ai pu mener une grossesse à son terme. Et c'est cela qui a été le plus grand drame de ma vie.

Mon grand amour de jeunesse se maria lui aussi, il eut la chance d'être le père d'un garçon. Nous sommes restés notre vie durant proches l'un de l'autre, sans que jamais je ne lui avoue qu'il fut mon

premier et mon seul amour, mon cher ami, mon cher Stanton.

Mais il est inutile de se laisser aller à la nostalgie, cela n'amène jamais rien de bon.

Une chose est sûre, si Lucy éprouve un jour pour son séduisant cousin David la moitié de ce que je ressentais pour Stanton quand j'avais son âge, la bataille sera perdue d'avance.

Il me faut intervenir avant que cette jeune femme ne cède au charme et aux fausses promesses de son détestable cousin.

Bien qu'il soit de la famille de Camilla, la mère de Lucy, le cousin David est à mes yeux un personnage bien peu recommandable. J'ai un temps éprouvé de la pitié pour ce jeune garçon et sa mère.

Le père de David, et frère de Camilla, était un homme qui savait user de sa séduction pour obtenir ce qu'il voulait. Il jouait sur tout ce qui pouvait faire l'objet d'un pari, mais perdait plus qu'il ne gagnait. Aux abois, harcelé par des huissiers, et surtout souhaitant fuir des maris jaloux, ce sale individu a préféré abandonner son épouse et son fils pour fuir aux États-Unis, laissant sa famille sans aucune nouvelle et sans ressources.

Richard et Camilla ont longtemps pourvu aux besoins de la pauvre épouse abandonnée, et financé les études de David. Mais ce fut en pure perte. Le jeune homme semble avoir hérité des vices de son géniteur, et il se dit qu'il financerait son train de vie en séduisant de riches épouses, jeunes ou vieilles. Ma dame de compagnie, Annie, m'a d'ailleurs rapporté que dans le terrible scandale de la liaison extra-conjugale de la Comtesse de Durnham, le mystérieux amant ne serait autre que Cortland, ce que les deux protagonistes réfutent toutefois.

Ma petite nièce est une jeune femme sans expérience. Il me faut absolument la protéger des assauts du trop séduisant David.

Et pourquoi pas, lui trouver un chevalier servant, chargé de la surveiller et de la protéger lors des sorties que nous ferons rapidement pour la présenter à Londres. Les mondanités auxquelles elle était habituée aux Indes sont bien innocentes au regard des manœuvres de séductions auxquels se livrent les jeunes hommes à Londres, et je ne serai pas toujours en mesure de la protéger. Il va me falloir trouver une solution pour empêcher Cortland de parvenir à ses fins.

Je me demande si Rama ne pourrait pas concocter un genre de potion qui calmerait ses ardeurs. Elle me semble très au fait de ce genre de chose, je l'ai vue préparer une boisson revigorante pour Lucy. Peut-être a-t-elle une recette qui aurait un effet inverse ?

CHAPITRE 6

Rama

- 20 juillet -

Je vois bien que la plupart des Anglais me considèrent comme quantité négligeable. Comme si j'étais transparente. « Là-bas, tu feras partie des meubles », voilà ce que m'avait dit mon frère lorsque je lui avais annoncé mon départ vers l'Angleterre en compagnie de Lucy. Et sur le bateau c'était flagrant.

Mais après tout, ça peut avoir un avantage. Entre autres, observer sans être vue…

En tout cas, je désire avant tout veiller sur mademoiselle Lucy. Je suis bien consciente, peut-être plus qu'elle-même, que sa fortune l'expose à la convoitise. Et je ne suis pas certaine qu'elle ait bien cela à l'esprit. D'autant plus, qu'elle découvre toutes ces choses nouvelles qui l'éblouissent.

Elle avait trois ans lorsque j'ai fait sa connaissance. Je suis entrée au service des Fairfax alors que Madame avait un accès de mélancolie qui durait depuis plusieurs mois. Son Angleterre lui manquait, et malgré l'amour de son époux et la joie permanente de sa fille, elle avait beaucoup de mal à se faire à sa nouvelle vie. S'occuper de son enfant était devenu difficile pour elle.

J'étais alors employée dans l'entretien du jardin et la petite Lucy venait constamment me faire la conversation. Monsieur avait remarqué cette connivence spontanée et m'avait alors demandé de m'occuper à plein temps de la petite. J'avais donc emménagé chez eux, ma chambre jouxtant celle de Lucy. Et il n'était pas rare que je m'éveille en constatant que la petite Lucy était venue pendant la nuit se glisser dans mes draps !

Éduquer cette enfant était simple au départ. Elle riait tout le temps et se contentait de peu.

Au fil des mois, sa mère avait fini par remonter la pente et s'occupait à nouveau de l'éducation « à l'anglaise » de sa fille. Mais elle m'avait demandé de rester là malgré tout, voyant l'attachement de Lucy à ma présence.

J'ai toujours été reconnaissante à Madame de m'avoir permis de continuer à veiller sur sa fille, prouvant ainsi qu'elle faisait fi d'une quelconque jalousie qui aurait été bien légitime.

Toutefois, j'avais repris mon travail dans les jardins, ce qui n'était pas pour me déplaire, et je partageais mon temps entre cette tâche et

ma présence auprès de la jeune Lucy, qui grandissait bien vite.

Les années ont passé et je ne me suis jamais mariée, je n'ai pas eu mes propres enfants. Madame me demandait parfois si je ne désirais pas avoir plus de liberté et fonder un foyer. J'avouais y songer à certains moments. Puis Lucy apparaissait, surgissant d'on ne sait où, dans un tourbillon de rires et de choses à raconter. Et alors, notre conversation s'arrêtait et nous échangions Madame et moi un sourire de complicité. Oui, Lucy me suffisait.

Et puis, il y a huit ans, Madame nous a quittés, et ma présence à plein temps près de Mademoiselle Lucy est redevenue une nécessité.

M'occuper d'elle sur les années qui ont suivi a été plus difficile : sa mère lui manquait et elle était prête à le faire payer à la Terre entière. Elle restait adorable, mais aussi rebelle, n'en faisant qu'à sa tête et passant plus de temps dans les arbres qu'assise à étudier !

C'est à cette époque que sa tante l'a rencontrée, et j'ai bien vu qu'elle avait été inquiète de la tournure que prenait le comportement de cette enfant.

Et puis Lucy avait changé et tout à coup eu à cœur de devenir une personne responsable, la tête sur les épaules, cultivée en toutes choses. C'était décidé, si cela s'avérait nécessaire, elle pourrait seconder son père dans ses affaires. Elle jouerait le rôle du fils qu'il n'avait pas eu.

Je n'ai jamais su ce qui avait déclenché ce revirement de situation. « Après tout, avait-elle un jour déclaré à son père qui se réjouissait de la voir rentrer dans le rang, vous me dites souvent que je suis un garçon manqué, j'ai donc décidé de devenir une fille réussie… ».

Monsieur avait reçu cette remarque avec une surprise teintée d'amusement. Et à partir de ce jour, Mademoiselle Lucy avait travaillé d'arrache-pied pour rattraper son retard en toutes choses.

Et nous voilà ici, à Ascot, sous le toit de sa grand-tante.

Je reste silencieuse en présence de toutes les personnes qui évoluent ici et me contente d'échanger avec Lucy lorsque nous sommes seules.

J'ai pu servir à Mademoiselle son thé favori, celui que j'agrémente d'écorces de fruits indiens. C'est comme un petit bout de mon pays qui fait intrusion sur les terres de ses ancêtres.

Madame Euphémia a pris ma défense lorsque le majordome a voulu me barrer la route, et je lui en suis reconnaissante. Cette femme est forte et juste.

J'ai bien compris ensuite que monsieur Stanton Bellamy devait s'entretenir de choses importantes avec Mademoiselle.

Je retourne donc en cuisine, pour rincer la théière fétiche de Mademoiselle. La jeune femme qui aide Annie à l'office me rassure en me montrant où elle rangera cet objet ainsi que notre réserve de thé.

— J'en prendrai soin, dit-elle. Et surtout, je les cache au regard

d'Alfred !

Je la remercie d'un salut à la façon de mon pays, mains jointes pour me pencher légèrement.

— Ce salut est très agréable, me fait remarquer la jeune fille.

— Nous appelons cela le *Namasté*, lui dis-je.

— Oh ! En tout cas, ne vous en faites pas pour Alfred. C'est un vieux bougon qui n'aime pas voir ses habitudes bousculées. Mais il a malgré tout un bon fond. J'irais même jusqu'à dire qu'il est gentil. Tenez, l'autre jour…

Annie arrive à ce moment-là et nous regarde.

— Judith ! Tu es décidément une impardonnable bavarde ! Allez, jeune fille, au travail !

J'en profite pour m'éclipser après les avoir toutes deux saluées. En partant, je les entends échanger quelques mots, j'arrête alors ma progression pour écouter et je souris à ces paroles.

— Ses vêtements sont étonnants ! dit la jeune Judith.

— Certes ! ajoute Annie, tout cela est assez désarçonnant. Mais d'un autre côté, voilà qui met de la couleur dans notre grisaille anglaise.

— En tout cas, on ne risque pas de la perdre dans le brouillard, dit Judith en éclatant de rire.

— Ma fille ! Combien de fois devrai-je te répéter de mesurer tes paroles !

— Oui, eh bien moi, je me demande vraiment comment on enfile ce genre de tenue ! J'ai un peu observé et j'avoue ne pas avoir compris comment ça fonctionne.

— Et puis, conclut Annie, je ne sais pas ce qu'elle porte à ses pieds, elle ne fait aucun bruit lorsqu'elle se déplace…

Tout cela me fait sourire. Le dépaysement est un phénomène qui fonctionne dans les deux sens !

Arrivée dans la chambre de Mademoiselle, je finis de vider ses malles et installe toutes ses affaires dans les armoires et placards. Un feu réchauffe l'ambiance et le bruit du bois qui crépite est agréable. Voilà bien un étrange pays, où il convient de faire un feu pour se préserver de la fraîcheur de la nuit, alors que nous sommes en été !

Ma chambre est communicante avec celle de Mademoiselle Lucy et je fais des va-et-vient entre les deux pièces pour tout installer avant qu'elle n'ait besoin de quoi que ce soit ici.

Ce Monsieur David, qui n'est pas en odeur de sainteté avec Madame Fairfax, est revenu aujourd'hui. Il semble être très intéressé par Lucy. De mon côté, je ne l'apprécie pas beaucoup. Sans savoir pourquoi, juste un ressenti.

Je m'occupe de mes affaires et j'aperçois par la porte entrebâillée une femme de chambre qui est venue ouvrir le lit de Mademoiselle

pour la nuit. Elle range le dessus-de-lit et en profite pour faire les poussières et sans doute rajouter du bois dans l'âtre.

Puis, tout à coup je perçois une voix masculine et je viens coller mon œil dans l'embrasure de la porte.

Monsieur David est là ! Il tourne autour de la jeune fille, visiblement un peu alcoolisé, et ses intentions sont claires !

La pauvre jeune fille ne sait comment réagir. Je vois qu'il s'approche d'elle et pose ses mains sur sa taille tout en s'apprêtant à déposer un baiser dans son cou !

Oh ! La jeune fille a du répondant ! Elle vient de lui asséner un coup de coussin sur le visage, avec une force suffisante pour qu'il la lâche. Et elle sort de là en courant.

Il est en rage ! Et il sort de la chambre lui aussi, non sans avoir pesté et mis un coup de poing dans le manteau de la cheminée. Chose qu'il regrette aussitôt, la cheminée est faite de la plus solide des pierres...

CHAPITRE 7

Euphémia

- 21 juillet -

Je suis furieuse ! Cortland est encore venu rendre visite à Lucy. Je les ai vus ce matin partir à cheval tous les deux, à bride abattue à travers champs. Il n'est pas tolérable que Lucy se retrouve seule avec ce David, mettant en danger sa réputation. Il est absolument nécessaire qu'elle soit chaperonnée. Cortland le sait parfaitement, et je vois très clair dans son jeu. Je ne lui permettrai pas de laisser planer le moindre doute sur la vertu de ma nièce.

Furieuse, je marche de long en large dans mon salon, négligeant de boire mon thé que je laisse refroidir. Stanton m'observe sans un mot, il me connaît assez pour savoir qu'il faut me laisser le temps de me calmer avant de m'aborder. Je le vois boire tranquillement son thé, et me suivre du regard sans un mot.

Un chaperon, il me faut trouver un chaperon. Je pourrais bien entendu endosser ce rôle, mais j'ai passé l'âge de jouer à ces choses, et pour tout dire, je n'ai pas du tout envie de devoir suivre pas à pas ma nièce, et supporter les simagrées de Cortland.

Je dois absolument lui compliquer la tâche. En commençant par empêcher ce malotru de débarquer chez moi sans être annoncé, et en se comportant comme s'il était chez lui.

Tout ça est de ma faute. J'ai trop longtemps laissé ma porte ouverte à ce garnement, sous prétexte qu'il était de la famille de cette chère Camilla. Alors, évidemment, quand David et sa mère ont été abandonnés, j'ai proposé de mettre à leur disposition un des cottages qui était disponible sur mon domaine.

Et si David ne s'était pas aussi mal comporté avec la fille de mon jardinier, cette situation aurait pu durer. Quand le scandale de la grossesse de la jeune fille a éclaté, David a tout nié, mais je savais qu'il mentait.

J'ai été obligée de faire un choix. Je ne pouvais pas garder dans deux cottages voisins, David d'un côté et John, mon jardinier, et le père de la jeune fille enceinte, de l'autre. C'eut été prendre le risque d'un fait divers meurtrier qui aurait impliqué mon domaine dans une tragédie très « classe moyenne ».

Et compte tenu de l'étendue de mes terres, je ne pouvais raisonnablement pas me séparer de mon jardinier !

Stella, la mère de David, n'a pas accepté de demeurer dans le

cottage alors que j'en chassais son fils.

La fille du jardinier, de son côté, a mis au monde un petit garçon qui a aujourd'hui cinq ans. Elle a heureusement pu trouver un mari qui les a acceptés, elle et son petit, mais ses ambitions de devenir enseignante ont été tuées dans l'œuf… si je puis dire… Elle travaille aujourd'hui comme cuisinière chez un médecin d'Ascot.

Stella est partie s'installer à Londres, où elle a trouvé un travail de couturière, mais elle est tombée malade. Une méchante pneumonie. Elle est morte il y a deux ans de cela.

Si elle était restée ici, j'aurais pu la faire soigner, elle ne serait pas restée dans ce taudis malsain, à travailler comme une damnée pour entretenir le train de vie de son bon à rien de fils.

Cette histoire m'attriste beaucoup aujourd'hui encore. Et le peu de pitié que m'inspirait David est mort lorsque j'ai appris qu'il avait abusé de l'innocence de la fille de mon jardinier.

Je dois parler à Stanton, et mettre au point un plan pour empêcher que Lucy ne tombe dans les filets de ce serpent de Cortland.

Pourquoi ne pas inviter la jeune Georgia, la fille de son associé ? Elle est sensiblement du même âge que Lucy, elles pourraient se lier d'amitié, Georgia pourrait ainsi être constamment avec ma nièce.

Et connaissant les travers de Cortland, je reste inquiète de voir ce sale type tourner autour de Lucy. Je sens instinctivement qu'il peut être très dangereux. Il a la beauté du diable et pourrait fort bien séduire ma nièce. Cette jeune fille est si indépendante qu'elle serait tout à fait capable de repousser tous mes conseils et se jeter dans la gueule du loup.

Ma décision est prise, je vais inviter Georgia et Andrew à venir passer quelques temps ici, à Ascot Manor.

Andrew est un jeune homme sérieux, en qui je peux avoir toute confiance. Il doit reprendre la charge de son père lorsque celui-ci se décidera enfin à partir en retraite.

— Il nous faut faire appel à Andrew et Georgia, dis-je finalement à Stanton en prenant place face à lui.

— Georgia, je devine son utilité, mais quel rôle réservez-vous à mon fils ?

— Vous connaissez les travers de Cortland, n'est-ce pas ? Vous savez le comportement intolérable qu'il a eu avec la fille de mon jardinier il y a de cela plus de cinq ans ?

Stanton hoche la tête en fronçant les sourcils. Je me souviens qu'à cette époque, c'est lui-même qui m'a conseillé de chasser David de mon domaine.

— Cet homme est un animal, me dit-il.

— Justement, je ne peux laisser ma petite nièce entre les griffes d'un tel prédateur. Londres regorge d'histoires honteuses dans lesquelles

son nom est évoqué. Nous pourrions demander à Andrew d'être présent auprès d'elle, comme le ferait un frère pour protéger sa sœur.

Stanton soupire, il semble douter de mon projet. J'insiste alors en me penchant vers lui.

— En demandant à Georgia de tenir compagnie à Lucy, il ne serait pas seul et profiterait de ces rencontres pour se rapprocher de sa future épouse. Vous me disiez vous-même que vous regrettiez que ces deux jeunes gens ne passent pas suffisamment de temps ensemble. Nous ferions d'une pierre deux coups : nous protégeons ma petite nièce de ce sale pervers de Cortland, et nous facilitons un rapprochement entre Georgia et Andrew. Qu'en dites-vous mon ami ? Mon idée n'est-elle pas excellente ?

Stanton me regarde avec un petit sourire.

— Vous ai-je déjà refusé quoi que ce soit, ma chère Euphémia ? me répond-il à voix basse.

Malheureusement oui. Une fois. Son nom… voilà ce qu'il m'a refusé, il y a plus de quarante ans de cela…

Mais je me contente de lui sourire et de presser ses mains entre les miennes.

CHAPITRE 8

David

- 20 juillet matinée -

Dès que j'ai entendu parler du meurtre de Richard Fairfax, j'ai su que la tante Euphémia n'aurait qu'une idée en tête : faire revenir Lucy sur sa terre natale.

J'ai donc attendu, bien peu de temps il faut l'avouer, qu'une missive d'Euphémia parte vers nos comptoirs indiens. Je me suis arrangé, en échange de quelques pièces bien distribuées, pour connaître le nom du clipper qui emportait cette lettre et y ai joint un colis à l'attention de ma cousine. J'y avais glissé une lettre de condoléances et mon portrait. Je l'attendrais à la descente de son bateau pour la conduire à Ascot et lui demandais d'en garder la surprise pour « notre » chère tante Euphémia.

Je reçus d'elle une lettre où se mêlaient tristesse de son sort et curiosité de la découverte du domaine. Voilà donc les deux points sur lesquels je pourrais m'appuyer pour trouver écoute auprès d'elle.

Épouser la jeune Lucy me permettrait de redresser immédiatement la situation qui est la mienne. Jusqu'à présent, je voyais cela comme une opportunité, rien de plus. Mais je dois admettre que depuis la rencontre avec ma cousine à la descente du Mary-Bell j'ai commencé à voir cette opportunité d'un autre œil, car Lucy est vraiment une très jolie jeune femme, élégante et souriante, au bras de qui se montrer en public ne peut être qu'agréable. Quant aux moments d'intimité nocturne, ma foi... Mais ces considérations seront pour plus tard !

Depuis le décès de ma mère, je vis dans une situation encore plus misérable que de son vivant, ayant hérité de plus de dettes que d'avoirs. La vente de nos quelques biens a tout juste couvert ce qu'elle devait aux uns et aux autres, et depuis je vis sur le crédit qu'on m'accorde en toutes choses, empruntant ici pour rembourser ailleurs.

Je me suis toujours refusé à avoir une activité rémunérée. À quoi bon lorsque l'on peut faire autrement ?

Il me faut bien avouer que ma situation n'est pas aussi florissante que je le voudrais. Je parviens sans efforts à séduire bon nombre de femmes délaissées par leurs époux, qui, en échange de mes bons soins, pourvoient à certains de mes besoins. Mais je reste tributaire de leur bon vouloir, et beaucoup de ces femmes n'ont pas un libre accès à leurs finances. Je dois souvent me contenter de petites sommes d'argent, bien insuffisantes pour combles mes besoins.

Je suis bien conscient que la jouvence que ces dames aiment trouver en moi ne durera pas éternellement.

Voilà pourquoi j'ai plusieurs cordes à mon arc.

J'utilise depuis toujours, mais encore plus depuis la nouvelle de la mort d'oncle Richard, un système qui fonctionne fort bien. Je ne dis pas moi-même ce qui va arriver de positif dans ma vie, je le fais dire par d'autres…

Il me suffit de soudoyer quelques petites gens qui sont au service des bonnes personnes, bien placées dans le petit monde de la haute société, qui n'est finalement qu'un petit pré carré.

J'ai donc fait courir deux rumeurs, qui se croisent, mais ne viennent pas des mêmes personnes, afin de ne pas éveiller les soupçons. La première étant que l'héritage de la jeune Lucy dépasse de beaucoup ce que l'on peut imaginer, ce qui est peut-être vrai. La seconde, lancée un peu plus tard, affirme qu'elle n'est pas insensible au charme du jeune David Cortland, votre serviteur, et que des fiançailles pourraient être annoncées sous peu.

Et maintenant, pour conforter cette deuxième excellente « nouvelle », je dois me montrer en public avec elle, mais pas trop ostensiblement, de façon à faire comprendre que nous nous cachons des yeux indiscrets. Rien de tel pour amplifier les ragots qui vont déjà bon train !

Et si cela arrive aux oreilles de cette brave Euphémia, ce qui ne manquera pas d'arriver, je pourrai lui répondre que je ne comprends pas d'où vient cette rumeur…

Pour l'heure, un rapprochement avec Lucy est nécessaire. Et sans chaperon !

Je profite donc d'un moment avec elle pour lui proposer une promenade à cheval, afin de découvrir l'étendue du domaine.

Devant sa réaction enthousiaste, je ne perds pas de temps et décide de faire préparer les chevaux. Et j'aviserai…

Lorsque Lucy arrive aux écuries, je constate qu'elle a revêtu un pantalon d'équitation. Cela me surprend, mais je sais que dans nos colonies l'usage du pantalon pour les femmes est chose courante dès que l'on se frotte à la nature, qui est présente partout et plus hostile que chez nous !

Et puis, cette tenue met en valeur ses atouts physiques…

— Re bonjour cousin ! Alors, quelle monture m'est destinée ?

— Eh bien, comme vous le voyez, celle-ci. Sur ma demande, les palefreniers l'ont préparé avec la selle la plus confortable des écuries !

Lucy s'approche du cheval puis se tourne vers moi avec un air étonné.

— Vous avez fait mettre une selle Amazone ?

— Eh bien… oui. Enfin, je n'ai rien demandé de précis. C'est juste que… enfin, tout le monde sait que vous êtes une femme…

Je me mets à rire.

— Eh bien, cousin…

Elle se tourne alors vers le palefrenier qui s'occupe de nos chevaux et lui demande d'installer une selle destinée aux hommes. Emmett travaille là depuis toujours et il en a vu des gens et des choses étonnantes. Mais là, il reste interdit, regarde vers moi, vers Lucy, vers le cheval…

— Alors ? demande Lucy, allons-nous devoir attendre que ma monture se débrouille toute seule ?

Pendant qu'Emmett s'occupe du cheval, j'en profite pour m'adresser à Lucy en aparté.

— Vous savez, cousine, il vous faudra essayer de ne pas trop… enfin… évitez de choquer notre bonne société anglaise… vous savez, ici, nous ne sommes pas… enfin…

— Chez les sauvages, c'est ça ?

— Non ! C'est juste qu'il y a une étiquette à respecter pour bon nombre de choses.

— Surtout pour les femmes, en fait ?

— Je… je ne sais pas… je n'ai pas vraiment pensé à cela.

— Alors, dans ce cas, mon cousin, nous allons profiter de cette promenade pour que vous m'exposiez tout ce qui est attendu d'une jeune femme au titre de cette… étiquette. Vous comprenez, dans ma jungle profonde, étiquette ou pas, ce qui comptait c'était la capacité à survivre.

Elle s'arrête et me regarde, le sourire aux lèvres. Que dois-je penser de cette attitude ?

— Et à la fin de votre exposé, ajoute-t-elle, je verrai comment m'y prendre pour m'adapter et… ne pas choquer. Je comprends bien que pour trouver ma place ici, je vais devoir modifier certains de mes comportements.

— Eh bien, il y a beaucoup de choses à dire. Tout cela est assez complexe, finalement.

— Deux heures vous suffiront-elles ?

— Je pense que oui. Pour le principal.

— Alors c'est parfait !

Et la voilà qui enfourche son cheval, à la façon d'un homme. Ma cousine est certes très riche et très belle, mais, nom d'un chien, quel caractère ! M'en accommoder ne va pas être du plus simple…

La promenade a été agréable malgré tout. Lucy est parvenue à m'écouter sans trop m'interrompre, sauf pour poser des questions, fort pertinentes je dois lui concéder cela.

Elle me donne l'impression d'être une personne particulièrement

intelligente. Mais comment lui faire comprendre, sans la froisser, que montrer son intelligence n'a guère sa place dans notre société, lorsqu'il s'agit d'une femme ? Je ne veux surtout pas qu'elle ait l'occasion de développer un grief à mon endroit, en apparaissant comme l'oiseau de mauvais augure.

Pour autant, j'ai pu à plusieurs reprises la faire sourire et même rire, grâce à mes traits d'humour. S'il y a bien une qualité que les bonnes fées n'ont pas omis de déposer dans mon berceau, c'est la capacité à toujours trouver moyen de faire un bon mot, quelle que soit la circonstance.

Et puis, au cours de nos échanges, j'ai même surpris chez ma cousine des rosissements de ses joues lorsque mon regard se montrait plus insistant.

Voilà qui me semble être un bon présage pour mes projets.

CHAPITRE 9

Andrew Bellamy

- 20 juillet fin de journée -

Alors que je termine l'enregistrement du testament d'un de nos plus gros clients, je reçois un pli de mon père, qui doit probablement m'avertir qu'il passe la nuit à Ascot Manor, comme cela lui arrive parfois.

L'arrivée de Lucy Fairfax à Londres et le bouleversement que la disparition de son père entraîne vont largement nous occuper dans notre étude.

Euphémia nous a demandé de nous occuper des affaires de Lucy en attendant de trouver un ou plusieurs gestionnaires qui prendront en main les affaires, la jeune Fairfax n'étant bien entendu pas formée pour assurer la relève.

Quel genre de femme peut-elle bien être ? Sa grand-tante semble craindre qu'elle ait grandi comme une herbe folle, n'ayant reçu qu'une ébauche bien insuffisante d'éducation. C'est la raison pour laquelle elle a souhaité la recevoir à Ascot, afin de lui inculquer les rudiments essentiels du savoir-vivre avant de la présenter à Londres.

La mort brutale de son père doit avoir été difficile à vivre pour cette jeune fille, et je ne peux m'empêcher d'éprouver de la compassion pour cette orpheline perdue et ballotée d'un monde à l'autre.

Le message de mon père me déroute un peu. Il me prie de le rejoindre dès la fin de la journée chez Euphémia, avec Georgia si cela est possible, pour y passer quelques jours. Il me précise avoir convié Georgia par le biais de notre associé, son père.

Notre présence serait souhaitable pour entourer Lucy Fairfax, et la soustraire à une influence néfaste.

Je comprends entre les lignes que la jeune fille doit être tombée sous le charme de cette crapule de Cortland.

Devoir jouer le garde-chiourme ne m'emballe pas du tout et c'est à contrecœur que je me prépare à rejoindre mon père à Ascot.

Je reçois un pli de Georgia, qui semble enchantée de ce petit séjour hors de Londres et de sa chaleur étouffante. Elle me demande de venir la chercher dans une heure chez elle, près de Covent Garden. Je jette un regard sur les papiers qui traînent sur mon bureau, et sur les nombreux dossiers qui devront encore attendre mon retour.

J'ai commencé à étudier les documents commerciaux de l'entreprise Fairfax, le travail m'apparaît considérable pour rattraper le retard pris

depuis le décès de Richard. J'aurais préféré commencer au plus vite, mais la requête de mon père ne me laisse pas le choix. Et Georgia m'attend déjà de pied ferme.

Je sens bien que la mission que mon père veut me confier va être des plus assommantes.

Le voyage jusqu'à Ascot est l'occasion pour Georgia de me raconter en détail les derniers ragots qui circulent à Londres, et notamment le scandale touchant la liaison indécente de la Comtesse de Durnham, surprise dans sa chambre en bien mauvaise posture. Son amant aurait pris la poudre d'escampette avant d'être identifié, mais il se dit qu'il s'agirait de David Cortland. Le triste sire déjà connu pour d'autres relations extra-conjugales dans le beau monde aurait oublié son porte-cigarettes gravé à ses initiales, dans le lit même de la Comtesse !

Même si l'anecdote n'est pas sans intérêt, l'entendre racontée pour la dixième fois me lasse et m'agace un peu.

Georgia n'en continue pas moins de relater les différentes réactions des unes et des autres, tandis que je regarde le paysage se dérouler sous mes yeux.

Ne devrais-je pas entretenir la conversation plutôt que de me renfermer dans la contemplation des champs verdoyants ? Georgia continue son babillage sans prendre ombrage de mon silence. Cela sera sans doute ainsi que nous vivrons tous les deux, l'un à côté de l'autre, supportant chacun avec indulgence le bavardage incessant ou le silence de l'autre.

Georgia est sans conteste une très jolie fille. Le regard souvent langoureux et une petite bouche pleine et boudeuse, c'est une jolie brune, menue et bien faite. Sa vivacité et sa gaité agrémenteront sans doute notre vie quotidienne.

Mais pourquoi suis-je si peu enthousiaste à l'idée d'épouser cette jeune femme que je connais depuis qu'elle est enfant ?

Nos dix années d'écart expliquent peut-être nos tempéraments si différents. Elle est à tout moment enjouée, et moi souvent taciturne. Ses centres d'intérêt sont si différents des miens que je crains de ne pas trouver de terrain d'entente suffisant pour cimenter notre couple. Je soupire, agacé de l'entendre se gausser des malheurs de personnes qu'elle ne connaît même pas.

Je consulte ma montre. Il est presque 17 h 30, encore une quarantaine de minutes avant d'arriver à destination. Je me cale contre le siège inconfortable de notre voiture et me laisse aller au rythme de notre équipage.

Sans doute vexée par mon silence, Georgia finit enfin par cesser ses ragots et se concentre sur le paysage.

— Connaissez-vous les raisons de notre présence à Ascot ? me

demande-t-elle enfin d'un ton beaucoup plus sec.

— Euphémia Fairfax vient d'accueillir sa petite nièce, une jeune femme qui a toujours vécu aux Indes. Cette parente ne serait pas vraiment au fait des us et coutumes dans la haute société, et Euphémia a pensé utile de lui adjoindre une personne de son âge, pour guider ses premiers pas.

— Excellent ! Cela sera très amusant ! Mais vous, Andrew, pourquoi êtes-vous convié ?

Je croise son regard et la fixe sans ciller.

— Pour passer plus de temps avec vous et apprendre à mieux vous connaître avant notre mariage.

Georgia rougit alors de façon charmante.

— J'espère que cela ne vous conduira pas à rompre notre engagement, dit-elle sans me regarder.

Mal à l'aise, je me sens coupable de ne pas être plus agréable envers ma promise, si touchante en cet instant. Je me penche vers elle et prends ses mains entre les miennes. Je plonge mon regard dans le sien, accentuant son trouble. Je dépose un léger baiser sur ses mains qui tremblent entre les miennes.

— Rien ne me fera rompre notre projet ma douce amie. Il se peut en revanche, que vous trouviez mes humeurs, souvent trop sombres, bien peu à votre goût après ces quelques jours à Ascot.

— Jamais ! murmure-t-elle, les joues en feu.

CHAPITRE 10

Georgia Musgrove

- 20 juillet fin de journée -

Me retrouver seule avec Andrew me remplit d'émotions ! Cet homme est si mystérieux, si séduisant. Il est très différent de ces freluquets que je retrouve régulièrement à Londres, même si ces rencontres me font le plus grand bien. Mes amis sont plus jeunes, plus amusants, mais beaucoup moins sexy qu'Andrew. Leur compagnie me distrait, et pour rien au monde je ne voudrais les perdre de vue, mais ce n'est pas avec eux que je construirai mon avenir.

Je suis tombée amoureuse d'Andrew le jour de mes quinze ans, quand il est revenu de l'université d'Oxford où il faisait de brillantes études. Il était déjà si beau et si amusant !

Je crois qu'il a perdu une partie de sa joie de vivre après la mort de sa mère, il y a dix-huit mois. La pauvre est décédée des suites d'un cancer très douloureux, et Andrew a tenu à rester auprès d'elle pendant les derniers mois de sa vie, les plus difficiles probablement.

Mère me disait qu'un fils qui reste comme ça auprès de sa mère malade ne pourrait faire qu'un excellent époux. Et de plus je serai à l'abri financièrement, m'a-t-elle assuré. Le cabinet notarial que dirigent Stanton et mon père est très prospère. Andrew reprendra les affaires après le départ de nos pères, mon train de vie sera encore plus confortable.

Si seulement Andrew pouvait être un peu plus amusant, à l'image de mes amis. Dix-huit mois me semblent bien longs pour se relever d'un deuil et je commence à me demander si l'humeur taciturne de mon fiancé ne serait pas un trait de caractère définitif ! Et je n'ai pas envie d'épouser un triste sire, qui ne voudra pas sortir au bal, au restaurant ou voyager, et qui consacrera tout son temps au travail !

Même l'anecdote hilarante de l'adultère de la Comtesse de Durnham ne semble pas l'avoir amusé ! Alors que tous à Londres se régalent de cette histoire, lui, ébauche un mince sourire et semble ennuyé quand je lui raconte la façon dont le mari cocu a surpris son épouse. Le Comte de Durnham, si imbu de lui-même et méprisant, se retrouve mêlé à un vaudeville très français !

Après avoir quitté Londres, notre luxueux équipage s'engage sur la route qui longe la propriété de Windsor. Je me tortille alors, espérant apercevoir la résidence royale. Mais la fermeture et la déviation des routes qui traversent le parc interdisent depuis quelques années de

cheminer dans celui-ci et de contempler plus ouvertement le château où réside la Reine Victoria. Tout cela afin de le protéger de la curiosité des intrus. Déçue, je me renfonce dans mon siège, admirant toutefois les allées et jardins bien entretenus du Berkshire.

Vexée par le peu de réactions de mon compagnon de route, je me renfrogne et l'observe à la dérobée. Son regard bleu acier est perdu dans le vague, ses cheveux souples forment des boucles blondes qui adoucissent son visage, dont les traits bien marqués et la mâchoire carrée dénotent d'un caractère trempé. Ses lèvres généreuses se pincent parfois quand il est perdu dans ses pensées. Il regarde sans le voir un troupeau de vaches qui paissent dans un champ. Une mèche de cheveux s'échappe, qu'il repousse avec agacement.

Je suis heureuse de passer ces quelques jours auprès de lui chez Madame Fairfax. L'excentricité de cette vieille dame m'amuse souvent, même si parfois je trouve inexplicable l'intérêt qu'elle suscite encore auprès de nombreux gentlemen. Elle est vieille et ridée, et même si elle peut encore être distrayante, quel homme pourrait être attiré par une vieille femme flétrie !

Même mon père semble parfois troublé par le regard qu'elle lui lance, sans parler de Stanton, complètement sous son charme et cédant au moindre de ses caprices. C'est incompréhensible ! Je me demande s'il y a eu quelque chose entre eux dans leur jeunesse ! Je demanderai cela à mon amie Margareth lorsque je la retrouverai à Londres. Elle connaît la plupart des secrets et ragots qui courent à Londres sur les uns et les autres, en espionnant les conversations entre son père, un grand avocat, et ses confrères.

J'ai essayé, moi aussi, de découvrir les détails de certains dossiers dont s'occupe le cabinet de mon père, mais impossible de surprendre quoi que ce soit, Stanton étant d'une discrétion absolue, et refusant toute discussion de travail avec son associé en dehors des bureaux. Peut-être que les documents que mon père m'a confiés pour que je les remette à Stanton comprennent des informations qui intéresseraient mon amie Margareth. Mais les documents sont scellés…

Je soupire et me dandine un peu sur mon siège, espérant attirer le regard d'Andrew qui ne détache pas les yeux du paysage.

J'espère que ces quelques jours dans le Berkshire seront agréables, car au final je ne m'explique pas la présence d'Andrew à Ascot Manor.

Je sais bien que Madame Fairfax a recueilli sa petite fille, ou sa petite nièce, je ne sais plus, qui revient des Indes où elle a toujours vécu. Ce qui est tout à son honneur.

J'ai entendu dire que les mœurs dans ces contrées lointaines sont beaucoup plus libres que chez nous. J'imagine qu'il va être amusant de découvrir cette petite…

Je me décide à tirer Andrew de ses rêveries et lui demande des précisions sur notre séjour à Ascot, notamment les raisons qui auraient poussé Madame Fairfax à nous inviter ensemble.

Comme toujours quand il s'intéresse à moi, je perds un peu de mes moyens, tremblante comme une biche apeurée. Cette fois-ci, son attitude envers moi me semble plus claire et je me sens terriblement troublée par l'intensité de son regard. Je l'entends me murmurer qu'il compte profiter de ce séjour pour mieux me connaître, avant de faire de moi son épouse…

Le baiser qu'il dépose sur ma main me brûle et déclenche en moi une onde frissonnante. Que j'ai hâte d'être enfin sa femme ! Cette attente et les différents reports pour raisons professionnelles me sont insupportables. C'est décidé ! Je vais implorer mes parents de presser ce mariage. Cette attente devient ridicule, et sujette à plaisanteries de plus en plus pesantes de la part de mes amies.

Enfin nous arrivons à Ascot. Au bout d'une allée de peupliers, nous découvrons une majestueuse bâtisse construite en pierres blanches, de style néo-renaissance.

Nous sommes accueillis par le majordome qui nous indique que Madame est dans le jardin et nous attend. Nous traversons l'immense hall d'entrée à la suite d'Annie, dont je ne sais plus quelle est sa fonction dans cette maison. Chez nous, nous nous contentons d'être servis par une cuisinière et une femme de chambre, et j'envie ce train de vie plus luxueux.

La fraîcheur du salon est la bienvenue, après notre périple depuis Londres, dans la chaleur et la poussière sur les routes. Annie nous invite à nous rafraîchir en nous présentant des linges humides.

Nous la suivons ensuite à travers le salon, pour déboucher par une belle porte-fenêtre sur une magnifique terrasse pavée. Là, attablés autour d'un thé et de gâteaux, nous attendent Madame Fairfax, Stanton et une jeune femme qui me devient immédiatement antipathiques dès lors que je surprends le regard un peu trop intéressé d'Andrew posé sur elle.

CHAPITRE 11

Andrew

- 21 juillet -

Le voyage avec Georgia m'a paru interminable. Les cancans et ragots dont elle se délecte me semblent détestables.

Je m'inquiète encore sur l'avenir que me réserve une vie passée avec une personne, certes agréable à regarder et joyeuse, mais tellement superficielle.

Vais-je vraiment découvrir un aspect de sa personnalité qui m'enchantera et me rassurera durant ces quelques jours passés chez Euphémia ? Je l'espère sincèrement.

L'arrivée sur les terres de Madame Fairfax est toujours aussi plaisante. J'adore cette propriété et son immense domaine. Je profiterai volontiers de ce séjour pour faire de belles promenades à cheval dans la superbe campagne du Berkshire.

En arrivant sur la terrasse, je retrouve mon père et Euphémia, ainsi qu'une très jolie jeune femme, Lucy Fairfax, sans aucun doute. Ainsi donc voici la fameuse héritière, celle qui se retrouve à la tête d'une fortune colossale dont elle n'a probablement pas encore conscience.

Nous prenons le thé tous ensemble, ce qui me permet d'observer discrètement notre nouvelle cliente. Elle semble d'emblée enchantée de rencontrer Georgia, qui lui propose de l'emmener faire des emplettes à Londres, ce qu'elle accepte avec joie.

Ces deux jeunes femmes vont à mon avis s'entendre à merveille, et semblent déjà partager les mêmes centres d'intérêt. Inutile que je lui propose de lui faire découvrir la *National Gallery*, comme je l'avais envisagé, elle va probablement décliner mon invitation, qu'elle ne manquera pas de trouver inintéressante.

Je surprends le regard de mon père qui s'éloigne avec Euphémia et Georgia, à qui il demande de lui remettre les documents que son père lui a confiés pour lui.

Je me retrouve ainsi seul, en compagnie de Lucy. Nous échangeons un sourire gêné, et en bafouillant je lui présente mes condoléances pour le décès de son père. Comment puis-je me montrer aussi maladroit ? Je suis pourtant très à l'aise avec les femmes, jeunes ou moins jeunes. Mais quelque chose chez cette femme me désarçonne quelque peu.

— Vous reprendrez donc les affaires de votre père ? me demande-t-elle avec un petit sourire.

Je me racle la gorge avant de répondre.

— Oui, je travaille déjà depuis quelques mois avec lui et Jonathan Musgrove, le père de Georgia.

— Je vois…

Que peut-elle voir ? Elle qui n'aura qu'à profiter des revenus que notre cabinet lui versera en gérant ses affaires familiales.

— J'aimerais que vous me présentiez en détail les affaires de ma famille.

Je tousse un peu et repose ma tasse de thé. Voilà qui n'est pas banal !

— Que voudriez-vous savoir Miss Lucy ?

— Lucy, s'il vous plaît, me dit-elle avec un sourire désarmant. Je voudrais avoir une vision d'ensemble des contrats d'import et d'export de notre société et connaître le chiffre d'affaires de notre entreprise. Je voudrais par ailleurs la liste et les montants des contrats que nous avons avec nos partenaires commerciaux aux Indes et en Chine. Et, bien entendu, toutes les perspectives de développement sur le marché anglais de la totalité de nos produits.

Je la fixe quelques secondes, bouche bée. Puis me reprenant rapidement, je hoche la tête, un peu inquiet de ce que je vois se profiler.

— Miss… Lucy… vous me semblez porter un intérêt peu commun aux affaires de votre famille. Puis-je savoir quelles sont vos intentions ?

— Si j'étais un homme, vous ne me poseriez pas cette question, je me trompe ?

— Je l'admets, mais cela n'a rien de… rien d'insultant, croyez-moi. Je suis seulement très étonné qu'une jeune femme de votre rang…

— De mon rang ?

Elle sourit, avec un air un peu moqueur.

— Et de votre âge…

— De mon âge ? Vous me trouvez trop jeune ?

— Oui… non ! Enfin, à votre âge, les femmes se préoccupent de choses plus…

— Et de quoi se préoccupent donc les filles de mon âge, Monsieur Bellamy ?

— Je ne sais pas ! De choses moins… plus futiles…

— Des choses plus futiles ? Comme quoi, par exemple ?

— Oui, enfin, vous comprenez ce que je veux dire !

Je viens de lui répondre avec un peu plus de dureté que je ne voudrais, mais cette femme me fait perdre un peu de mes moyens.

— Non, je ne comprends pas, ou plutôt, je comprends que, comme la plupart des messieurs, vous avez vous aussi des préjugés humiliants et méprisants sur les femmes ! Et c'est regrettable, Monsieur Bellamy.

Je soupire bruyamment, il ne manquait plus que ça ! Serait-elle une de ces femmes qui réclament des droits nouveaux et dont on subit les manifestations de plus en plus violentes ?

— Détrompez-vous Miss Lucy… Lucy. Je n'ai rien contre ces femmes qui réclament plus de droits. Je disais simplement que j'étais surpris de…

— Agréablement surpris, j'imagine.

— Oui, enfin… Donc, je suis agréablement surpris de l'intérêt que vous portez à la gestion de vos affaires.

— Je me suis toujours intéressée à ce que faisait mon père. Il m'a très tôt associée à son travail. Je connais les fournisseurs indiens, et tous les produits que nous importons. Son décès si soudain ne me détournera pas de l'intérêt que j'ai toujours porté aux affaires familiales. Cet aspect que vous gérez votre père et vous, m'est inconnu, mais j'attendais de vous que vous me montriez les différents éléments qui me permettraient de mieux comprendre comment tout cela fonctionne.

Lucy me fixe de ces ses grands yeux sombres. Cette femme a-t-elle vraiment l'intention de se plonger dans l'étude de documents financiers complexes ? Ou bien est-ce une lubie qui disparaîtra dès la première difficulté ?

— Comptez sur moi pour vous donner toutes ces informations, lui dis-je en m'adossant contre ma chaise. Quand souhaitez-vous que je vous présente le dossier ?

— Votre fiancée m'a proposé une journée à Londres, pour réaliser probablement les activités futiles auxquelles se livrent les jeunes femmes de notre âge.

Je ne peux m'empêcher de sourire, cette fille est décidément étonnante.

— Je me proposais de vous faire découvrir les trésors de la *National Gallery*, si cela vous intéresse, quand vous aurez fini vos futilités. Madame Fairfax se joindrait évidemment à nous.

Lucy me jette un regard amusé, et hoche la tête.

— Et votre fiancée ?

— Je crains que cela ne fasse pas partie des activités qu'elle affectionne, dis-je en grimaçant.

— Eh bien, ma foi, j'en serai ravie, cette visite est sur ma liste de choses à découvrir.

— Je serais curieux de découvrir cette liste, Miss… Lucy.

— Je vous la montrerai avec plaisir, Andrew, à l'occasion.

Nous échangeons alors un sourire. Cette jeune personne a de nombreux points communs avec sa grand-tante Euphémia.

Mais l'arrivée de Georgia met un terme à notre tête à tête, et je laisse les deux jeunes femmes organiser leur sortie londonienne en

espérant que ma fiancée ne se comportera pas envers Lucy avec cette morgue dont elle est parfois coutumière.

CHAPITRE 12

Lucy

- 21 juillet -

Je suis ravie ! Ma tante et son ami Stanton Bellamy m'ont présenté le fils de celui-ci, Andrew, qui est accompagné de sa fiancée, Georgia. Ils doivent passer quelques jours ici et je comprends vite que c'est sur l'initiative de ma tante, qui désire me mettre en contact avec des personnes de mon âge et de mon rang. Ces moments vont me faire du bien. Mon Angleterre natale est certes très belle et elle aussi emplie de mystères à découvrir, mais je ne m'y sens pas chez moi ! Mes échanges avec Andrew, David et Georgia ne pourront que m'aider découvrir les belles choses d'une vie qui se déroulera désormais ici.

Lorsque Georgia m'est présentée par Maître Bellamy et son fils, je la trouve immédiatement si élégante ! Et puis, elle est jolie, raffinée et… discrète. Oui, c'est cela, discrète. Je l'observe du mieux que je peux, dans le but de la copier…

Tout chez elle est dans la mesure, aucun excès, aucune fausse note. C'est vraiment un modèle sur lequel toutes les jeunes filles pourraient s'appuyer. Et moi, je vois bien que je suis pour le moment à l'opposé de tout cela.

Elle a une voix douce, musicale, qui donne envie de l'écouter, quel que soit le sujet. Je vais passer du temps avec elle et je dois absolument en profiter pour mettre en pratique tous les conseils que mon cousin David m'a donné.

Georgia m'a proposé d'aller arpenter les rues de Londres dans les quartiers où nous pourrons œuvrer à la confection de ma garde-robe. Elle a été stupéfaite de voir à quel point mes armoires étaient vides, et elle m'a fait remarquer qu'il vaut mieux faire envie que pitié. *Donc*, m'a-t-elle dit, *nous allons faire le plein de vos armoires. Si vous voulez plaire et attirer un beau parti, il convient de se montrer à même de gérer sa personne et donc son foyer.*

Comme elle a raison ! Et comme je me rends compte que du fond de mon Inde, j'étais à des lieues d'imaginer comment se déroule la vie ici, chez mes aïeux. Tout ne repose pas que sur l'habillement, c'est certain, mais je vois que pouvoir changer de tenue à chaque occasion est important. C'est une façon silencieuse de communiquer avec les autres et qui dit clairement à quelle partie de la société on appartient.

— Mais alors, lui demandé-je, à montrer ainsi que nous sommes aisés, il faut aussi se méfier des envieux et de ceux qui voudraient

nous dépouiller ?

— C'est certain ! Voilà pourquoi il est tellement important que chacune de nous soit aussi vite que possible mariée à un homme qui saura prendre pour elle les bonnes décisions. Il convient de ne sortir de la protection de notre père que pour aller vers celle de notre époux !

— Oh !... Comme cela semble simple, mais aussi un peu étrange...

— C'est une évidence, voyons !

— Je crois que j'ai beaucoup de choses à apprendre grâce à vous !

— Ça aussi, c'est une évidence ! répond-elle en me regardant de la tête aux pieds.

Qu'ai-je donc dit de si dérangeant ? Je repense aux conseils de David. J'espère ne pas trop agacer la pauvre Georgia. Elle doit me trouver bien gourde et a sans doute d'autres préoccupations. Elle est déjà bien gentille de proposer de m'accompagner ainsi à Londres. Je vais essayer de ne pas trop la harceler de questions. Et pourtant, tout est si étonnant ici pour moi !

Nous voici dans une rue étonnamment emplie d'échoppes de toutes sortes. Des maisons de couture qui exhibent des étoffes incroyables se faisant concurrence ; des maisons de café, où j'ai hâte de pouvoir m'asseoir et déguster une boisson chaude ; des maisons de fleurs, d'où exhalent des parfums envoûtants, pourtant si différents des fragrances qui me chatouillaient les narines depuis ma petite enfance, là-bas, loin, par-delà les océans, au bout de la route des alizées[3].

Je perçois tout à coup le regard insistant de Georgia posé sur moi. Je pense qu'elle n'a pas perdu une miette de mes étonnements à répétition.

— Lucy ?

— Oui, Georgia ?

— Je pense tout à coup à une chose. Cela vous plairait-il de faire la connaissance de certains de mes amis, qui résident ici toute l'année ?

J'en suis transportée de joie ! Que cette jeune femme si bien installée dans la vie londonienne propose de m'ouvrir ses portes, cela me semble tout à fait irréel et inespéré. Que pouvais-je espérer de mieux ?

— Il sera bientôt midi, poursuit-elle. Je vous propose donc la chose suivante : finissons-en avec la visite des maisons de couture, afin que vous décidiez lesquelles vous plaisent, et ensuite nous irons rejoindre mes amis.

— Mais, comment ferons-nous pour les retrouver ? Les avez-vous contactés auparavant pour vous donner rendez-vous ?

Georgia éclate alors de rire tout en se tenant la gorge de sa main droite et en rejetant ostensiblement sa tête en arrière. Elle semble

prendre du plaisir dans tous ces regards d'inconnus posés sur elle. Pour ma part, je trouve cela aussi osé qu'inconvenant. Mais sans doute suis-je dans le faux. Après tout, je ne fais que découvrir les us et coutumes de la vie d'aujourd'hui sur le sol anglais.

— Ma chère ! Comme vous êtes naïve ! Vraiment, vous êtes un bijou de naïveté ! Tellement a-do-ra-ble ! Mes amis vont être enchantés de vous… découvrir. La fraîcheur incarnée !

Devant mon regard interloqué, elle m'explique alors la raison de son hilarité.

— Voyons, tout le monde sait ici où trouver qui ! Et à quelle heure !

— Je ne comprends pas…

— Écoutez, Lucy. Je vous ai invitée à découvrir « mon » Londres. Et même si je n'ai pas l'intention de tout vous révéler, sachez que pour l'heure du déjeuner, il suffit que nous nous rendions dans un restaurant ou un autre, à midi trente sonnantes, pour être sûr d'y rencontrer les uns ou les autres.

— Oh ! Voilà qui est pratique.

Georgia éclate à nouveau de rire.

— Pratique ! Voyez-vous ça ! Ma pauvre petite Lucy, c'est surtout amusant et agréable. Mais certainement pas… pratique. Dites-moi, qui voudriez-vous rencontrer ? Des jeunes gens de la noblesse ? De futurs héritiers de la finance ?

— Eh bien, je dirais, un peu tout cela ! Je suis si curieuse de voir comment tourne le monde ici, à Londres.

— Oh oh ! « Un peu tout cela » … Dans ce cas, nous irons déjeuner au Criterion[4]. Nous ne sommes pas loin de Piccadilly, nous pouvons flâner jusqu'à ce restaurant, et vous verrez, il est magnifique. Et les mets y sont délicieux. On dit que parmi les cuisiniers se trouvent des Français et même des Italiens ! Qu'en dites-vous ?

— J'en dis que cela m'intéresse ! De la cuisine française, que d'exotisme !

— Et puis, vous ne serez ainsi pas trop dépaysée. L'exotisme, voilà qui vous parle…

Je ne me sens plus aussi à l'aise avec Georgia. Elle va sans cesse du chaud au froid, c'est assez déstabilisant…

— Dépêchons-nous, Lucy. Le temps d'arriver au Criterion, il sera déjà midi trente !

— Êtes-vous certaine, Georgia, d'y rencontrer vos amis ?

— Oh que oui ! Toute la jeunesse en vue de Londres aime à se retrouver là pour le repas de midi. L'après-midi, c'est différent, c'est la génération suivante qui y a sa place, pour un *tea Time*, une fois terminée la séance de shopping dans le West End. Vous verrez, le restaurant se situe au premier et au second étage, on y a une vue superbe sur la vie londonienne.

— Oh ! Deux étages pour un seul restaurant ! C'est étonnant !

Georgia éclate de rire une fois de plus, sans daigner ni me répondre ni me dire ce que j'ai dit là de si drôle.

Lorsque nous arrivons au Criterion, je ne peux qu'admirer le faste des lieux. Il a été inauguré en 1873 et il sent presque encore le neuf ! Entre le marbre, les dorures et tous ces miroirs, c'est d'une beauté sidérante ! Georgia propose que nous montions au premier étage par les marches et elle me laisse passer devant. Dès que nous sommes arrivées, je me retourne vers elle en souriant. Je suis heureuse d'être là !

Georgia me détaille alors de la tête aux pieds.

— Nous allons avoir décidément bien du travail ma chère, pour faire de vous une jeune femme du monde.

Devant mon air déçu, elle ajoute que « Vraiment, votre façon de marcher et plus particulièrement de monter les marches est… très personnelle ».

— Un petit conseil, chère Lucy. Lorsque vous montez un escalier, faites-le donc en posant uniquement la pointe de vos pieds sur le bord des marches. Et non le plat du pied… comme le ferait un livreur de journaux… Vous verrez, rien que cela, et déjà votre port sera beaucoup plus gracieux.

Mon Dieu, je réalise que je suis comme une étrangère dans mon propre pays !

— Suivez-moi, dit-elle, et profitez-en pour observer comment je me déplace. N'hésitez pas à détailler le mouvement de mes hanches et comme je tiens bien mon buste.

— Bien, dis-je, je vais m'y attacher.

Elle nous dirige vers une table ronde qui est en plein milieu de la salle et où sont attablées cinq personnes, tous des jeunes gens et jeunes filles fort bien mis, d'une élégance raffinée. Les toilettes des jeunes femmes sont faites dans les plus belles étoffes. J'en aurais presque envie de toutes les toucher.

Pour ma part, je ne quitte pas des yeux les mouvements de Georgia.

Le groupe nous regarde approcher en faisant un signe de la main à Georgia. Mais je vois aussi que tous les regards me détaillent. Je me sens aussitôt jugée et jaugée.

Pourtant, nous sommes accueillies avec chaleur et nous prenons place.

Georgia fait les présentations. Je ne parviendrai jamais à retenir tous ces noms. Ce n'est pas grave, pour l'heure je vais tenter de participer avec mes maigres moyens aux conversations qui se créent.

Très vite, on me pose des questions sur ces Indes envoûtantes d'où viennent les épices, le thé et tant d'autres choses, que l'on retrouve ici.

Je réponds volontiers, mais je vois bien que ces questions ne sont que pure politesse, sans réel intérêt.

Ce qui attise les conversations, ce sont les nouveautés de chez Worth pour ces dames, ou les dernières facéties d'un jeune héritier ou un autre, pour ces messieurs. Ils font même circuler des collages de photographies, qui ont la prétention d'être humoristiques !

Tout cela fait de ce repas un moment à la fois plaisant et intrigant, mais aussi un peu effrayant pour moi.

Malgré tout, j'apprends des choses. En particulier comment faire usage de tous ces couverts qui inondent la table !

Nous partons de là deux heures plus tard et un jeune homme me fait la conversation alors que nous allons récupérer nos manteaux et étoles, et les cannes, chapeaux et gants pour ces messieurs.

Dans l'attente de notre départ, à la faveur d'un massif de plantes qui masque ma présence, je surprends bien malgré moi une conversation entre Georgia et une jeune Lady dont j'ai oublié le nom.

— Dites-moi, Georgia, je ne voudrais pas vous mettre mal à l'aise, mais j'ai remarqué au moment de votre arrivée que la jeune Lucy posait un regard très insistant sur… comment dire… sur certaines parties de votre anatomie, qui seraient censées intéresser plutôt les hommes, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oh ! Vous êtes sûre, ma chère ?

— Absolument ! J'ai bien peur que cette jeune sauvageonne ne soit plus intéressée par les femmes que par les hommes. Je me suis laissé dire que dans les contrées où elle a grandi, les déviances de ce type ne sont pas chose rare parmi ces peuples sous-développés….

— Mais c'est terrible, ce que vous me dites là, Emma !

— Si j'étais vous, je veillerais à ne pas me trouver seule avec elle en dehors des lieux publics…

Et elles éclatent de rire toutes les deux.

— Mais, ajoute Georgia, nous gardons cela pour nous, n'est-ce pas ?

— Absolument !

Je suis abasourdie ! Pourquoi Georgia n'a-t-elle pas démenti ces suppositions, en expliquant tout simplement que j'observais sa démarche à sa demande ?

Nous sortons du restaurant et tout le monde prend congé. Georgia et moi allons poursuivre nos emplettes.

Lorsque nous nous éloignons, j'aperçois Emma qui parle à l'oreille d'une de ses amies, puis elles se tournent vers moi et pouffent comme deux complices.

Dois-je en parler à Georgia ? Lui demander de rétablir la vérité ? Je ne sais que faire. En rentrant à Ascot, j'en parlerai avec ma douce Rama, elle est toujours de bon conseil…

CHAPITRE 13

Rama

- 21 juillet soirée -

Mademoiselle Lucy vient de revenir de Londres, en compagnie de la jeune Mademoiselle Georgia. Elles ont rapporté quantité de boîtes, que le cocher débarque de la voiture et pose dans le salon. Mademoiselle Georgia se charge de faire le tri, en indiquant au cocher lesquelles sont pour elle et celles qui sont pour Lucy.

Je constate que ma petite demoiselle a été nettement moins dépensière que la jeune Georgia.

Londres… cela reste pour moi un simple point rouge sur un Atlas. Et le restera peut-être toujours !

La jeune Judith et moi-même montons à l'étage les emplettes de Lucy. Nous déposons les boîtes sur des chaises et des bancs.

J'entends des pas dans le couloir et vois alors surgir Georgia sur le seuil de la chambre de ma jeune maîtresse. Elle regarde à l'intérieur, puis s'adresse à Judith.

— Eh bien, ne restez pas comme une potiche et dépêchez-vous de vider ces cartons de leur contenu !

Je m'interpose entre les deux jeunes femmes.

— Mademoiselle Lucy s'en chargera. Elle prendra plaisir à vider elle-même ces boîtes et en ranger le contenu comme elle l'entend, dis-je à la jeune Georgia.

— Vraiment, vous croyez ?

— Tout à fait, Mademoiselle.

Et je me penche vers elle en un *namasté* sur la réserve.

— Eh bien, quelle perte de temps ! Elle sait déjà fort bien ce que contiennent ces boîtes ! Et pour cause…

Judith en a profité pour s'éclipser dans une révérence silencieuse.

Quant à moi, je ne réponds plus rien et me contente de sourire à Mademoiselle Georgia. Elle repart aussitôt vers ses appartements, et je l'entends s'en prendre à sa femme de chambre, qui n'a sans doute pas été assez rapide à son goût.

— J'utiliserai cette étole au dîner de ce soir, lance-t-elle. Dépêchez-vous de la défroisser, Maddy.

Et je l'entends qui rit et semble danser, d'après ce que les bruits d'étoffe me disent.

— Vous avez vu, dit-elle d'une voix enjouée, comme cette couleur va bien avec mes yeux ? Et ces nouvelles bottines, si fines et si souples ! Elles s'accordent parfaitement à ma robe ! J'ai décidément bien fait d'emporter cette robe un peu plus courte ! N'est-ce pas, Maddy ?

J'imagine fort bien la pauvre Maddy devant se plier aux injonctions contradictoires de sa jeune maîtresse : repasser l'étole, vider les cartons, regarder danser sa maîtresse, l'admirer, se taire, lui répondre quand elle le demande….

Cette jeune Georgia va et vient entre des ordres despotiques et un comportement d'enfant gâtée, frivole et insouciante. Comment un homme peut-il voir en elle sa future épouse, responsable de leur foyer et mère de leurs enfants à venir ?

Nous avons encore du temps avant le dîner et j'en profite pour terminer le rangement de ma chambre et de celle de « ma petite Lucy ». Je fais de la place dans les armoires et prépare les cintres qui accueilleront ses nouvelles tenues. Les boîtes posées ici et là m'annoncent leur contenu par leurs formes. Je devine deux chapeaux, ce qui m'étonne de la part de Lucy ; une paire de chaussures et ce qui peut être de la lingerie ou tout autre complément vestimentaire.

Je sais que Lucy adore installer elle-même ses affaires toutes neuves

dans les armoires. Elle a toujours fait ainsi, même si là-bas les emplettes étaient chose rare. Mais elle procédait de même lorsque la personne qui entretenait le linge posait sur son lit les piles de vêtements propres.

Je vais donc la laisser faire, et je sais déjà qu'elle va m'associer à son plaisir de la nouveauté, chose bien naturelle pour une toute jeune femme !

Je mets de l'ordre dans ses objets de toilette, sur la coiffeuse. La brosse dorée et incrustée d'éclats d'ivoire lui vient de sa défunte mère. Je me rappelle encore le jour où monsieur Richard l'avait rapportée à son épouse. Lucy était toute jeune et ses yeux avaient brillé de mille feux en voyant cette merveille. Elle s'en était emparée et s'était mise à coiffer les cheveux de sa mère.

— Le jour où je disparaîtrai, lui avait dit madame Camilla, c'est à toi qu'elle reviendra, comme tous les autres objets qui sont sur cette coiffeuse.

— Ça veut dire quoi, « quand je disparaîtrai » ?

— Eh bien, tu sais, ma chérie, nous en avons parlé, lorsque j'irai au ciel rejoindre ceux qui sont partis avant moi.

La petite Lucy avait couru à la fenêtre et avait jeté la brosse dans les broussailles du jardin.

— Mais, que fais-tu ? avait crié sa mère en allant à la fenêtre.

— Je ne veux pas que vous alliez au ciel, tout ça pour que je puisse avoir cette maudite brosse ! Je la déteste, cette brosse ! Et vous aussi je vous déteste pour me dire des choses comme ça !

Et elle était partie en courant pour aller se réfugier dans sa chambre, toujours au même endroit : un grand placard où un des jardiniers avait créé une sorte de fausse petite jungle, faite de troncs, de branches et de tissus légers et verdoyants en guise de feuillage. Le sol était recouvert d'un épais tapis rappelant la mousse et des animaux de tissu habitaient là, singes, panthère, perroquets…

La brosse n'avait été retrouvée que trois jours plus tard, à la faveur d'un rayon de soleil renvoyé par la dorure de l'objet…

Madame Camilla avait rangé l'objet à l'origine de la colère de sa petite Lucy et ne s'en était plus jamais servi.

Des années plus tard, au décès de sa mère, Lucy était aussitôt allée chercher la brosse, voulant sans doute se venger sur cet objet de mauvais présage. Mais en la découvrant, elle y avait trouvé un cheveu de sa mère, coincé là, entre les poils de la brosse, reliquat de cette unique séance de coiffage où elle s'était mise en colère.

Elle n'avait pas jeté l'objet du délit une seconde fois, mais avait au contraire retiré le cheveu, aussitôt placé dans son médaillon, pour emporter ensuite la brosse et en faire usage chaque jour…

Je me rappelle encore ses pleurs ce jour-là, alors qu'elle serrait la

brosse contre elle tout en répétant « saleté de brosse, saleté de brosse… ».

— Rama !

Lucy vient de surgir dans la chambre et se plante devant moi.

— Allez, dit-elle en retirant la brosse de mes mains, assez de nostalgie comme ça !

Et la voilà qui file vers ses cartons.

— On déballe tout ça !

Elle tourne sur elle-même, comme dans son enfance où elle aimait faire tourner sa robe en corolle autour d'elle.

— Rama, tu veux bien fermer la porte de ma chambre ? Je veux être tranquille avec toi. J'ai pu échapper aux discussions de tante Euphémia et de cet adorable monsieur Stanton. Nous parlerons affaires pendant le repas ! Et d'ailleurs, soit dit en passant, je crois bien que monsieur Bellamy père en pince, et pas qu'un peu, pour ma chère Tante !

Mademoiselle Lucy n'est jamais prise en défaut de manque d'énergie…

— Pour commencer, nous avons donc… un chapeau ! Il est très bien, ce chapeau, car il possède différentes couleurs. Ainsi, il ira avec tout ! Et puis, en y accrochant en été deux ou trois cerises et en hiver une branche de houx, on aura l'impression de changer de coiffe à peu de frais !

Elle se penche vers l'autre carton rond, après avoir envoyé le chapeau sur le lit.

— Et ici, nous avons…

— Mademoiselle Lucy ! dis-je effarée. Mais… qu'allez-vous faire d'une… casquette ?

— J'ai remarqué hier en montant à cheval que bien qu'ayant attaché mes cheveux, ceux-ci venaient voler dans mes yeux. Tu comprends, par ici, pas de chaleur tropicale, donc pas de transpiration pour plaquer les cheveux et laisser nos yeux tranquilles. J'ai donc réfléchi et je me suis dit qu'une casquette serait parfaite pour tenir mes mèches de cheveux rebelles. Bonne idée, n'est-ce pas ?

— Mais, ce type de couvre-chef n'est-il pas réservé aux hommes ?

— Eh bien, justement, Rama, j'ai vu dans un magazine des dessins de femmes portant casquette et costumes d'homme. Certes, c'était aux États-Unis d'Amérique, mais j'ai trouvé cela intéressant. Là-bas, on les appelle les suffragettes.

— N'avez-vous pas peur d'être… mal jugée, ou… je ne sais pas. Mademoiselle Georgia ne vous a rien dit à ce sujet ?

— Oh non ! J'ai acheté cette casquette sans qu'elle me voie ! Et d'ailleurs, Rama, je te demanderai conseil à propos de quelque chose qui s'est passé à Londres.

Puis elle plonge vers une autre boîte.

— Mais ce sera pour plus tard, après le repas ! Ou un autre jour. Et voilà ! J'ai pris aussi deux jupons, des culottes bien chaudes pour cet hiver et… ceci !

Elle brandit une superbe ombrelle, faite de la plus fine des dentelles. Elle l'ouvre aussitôt et la fait tourner sur son épaule.

— Certes, je n'ai pas vu pour l'heure de raison réelle de se préserver de la chaleur du soleil, mais j'ai trouvé cette ombrelle si jolie et si élégante.

— C'est vrai, lui dis-je.

Et je lui souris, même si je suis un peu inquiète du sujet qu'elle veut aborder avec moi un peu plus tard.

— Et pour finir en beauté, dit-elle en sortant une petite boîte des jupons sous sa robe et en me la tendant, ça, c'est pour toi, ma douce Rama !

J'en suis interdite ! Mademoiselle Lucy vient de poser entre mes doigts une petite boîte carrée, entourée d'un ruban de soie. Je l'ouvre doucement et découvre à l'intérieur un écrin de cuir, magnifiquement travaillé et doré à l'or fin.

En soulevant le couvercle, je ne peux qu'admirer un objet qui semble être en argent, superbement ciselé et qui est rattaché à une courte chaîne du même métal, se terminant par une épingle solide, mais finement ouvragée.

Une montre ! Ma « petite Lucy » vient de m'offrir une montre !

Je la regarde, sidérée. Je dois avoir l'air d'une empotée, avec ma bouche ouverte et aucun mot qui ne sort.

— J'ai découvert que les montres sont très en vogue ici ! Ce sont des bijoux, au même titre que les broches ou les bracelets. On en trouve de toutes sortes ! C'est incroyable !

Elle s'approche de moi, prend la montre de mes doigts et commence à l'accrocher sur mon sari.

— Regarde, tu peux la mettre là…

Puis elle me tourne et me met face au miroir.

— C'est joli, non ? Et comme toi, tu n'as pas de la dentelle partout, elle ressort encore mieux !

J'en suis si émue que je ne parviens pas à retenir toutes mes larmes, l'une d'elles a réussi à s'échapper et file sur ma joue.

— Et puis regarde, ajoute la jeune Lucy, je l'ai fait régler à l'heure de Bombay ! Comme ça, tu sauras toujours ce que sont en train de faire les uns et les autres là-bas, au moment où tu la regardes.

Et là, je ne puis me contrôler davantage, ce sont des flots de larmes qui jaillissent de mes yeux. Je cours me réfugier dans ma chambre. Et ma petite demoiselle a le tact, comme toujours, de ne pas me rejoindre, me laissant le temps de retrouver mes esprits à mon rythme

et à ma façon.

Lorsque je reviens dans la chambre de ma jeune maîtresse, elle a fini de ranger ses achats et termine d'accrocher son ombrelle ouverte près de la cheminée, « en guise de décor », dit-elle.

Sa casquette trône sur sa table de nuit.

Cette « enfant » est décidément un sacré personnage !

— Allez Rama, claironne-t-elle en m'attrapant par le bras, maintenant allons « remplir nos panses », comme disait Père après une grosse journée de travail. Ce soir tu dîneras avec nous, à la « table des maîtres ». J'en ai parlé à ma tante. Cela l'a un peu étonnée, mais je crois qu'elle est prête à m'accorder beaucoup de choses, au nom des moments difficiles que j'ai eu à vivre. Je dois avouer que j'en profite un peu…

— Eh bien, mademoiselle, si cela ne vous dérange pas, il se trouve que je me suis accordée avec Annie et Judith pour manger avec elles à l'office. Elles sont toutes les deux très gentilles et j'aimerais les connaître un peu plus.

— Oh ! Mais c'est parfait, dis-moi ! Tu te fais des amies plus vite que moi !

— Et Mademoiselle Georgia ?

— Pour l'heure, nous dirons que c'est une simple connaissance.

Voilà qui me semble cohérent, du peu de ce que j'ai pu comprendre de la personnalité de cette jeune femme.

Et nous partons ensemble, pour nous séparer un peu plus loin. Même si je sais que ma petite protégée me racontera tous les détails de son dîner et des échanges qui ont eu lieu, je la vois déjà en train de s'éloigner de moi, ce que je ne peux que lui souhaiter.

Elle doit maintenant assumer seule sa vie, en dépendant avec autant de douceur que possible de l'homme qu'elle aura choisi pour l'accompagner. Ses parents formaient un couple équilibré et exemplaire. Je ne peux que lui vouloir de vivre la même chose, bien que les données ne soient pas identiques au départ.

En effet, elle est d'ores et déjà à la tête d'un petit empire financier et a bien l'intention de toujours garder la main sur les décisions à prendre à ce sujet.

Et si elle tient de sa grand-tante Euphémia, il ne fait aucun doute qu'elle y parviendra !

Mais j'entends qu'on s'active en cuisine, je ne vais pas leur faire perdre de temps en restant plongée dans mes pensées.

Judith m'accueille en battant des mains. Cette petite jeune fille est décidément d'une fraîcheur qui fait du bien à tous ceux qui l'approchent !

Je vois bien qu'Annie, malgré les remontrances dont elle inonde

parfois la jeune fille, tient beaucoup à elle et a à cœur de lui apprendre bon nombre de choses, et pas seulement sur le plan professionnel !

— Rama ! Nous allons vous faire découvrir des plats typiquement anglo-saxons ! Mais pas tout ce soir, bien sûr !

— Judith ! Pourrais-tu permettre à notre invitée de respirer un peu ?

— Madame Annie, s'il vous plaît ! Puis-je lui présenter nos projets ?

Annie lui assène un coup de torchon sur l'épaule, tout en grognant. Je vois bien l'affection qu'elle lui porte et m'interroge sur l'origine de celle-ci.

Alfred arrive sur ces entre-faits, demandant à ce qu'on lui prépare de quoi servir l'apéritif dans le grand salon.

— Je m'occuperai de tout disposer sur le plateau, précise-t-il.

Puis il se tourne vers moi.

— Madame Rama, je me dois de vous présenter mes plus plates excuses. Je n'ai pas été très accueillant lors de votre arrivée.

— Ce n'est pas très grave, vous deviez me voir comme une sauvage tout juste sortie de sa jungle, n'est-il pas ?

J'aperçois Annie qui donne un coup de coude à Judith tout en pouffant en silence.

Le pauvre Alfred rougit jusqu'au bout des oreilles.

— Ah ! dis-je, je vois que j'ai vu juste. Moi-même, je vous imaginais tous couverts de peaux de bêtes pour pouvoir survivre au froid polaire de vos contrées.

Alfred me regarde, ébahi et ne sait que dire. J'éclate alors de rire, en le voyant ainsi gêné. Rire qui se répand aussitôt à toute la cuisine et fait résonner les murs d'une joie conviviale et bon enfant.

— Effectivement, me dit-il, nous nous faisons tous de fausses idées au sujet des étrangers… Et puis je constate que vous pratiquez l'anglais à la perfection.

— J'ai grandi dans une famille anglaise et j'ai appris à apprécier et parler cette langue grâce aux enfants de la famille, qui étaient de mon âge. La mère de cette délicieuse famille m'a également appris à apprécier la littérature de votre pays. Malheureusement, ils ont tous été tués au cours de la révolte des Cipayes. S'ils m'avaient trouvée, ils m'auraient fait payer chèrement ma « traîtrise »…

— Mon Dieu ! Mais c'est terrible !

— Eh oui, Alfred. Vous voyez, c'est cela le côté sauvage de mes origines. Les rancœurs se règlent dans le sang et la violence.

— Alors, si cela ne vous fait pas trop de mal, nous reparlerons de tout cela, Rama. Mais pour l'heure, je dois vous laisser.

Il repart avec un plateau bien plein, qu'il manie avec une *maestria* indéniable.

— Ah ! exulte Judith, vous l'avez bien eu avec votre histoire de sauvage !

— Ça, c'est vrai, ajoute Annie. Mais vous savez Rama, notre Alfred est vraiment très gentil sous ses dehors de donneur de leçon.

— Je n'en doute pas, dis-je alors que je regarde encore en direction du couloir qu'il a pris pour aller vaquer à son rôle.

Puis je me tourne vers la petite Judith.

— Mais vous l'avez aussi ému. Alfred nous vient d'Irlande, où sa famille a été décimée dans des guerres fratricides. Votre histoire a dû lui rappeler des choses.

La vie n'épargne que bien peu d'entre nous, me dis-je…

— Et alors, dis-je à Judith, quel est donc ce projet dont vous me parliez ?

— Vous avez entendu, dit-elle en se tournant vers Annie, Rama parle mieux que moi, et pourtant elle n'est pas de chez nous !

— Tu ferais bien d'en prendre de la graine ! lui renvoie Annie.

Judith vient à ma rencontre.

— Rama ! Avec Annie, nous avons eu une idée !

— Cette fois-ci, dit Annie, je dois avouer que je n'ai pas brimé Judith dans son imagination.

— Alors voilà. Annie est française, comme vous le savez. Moi, je suis pure souche anglaise. Et Alfred, je vous l'ai dit, est irlandais. Et bien qu'il soit majordome, je peux vous dire qu'il n'a pas son pareil pour nous confectionner un *Irish Stew* qui ferait se damner un saint ! Et madame Euphémia ne s'en plaint pas ! Et avec vous qui venez d'arriver, et Mademoiselle Lucy qui est à la tête d'une société faisant commerce d'épices, cela nous ouvre d'autres portes.

Je la regarde en souriant. Je la vois venir !

— Nous nous sommes dit que nous pourrions créer une sorte de Cercle !

— Un Cercle ?

— Oui ! Un Cercle culinaire ! Chacun ferait découvrir aux autres ses petits secrets pour la confection des recettes qu'il connaît et aime préparer.

Je les regarde toutes les deux, absolument… sous le charme !

— Un Cercle culinaire ! Mais c'est… c'est…

Les deux complices se regardent, craignant ma réponse.

— … c'est une idée fabuleuse !

Judith me saute alors au cou et me serre à m'en étouffer !

— Judith ! la sermonne Annie, réfrène donc tes ardeurs !

Comme tout cela me semble être annonciateur de bien belles choses à venir !

CHAPITRE 14

Lucy

- 21 juillet soirée -

Rama va passer un bon moment, j'en suis certaine. Quant à moi, je vais pouvoir enfin entrer dans le vif du sujet avec Stanton Bellamy. Et je vais peut-être aussi pouvoir en découvrir un peu plus sur la personnalité de son fils Andrew. L'entretien que nous avons eu lui et moi, s'est vite terminé. Nous étions bien peu disposés à faire ainsi connaissance sur commande, sur l'ordre de nos parents. Nous avons je pense passé l'âge de ce genre d'enfantillage. Cette rencontre m'avait fait l'effet d'un partage de moments de jeu au parc, sous la surveillance de nos nurses respectives !

Je crois que tante Euphémia s'en ai rendu compte et elle a bien dû en parler à son ami.

Lorsque j'arrive dans le grand salon, je croise Alfred qui se dirige vers l'office et me salue en silence. Ce majordome est très distingué, mais un peu guindé...

— Ma chérie ! Venez donc vous asseoir près de moi, m'interpelle ma tante.

Je salue monsieur Bellamy et m'installe près de ma tante, sur son sofa fétiche. Son chien Satanas, un lévrier parfaitement désobéissant, est couché à ses pieds et ronfle comme un petit cochon.

— Je suis si heureuse d'avoir près de moi cette charmante enfant ! Elle nous a apporté dès son arrivée une bouffée de jeunesse que je soupçonne d'être contagieuse. Depuis qu'elle est là, je sens que mes pieds me piquent dans l'attente d'un petit quadrille !

— Cela présage-t-il d'un bal sous peu ? lui demande Stanton.

— Sans l'ombre d'un doute ! Mais en attendant, prendrions-nous place autour de la table pour y déguster nos boissons apéritives ?

— Ma chère Euphémia, prenez donc mon bras !

Nous suivons tous, alors que Georgia et Andrew ferment la marche. J'entends celle-ci qui fait des messes basses avec Andrew, qui lui demande de bien vouloir remettre à plus tard ses « cancans futiles ». Georgia se tait aussitôt et accélère le pas pour venir se mettre à ma hauteur, laissant le pauvre Andrew tout seul derrière nous.

Nous nous asseyons et Georgia pousse aussitôt un cri.

— Eh bien, mon enfant, que vous arrive-t-il ?

— Votre chien s'est installé sous la table et vient de planter ses crocs dans mon mollet !

— Oh ! Saignez-vous ? Voulez-vous qu'Annie se charge de vous soigner ?

— Non, ce n'est pas à ce point ! Mais c'est tout de même très désagréable. Un chien n'a à mon sens rien à faire entre nos pieds lorsque nous dînons.

— Eh bien, j'ai décidé, moi, que ce chien serait le plus mal élevé de toute l'Angleterre ! Je n'ai pas eu à me battre avec l'éducation d'un enfant, ce n'est pas pour m'embêter aujourd'hui avec celle d'un chien.

— Il n'en reste pas moins que sa présence me gêne. Je ne sais où mettre mes pieds. Et puis mes bottines sont toutes neuves d'aujourd'hui !

Tante Euphémia se penche alors et appelle son chien, qui la rejoint et se couche à ses pieds.

— Viens donc là, mon Satanas. Je ne voudrais pas que te voir prendre un coup de pied malencontreux.

Alfred arrive sur ces entre-faits et dispose les verres de chacun, ainsi que quelques amuse-bouche appétissants.

Georgia se renfrogne comme une enfant gâtée que l'on aurait maltraitée, et se tourne vers Andrew afin de trouver un soutien auprès de lui.

Mais celui-ci ne s'en rend pas compte, il est en discussion en aparté avec son père. Leurs échanges semblent animés.

— Eh bien messieurs, les interpelle ma tante, quel est donc le sujet qui vous vole ainsi à notre compagnie ?

— Andrew finissait de m'exposer les détails d'un dossier un peu compliqué. Mais maintenant nous sommes tout à vous, ma chère.

— Alors c'est parfait. Nous allons pouvoir aborder le… dossier de ma chère petite-nièce ?

— Bien sûr. Mais pour les détails, nous attendrons d'être dans mon bureau ou le vôtre. Seuls avec mademoiselle Fairfax, dit-il en jetant un regard rapide à Georgia.

Ma tante se tourne alors vers moi.

— Racontez-nous donc votre après-midi d'emplettes avec mademoiselle Georgia. Avez-vous découvert des choses qui vous ont intéressée ?

Je raconte alors en détail tout ce que j'ai vu et qui m'a étonnée. C'est-à-dire à peu près tout.

— Il y a un nombre incroyable d'échoppes ! Même à Bombay, je n'ai jamais vu autant de lieux où acheter des vêtements, chaussures, objets de toilette. C'est incroyable comme on peut avoir du choix, ici. Et puis, il y a ce restaurant !

— Oh ! s'étonne ma tante. Et où donc avez-vous emmené notre jeune Lucy pour le déjeuner, ma chère Georgia ?

— Au Criterion ! J'adore ce lieu !

Je sens Georgia ravie d'avoir enfin la parole et l'attention de tous.

— Les mets étaient merveilleux, comme à chaque fois. Et j'ai eu l'occasion de revoir le jeune Lord Baldwin. Vous savez sans doute qu'il a été très malade ?

— Non, je l'ignorais…

— Eh bien, il a fort bien récupéré et il a pu reprendre le polo ! Par contre, mon amie Emma est encore toute retournée du décès de sa grand-mère. Mais elle se fait une raison, cette dernière avait finalement atteint un âge raisonnable pour nous quitter.

— Ah bon, et quel âge avait-elle ?

— Soixante-dix ans.

— Oh ! Voyez-vous cela, elle n'a que quelques années de moins que moi. Mes jours seraient-ils en danger, ma chère petite ?

— Euh… je… enfin…

Ma tante l'interrompt en prenant sa cloche et en l'agitant.

— Eh bien, si je dois mourir cette nuit, je crois que je vais m'offrir la dégustation d'un de ces délicieux fromages que je fais venir de France. Et peut-être même prendrai-je deux fois du dessert. Un magnifique baba au rhum va nous être servi avec notre café.

Elle se tourne vers monsieur Bellamy.

— Prendrez-vous une part de ces fromages qui nous ont été livrés ce matin ?

Son ami éclate de rire.

— Vous ne manquez pas une occasion de me taquiner, ma chère ! Vous savez bien que je suis incapable d'avaler le moindre morceau de ces choses… odorantes.

— Eh bien ! intervient Andrew, je suis volontaire pour me sacrifier au nom de la famille Bellamy.

— Ah ! Que voilà une excellente nouvelle ! Qui d'autre nous accompagne ?

Georgia pince le nez et tourne la tête d'un air dégoûté, tout en agitant son éventail à l'arrivée du plateau de fromages.

— Moi, je veux bien, dis-je. J'adore tout ce qui a un goût fort !

— Rien d'étonnant à cela, marmonne Georgia. Vous avez grandi au milieu de tous ces plats relevés qui brûlent les papilles m'a-t-on dit.

— Mes papilles se portent très bien, dis-je. On a du mal vous renseigner. Mais si cela vous dit, je demanderai à Rama de nous préparer des plats de chez elle. Elle est très bonne cuisinière !

— Oh ! Eh bien, ma foi, pourquoi ne pas se risquer ?

J'avoue que, malgré ses côtés très agaçants, j'ai un peu pitié de Georgia. Je me dis que ses attitudes ne sont que le résultat de son éducation. Comment pourrait-elle se comporter autrement que de la façon qui lui a été enseignée ?

Nous finissons le repas de façon très agréable, en discutant à bâtons

rompus de tout et de rien, avec quelques allusions au travail que représente la reprise en mains des affaires de Père.

Messieurs Bellamy père et fils me confirment simplement que mon avenir est tout assuré, pour peu que l'entreprise familiale soit bien menée et reste à l'affût d'hypothétiques nouveaux marchés, afin de ne pas louper de bonnes occasions de rester « dans l'air du temps ».

— Et celui-ci a le don de changer bien souvent de direction ! conclut monsieur Stanton. Mon fils vous fera sous peu un petit cours de finance, qui vous sera de la plus grande utilité pour y voir clair dans le monde des affaires, même en supposant que votre futur époux sache nager dans ces eaux mouvementées qu'est le monde du commerce !

Ainsi, je suis rassurée, je sais que je trouverai toujours conseil auprès de ces deux messieurs.

Monsieur Stanton m'est apparu comme un homme qui connaît parfaitement son travail et les affaires qui l'unissaient à Père.

Il est également très drôle et très pétillant. D'un caractère si semblable à celui de ma tante !

Son fils, à l'inverse, est plutôt réservé et taciturne. Comme on doit se lasser vite de sa compagnie ! Au cours de tout le repas, il n'a pas lâché plus de cinq ou six phrases et a semblé ne réellement prendre vie que lorsqu'il s'agissait de parler de son travail…

Voilà qui est bien triste. Après tout, même s'il est plus âgé que moi de sept ou huit ans, ce n'est pas un vieillard, que diable !

Je suis épuisée par cette journée, et c'est avec plaisir que je vais rejoindre ma chambre et y retrouver ma chère Rama.

Elle doit avoir bien des choses à me raconter.

Je prends congé de tout le monde et me dirige vers l'escalier, lorsque je suis rejointe par Satanas, qui vient lécher le creux de ma main.

Je m'accroupis et lui gratouille le dessous de sa gueule. Il se met à gémir et pose sa patte sur mon bras tout en fermant les yeux.

— Est-ce en Inde que vous avez appris à parler aux animaux ?

C'est Andrew, il s'amuse de voir le chien de ma tante se complaire dans mes caresses.

— Pas vraiment, dis-je. C'est lui qui est venu me chercher ! Il est plutôt mignon, finalement.

— Avec vous, en tout cas.

Puis Andrew s'éclipse en me souhaitant bonne nuit et monte les marches deux par deux pour rejoindre sa chambre.

Satanas ne me lâche plus ! C'est finalement tante Euphémia qui me libère en demandant à Alfred d'emporter le lévrier là où il dort.

— Je ne le laisse plus dormir dans ma chambre ! Il s'est couché une nuit sur moi et a failli m'étouffer !

Chacun va enfin rejoindre ses appartements.

La journée a été longue et celle de demain sera chargée.

— Et puis, ajoute ma tante alors que je suis déjà en haut des marches, nous devons commencer à préparer les festivités pour votre anniversaire, mon enfant. Il ne nous reste que trois semaines, ne l'oublions pas !

Je lui envoie un baiser après lui avoir souhaité une bonne nuit pour la énième fois…

Ma tante, quant à elle, propose à Monsieur Stanton de lui tenir compagnie en dégustant un vieux Brandy, tandis qu'elle prendra quelques cerises à l'eau-de-vie. Quelle santé !

CHAPITRE 15

Andrew

- 21 juillet -

En proie à une insomnie, j'écoute les bruits de la maison. Le silence est total, les habitants de la maison semblent tous être dans les bras de Morphée. Je me lève donc, espérant qu'une petite balade calmerait ma mauvaise humeur.

La soirée d'hier n'a pas été aussi agréable que je l'espérais. Georgia ne se révèle pas sous son meilleur jour, c'est le moins que l'on puisse dire.

Je rumine sur un destin morose en déambulant dans le jardin. La pleine lune éclaire mes pas comme en plein jour. L'air est enfin frais, et un vent bienvenu souffle quelques bourrasques rafraichissantes, qui fouettent mon visage, et calment peu à peu ma mauvaise humeur.

Je me sens piégé par un projet de mariage conclu il y a bien des années par mon père et Jonathan Musgrove, pour assurer la pérennité de leur entreprise, avec la complicité de l'épouse de Jonathan. Mais, si le jeune garçon que j'étais à l'époque, a consenti avec insouciance à cette union, l'homme que je suis aujourd'hui est bien moins séduit par le caractère de sa promise. De douce et réservée quand elle était encore une toute jeune fille, Georgia est devenue une jeune femme dont les goûts et le mode de vie ne me correspondent plus aujourd'hui.

Bien que très belle, Georgia n'en reste pas moins une écervelée. Comme Euphémia, j'ai bien remarqué hier soir pendant le repas, son petit manège avec le chien, pourtant adorable, de la vieille dame. Lui asséner des coups de pieds sous la table pour ensuite se plaindre de morsures fictives est tellement puéril et même cruel que j'ai ressenti une vague de dégoût envers cette petite sotte. J'ai préféré ignorer cette scène en reportant mon attention sur mon père, pour engager une conversation autour de la difficile succession de Lord Ashley.

Il me semble plus qu'évident qu'il me faut avoir une conversation avec Georgia, mais aussi avec mon père et Jonathan, quant à l'avenir d'une union qui est sans aucun doute, vouée à l'échec. N'y aurait-il pas d'autres moyens d'assurer l'avenir du cabinet, sans gâcher nos vies, à tous les deux ? Car je doute de pouvoir rendre Georgia heureuse. Elle ne semble vivre que pour sortir avec ses amis, radoter autour des histoires des uns et des autres, et discuter des heures de telle ou telle toilette, qu'elle achètera une fortune pour ne la porter qu'une seule

fois.

Je me suis rappelé récemment une conversation que j'avais surprise entre mes parents il y a des années. Ma mère faisait part de ses craintes de voir la jeune Georgia marcher dans les pas de sa mère, dont le comportement égoïste et immature l'agaçait prodigieusement. Je sais que cette union n'avait pas ses faveurs, mais je ne m'étais pas inquiété à l'époque.

L'image de ma mère s'interpose de nouveau devant mes yeux. Son doux sourire revient peu à peu dans ma mémoire, effaçant les terribles images de son agonie. Le souvenir douloureux de son martyre me tire encore une larme, que j'essuie d'un geste rageur. Mes pas me ramènent vers le patio, où je sais trouver une bouteille d'un délicieux Brandy que j'ai très envie de boire.

J'ai adoré ma mère. Je crois même que je l'ai vénérée… Elle n'était que douceur et tendresse pour moi. Sa mort dans de telles souffrances m'a été insupportable. C'était tellement injuste ! Et pourtant, jamais elle ne s'est plainte, jamais elle ne s'est révoltée contre le sort terrible qui lui était réservé, elle qui n'avait jamais fait de mal à personne.

Seul face à l'immense fenêtre qui s'ouvre sur le jardin, je n'entends pas arriver dans mon dos celle qui va me surprendre en pleine nuit.

— Eh bien, mon ami ! Moi qui vous croyais dénué de tout vice, voilà que je vous surprends un verre à la main en pleine nuit ! C'est du joli, ma foi ! me lance Lucy d'une voix où je sens poindre de la moquerie.

— Mais que faites-vous donc debout à cette heure de la nuit ? lui demandé-je étonné.

Je ne peux m'empêcher de laisser mon regard s'égarer sur les courbes de son corps, que je devine sous la robe de chambre qu'elle tient serrée contre elle.

— À cette heure, chez moi en Inde, je ne suis pas couchée, me répond-elle en me rejoignant devant la porte-fenêtre. Je ne me fais pas encore parfaitement à ces nouveaux horaires, et il m'arrive trop souvent de faire une sieste l'après-midi. Je vis dans un décalage extravagant qui me conduit à me promener, comme vous, pour rechercher la fraîcheur de la nuit. Mais vous, mon cher Andrew, quelle est donc votre excuse, pour vous jeter ainsi sur la boisson, à deux heures du matin, et seul qui plus est !

Je lui souris sans lui répondre. J'aime son humour, inattendu chez une si jeune femme. Je crois n'avoir jamais rencontré une femme telle que Lucy Fairfax.

Après que je lui aie servi un verre de Brandy, nous le dégustons côte à côte, dans la pénombre du patio, en observant le jardin éclairé par les rayons de la pleine lune. Nous échangeons un sourire en apercevant un lapin surgir à moins de deux mètres de nous, pour

disparaître aussi vite.

Puis Lucy, dont je sentais sur moi le regard inquisiteur, pose doucement une main chaude sur ma joue. Ses doigts semblent essuyer la trace d'une larme qui n'avait pas encore totalement séché.

— Vous êtes insaisissable, Andrew. Vous semblez si indifférent à tout ce qui vous entoure, comme un roc que rien ne peut atteindre, mais je devine sur votre visage les traces d'un chagrin bien douloureux.

Je prends doucement sa main que je tourne vers moi pour en baiser la paume. Je plonge mon regard dans ses yeux sombres, elle ne détourne pas le regard et semble vouloir me sonder. Aucune coquetterie, aucune minauderie dans son regard, qui me fixe avec une gravité touchante. Comment pourrais-je m'épancher auprès de cette femme que je ne connais pas ? Je sens pourtant que je peux avoir confiance en elle… mais il n'est pas dans mon éducation de dévoiler mes chagrins ou mes souffrances, sous peine de paraître faible et sans consistance.

Elle se rapproche encore de moi. Son attitude pourrait me paraître trop osée, mais quelque chose en elle dément des intentions inconvenantes. Comme j'aimerais pouvoir nicher mon visage dans sa longue chevelure de jais, qu'elle a dénouée pour grossièrement l'attacher. Je sens presque son doux parfum, dont je ne parviens pas vraiment à identifier les effluves. Peut-être un mélange de vanille et de jasmin.

— Si un jour vous éprouvez le besoin de parler à quelqu'un, reprend-elle d'une voix douce, je sais être une oreille compatissante et attentive. Aucune loi ne devrait vous obliger à rester malheureux sans pouvoir vous décharger de votre fardeau de temps à autre. Je sens en vous une peine immense, et j'ignore pourquoi, cela me touche profondément. Je peux et je veux être votre amie, Andrew, comme ma Tante est celle de votre père. Ayez confiance en moi.

Surpris et très ému, je sens ses lèvres se poser doucement sur ma joue, en un baiser presque maternel. Mais l'émotion que je ressens est d'une tout autre nature.

À la faveur de la nuit et de son obscurité protectrice, nous agissons comme il ne nous ne l'aurions jamais fait sous les rayons du soleil. La pénombre, la promiscuité de nos corps, dégagés de toutes nos armures vestimentaires, ne font que nous rapprocher. Nos mains se touchent, et nos yeux se cherchent pour échanger un long regard, intense, qu'elle brisera la première pour s'en retourner, sans un mot, vers sa chambre.

Contrairement à ce que je craignais, j'ai finalement pu trouver le sommeil aux environs de trois heures du matin. Cette rencontre

inopinée avec Lucy, dans le patio, en pleine nuit, m'a complètement déboussolé.

Cette fille est très différente de ce que j'imaginais. Outre le fait qu'elle soit fort jolie, je sens que nous pourrions partager beaucoup de choses. J'ai envie de tout savoir d'elle, les livres qu'elle aime lire (je ne doute pas un instant qu'elle lise), la musique qu'elle aime écouter, les peintures qu'elle aime regarder… J'ai envie de la connaître davantage. Pour la première fois de ma vie, une femme m'intéresse réellement. Et je dois bien avouer que j'éprouve une indéniable attirance pour elle.

Voilà qui va compliquer mes affaires…

CHAPITRE 16

Euphémia

- 22 juillet -

Comme chaque matin, je suis réveillée par l'odeur du café qui s'échappe de la tasse que dépose Annie sur ma table de nuit. Une tasse d'un café très fort, comme le boivent les Italiens, et même les Français.

Cela me donne un coup de fouet dès mon réveil, et ce matin, je vais en avoir besoin, un grand besoin, même, compte tenu du nombre de mes heures de sommeil incontestablement insuffisant.

Sans doute agacée par les minauderies et autres tracasseries de Georgia, je ne suis pas parvenue à trouver le sommeil, et j'ai lu jusque tard dans la nuit.

J'ai ainsi pu entendre Andrew quitter sa chambre et se promener sous mes fenêtres, dans le jardin. J'éprouve une affection sincère pour ce garçon, solide et d'une sensibilité souvent touchante. Je n'étais pas très proche de Madeline, sa mère, mais sa mort dans des conditions si pénibles, et le courage dont elle fit preuve me touchèrent au-delà de tout. Stanton avait dû se rendre en Écosse pour son travail, et c'est malheureusement pendant ce voyage que la malheureuse a rendu son dernier soupir, dans les bras de son fils.

Aucun enfant ne devrait voir sa mère souffrir autant. J'ai craint longtemps qu'Andrew ne se relève pas totalement de cette épreuve. Son humeur sombre ne semblait pas vouloir le quitter. Mais la scène à laquelle j'ai assisté cette nuit m'interroge : et si Stanton se fourvoyait dans ses projets pour Andrew ? Ce mariage avec une jeune fille gaie, insouciante, pétillante, est-il toujours ce qui conviendrait le mieux à son fils et à l'avenir de son cabinet ?

La présence de Georgia me la montre sous un jour moins favorable ; ce que Stanton qualifie de gaité et d'insouciance ne sont à mes yeux que les signes d'un caractère égoïste et superficiel. Et je m'inquiète à présent pour l'avenir marital de mon jeune ami, Andrew, qui ne me semble pas placé sous les meilleurs auspices, avec cette petite sotte.

Est-elle vraiment sotte, d'ailleurs ? Finalement, je l'ignore. Mais son attitude avec mon petit Satanas ne me semble pas des plus intelligente, ni des plus charitable.

Comme elle est différente de ma petite Lucy ! Chaque jour qui passe me la présente sous un jour encore plus attachant. Et le rapprochement que je vois se profiler entre elle et Andrew n'est pas pour me déplaire !

Alors que j'observais le jeune homme qui semblait déambuler sans but, j'ai entendu de nouveau craquer le parquet devant ma porte. Quelqu'un descendait aussi en pleine nuit. Était-ce Lucy que j'entendais chaque nuit descendre et qui m'avait confié avoir quelques difficultés à trouver le sommeil depuis son arrivée en Angleterre ?

Entrouvrant ma porte, j'ai pu distinguer une ombre blanche qui descendait l'escalier en silence. Curieuse, j'ai l'ai suivie peu de temps après, et j'ai reconnu dans le patio, ma petite nièce, qu'Andrew avait rejointe. Ils me parurent très proches tous les deux. Je n'ai pu distinguer ce qu'ils se disaient et j'ai préféré retourner dans ma chambre afin de ne pas être surprise à les espionner.

Un peu troublée par ma découverte, je n'ai pas pu trouver le sommeil avant une bonne heure en me recouchant.

Je suis bien placée pour comprendre l'attirance que peuvent éprouver ces deux jeunes gens, j'ai été tellement éprise de Stanton, quand j'avais l'âge de ma petite nièce. Mais je ne m'explique pas que cette hypothèse ne m'ait pas effleuré l'esprit avant l'arrivée de Lucy. Andrew est pourtant un très beau garçon, que son attitude réservée et parfois sombre rend encore plus séduisant. La gaité et l'extravagance joyeuse de Lucy ne peuvent que lui convenir et le séduire.

Il ne me reste plus qu'à convaincre Stanton que nous avons sous les yeux la solution à tous nos questionnements : une union entre Lucy et Andrew. Nul mieux que ce jeune homme, intègre et intelligent, ne pourrait gérer et faire fructifier la fortune des Fairfax. Et je ne doute pas que notre famille verra d'un bon œil que nos affaires soient conduites par un véritable professionnel. Il ne nous reste plus qu'à dénicher un commercial pour gérer les contrats, sous la surveillance d'Andrew.

Assise sur mon lit, je déguste à petites gorgées mon café du matin. Annie tire les lourds rideaux et ouvre en grand les fenêtres de ma chambre.

— Maître Bellamy est parti très tôt pour Londres ce matin, me dit ma femme de chambre en ramassant un gilet qui gisait sur le sol.

— J'espère qu'il a pris le temps de manger avant de partir !

— Non, il n'a pris qu'un café, mais m'a dit de vous dire qu'il serait avec vous en fin d'après-midi, comme il vous l'a promis.

Je termine mon café et rejette les draps au bout de mon lit.

Avoir mon grand ami près de moi ces derniers temps est très réconfortant. Je me sens rajeunir, et me surprends à choisir avec beaucoup de soin mes vêtements de la journée avant de disparaître dans mon cabinet de toilette.

Alors que je descends pour prendre mon petit déjeuner, j'aperçois déjà Lucy et Andrew en grande conversation dans la salle à manger. Leurs visages fatigués trahissent la nuit mouvementée qu'ils ont

partagée.

— Eh bien mes enfants ! Vous me semblez encore fatigués de si bon matin ! La nuit n'aurait-elle pas été reposante, pour l'un comme pour l'autre ? demandé-je taquine.

— Si fait, Madame Fairfax, mais quelques tracas m'ont maintenu éveillé jusque tard dans la nuit, me répond Andrew.

— Il en est de même pour moi, ma Tante, me dit Lucy en m'embrassant. Comme je vous l'ai dit, je subis encore les effets de mon voyage, avec le complet décalage de mes habitudes. Nous nous sommes d'ailleurs retrouvés cette nuit, Andrew et moi, totalement éveillés en cette nuit de pleine lune. Et je dois vous l'avouer, ma Tante, nous en avons profité pour déguster l'excellent Brandy que vous conservez dans le patio ! ajoute-t-elle en riant.

Je suis abasourdie de l'entendre me révéler aussi spontanément avoir retrouvé Andrew au milieu de la nuit. La fraîcheur et la candeur de ma nièce semblent surprendre le jeune homme que je vois rougir et la regarder les yeux ronds ! J'éclate de rire devant son air ahuri.

— Évitez d'ébruiter cette escapade nocturne ma chérie, cela risque de provoquer d'inutiles tensions avec une certaine jeune personne. N'est-ce pas Andrew ?

Le jeune homme rougit de plus belle et acquiesce en silence.

— J'ai compris ma tante, me chuchote Lucy sur le ton de la confidence, puis elle hoche la tête avec un sourire espiègle, mimant de ses doigts une bouche scellée.

— Quels sont vos projets pour aujourd'hui ?

— Andrew a proposé de me faire découvrir la *National Gallery*, vous n'avez pas oublié j'espère ! répond Lucy en se penchant vers le jeune homme.

— Non, bien sûr, et cela sera avec un immense plaisir.

Lucy se met alors à battre des mains comme une enfant.

— Merveilleux ! Croyez-vous que je puisse emporter mes carnets de croquis ? J'adorerais croquer certains tableaux ! Pourrons-nous voir des œuvres de William Turner ? J'ai eu la chance d'en découvrir des reproductions sommaires et je rêve de les voir en vrai ! Oh, Andrew, vous ne pouvez pas me rendre plus heureuse ! Je file me préparer et tenter de retrouver mes carnets de croquis dans mes malles !

Et la voilà qui disparaît après avoir attrapé au vol un dernier morceau de pain.

Nous échangeons un regard amusé, Andrew et moi.

— Elle est… commence-t-il.

— Comme vous dites !

Alors que je termine de prendre mon petit déjeuner, je reconnais dans l'allée qui mène à la maison, l'hippomobile Phaéton de David

Cortland. Andrew remarque mon mouvement d'humeur, et en identifie immédiatement la cause.

— Souhaitez-vous me voir intervenir, Madame Fairfax ?

Je soupire, tentée par la proposition d'Andrew, mais il me revient de signifier très clairement à cet importun que sa présence n'est pas la bienvenue sur mes terres.

— Merci, mon petit, mais je vais régler cela moi-même.

Lucy vient de revenir vers le salon avec ses carnets de croquis et se fait un plaisir d'en expliquer le contenu à Andrew. J'en profite pour m'éclipser et aller m'occuper de ce Cortland.

— Tante Euphémia ! me dit-il, surpris que je l'accueille sur le perron de ma maison. Comme il est bon de vous revoir. Vous êtes très en beauté de bon matin.

Vil flatteur…

Je le laisse me rejoindre sur la dernière marche, mais ne bouge pas d'un pouce, lui interdisant ainsi de me contourner pour entrer chez moi.

— Il me revient de détruire, de bon matin, comme vous dites, ces illusions d'une parenté entre nous. Je ne suis en aucun cas votre tante, mon cher Cortland.

Saisi par ma brusquerie, je le vois froncer imperceptiblement les sourcils.

— Je vous prie d'excuser mon enthousiasme, Madame, guidé par l'immense affection que je vous porte, et sans doute par le secret désir de me voir apprécié de vous.

— Désirez, désirez… mais les faits sont cruels, nul lien familial ne nous lie.

Je soupire et le fixe froidement. La lueur qui s'allume dans ses yeux me fait froid dans le dos. Je prie pour qu'Andrew ne soit pas trop éloigné, soudain inquiète de me retrouver seule face à un homme jeune et très fort, qui s'approche de moi comme le ferait un serpent ondulant autour de sa proie.

— Auriez-vous à vous plaindre de moi, Madame ? me demande-t-il d'une voix trop douce, en s'approchant encore, pour m'impressionner sans doute.

J'entends alors la porte-fenêtre du petit salon s'ouvrir, et Andrew apparaît, une tasse de thé à la main. Il salue brièvement Cortland. Une lueur mauvaise apparaît alors dans son regard, puis il recule enfin.

— De vous, et de votre présence ici sans invitation, sans aucun doute, oui, j'ai à me plaindre, dis-je plus fermement, rassurée par la présence d'Andrew. Je crains que vous n'ayez mal compris mon hospitalité, que je réserve à ma petite nièce afin qu'elle se familiarise avec nos coutumes et s'adapte au mieux à nos contrées.

— Mais c'est mon plus grand souhait ma T… Madame ! s'écrie-t-il la

main sur le cœur. Lucy est ma seule parente, aujourd'hui, et son bonheur est ce qui m'importe le plus.

— À la bonne heure ! Je suis ravie que nous ayons le même objectif !

— D'ailleurs, si vous me le permettez, Madame, nous avons le projet, Lucy et moi de découvrir Ascot…

— Que nenni, mon cher. Ses projets sont déjà établis. Elle doit se rendre avec ses amis à Londres, pour découvrir la *National Gallery*. Je vous engage à retourner aussi à Londres, où vous avez probablement mille choses passionnantes à faire.

Nos regards s'affrontent quelques secondes, et Cortland, finit par sourire et s'en retourner à son hippomobile, sous le regard froid d'Andrew, qui m'adresse ensuite un signe de tête et retourne tenir compagnie à Lucy.

Je reste quelques instants sur le perron et pousse un long soupir. Cortland est un homme dangereux, il me faut à tout prix le maintenir éloigné de ma petite Lucy.

CHAPITRE 17

David

- 22 juillet matinée -

Cette vieille garce de « tante » Euphémia a le don de me porter sur les nerfs, avec cette habitude qui est la sienne de contrer mes projets.

Il a fallu qu'elle s'interpose entre Lucy et moi une fois de plus. Et que cette fois-ci elle accorde en plus de cela tout son crédit au personnage le plus insipide et incolore que la Terre n'ait jamais porté ! Cet imbécile d'Andrew qui croit que la vie n'est peuplée que d'heures de travail et de distractions basées sur les promenades culturelles.

Sait-il seulement comment s'épelle le mot « plaisir » ? Ou le sens du terme « envie » ?

Et son humour, aussi fade et transparent que son teint de rond de cuir.

Andrew Bellamy, ou comment mourir d'ennui en faisant faire du sur-place à sa vie…

Et pourtant, il peut attirer des femmes. Ou plutôt, son statut social peut attirer des femmes. Son statut, son argent, son héritage, son influence… Et peut-être aussi son érudition.

En attendant, j'ai perdu une occasion de me trouver en tête-à-tête avec Lucy en assistant à cette course. Les champs de courses sont toujours une excellente occasion de conter fleurette à une personne du sexe opposé. L'ambiance y est légère et insouciante. À part parier, papoter, boire un verre et rencontrer des connaissances, on ne fait pas grand-chose d'autre. Et lorsqu'on gagne une petite somme, on l'arrose, souvent avec de parfaits inconnus ! C'est un lieu de fête permanente.

Au lieu de cela, Lucy qui semblait encline à venir découvrir avec moi une journée aux courses, va très certainement accompagner Andrew visiter cette fichue *National Gallery*.

Bon, et maintenant qu'Euphémia m'a fait comprendre qu'il me fallait rejoindre Londres et cesser de solliciter ainsi la compagnie de sa douce petite nièce, je fais quoi ?

Après le départ d'Euphémia, je me permets tout de même d'entrer et de m'installer dans le hall, pour feuilleter mon journal. On y trouve de bonnes occasions de se faire inviter ici ou là…

Alors que j'essaie d'envisager toutes les possibilités pour passer le temps, j'entends des pas dans l'escalier qui mène aux étages. Une jeune femme descend de là, quelque peu pressée, semble-t-il. Il est vrai que l'heure du petit déjeuner est déjà bien entamée !

— Bonjour ! dit-elle en me dévisageant. Vous devez être monsieur David Cortland ?

— Oui, tout à fait. Et vous êtes ?

— Georgia Musgrove. Je réside à Ascot pour quelques jours, en compagnie de mon fiancé, monsieur Bellamy.

— Monsieur Bellamy va se remarier ?

Elle me regarde de la tête aux pieds.

— Pardon ?

— Oui, monsieur Bellamy est bien veuf ?

— Seriez-vous frappé d'une bêtise qu'il me semble pourtant ne pas avoir remarquée dans cette famille ? Comment pouvez-vous imaginer qu'une personne comme moi, ajoute-t-elle en passant ses mains sur sa taille de guêpe, puisse aspirer à convoler avec un vieil homme comme… mon futur beau-père ?

Je me sens bien bête tout à coup et ne sais que répondre.

— Mais, dit-elle, nous n'allons pas épiloguer là-dessus. Je vous laisse, je dois rejoindre Andrew pour le petit déjeuner et je suis déjà suffisamment en retard.

Georgia arrive à la hauteur de la porte de la salle à manger qui est restée entrouverte et je la vois s'arrêter tout net, ayant en ligne de mire une scène qui me reste cachée.

La voyant ainsi interdite et bouche bée, je ne peux que céder à ma curiosité. Celle-ci m'a plus d'une fois sauvé la mise, peut-être autant qu'elle m'a attiré des ennuis. Je m'approche donc, tout en restant en retrait, mais j'ai tout le loisir de voir ce qu'elle a vu : cet animal d'Andrew est en grande discussion avec la jeune Lucy, et pour ce faire il s'est rapproché d'elle et les échanges semblent animés et appréciés de part et d'autre. Ils sont tous deux penchés sur des carnets dont je devine le contenu dénué du plus mince des intérêts.

Georgia recule et se rend compte alors que j'ai pu tout comme elle, assister à la scène. Je dois avouer que si j'étais dans sa position, une telle image resterait à trotter dans ma tête pour un petit moment.

Elle doit lire cette pensée sur mon visage, et sort aussitôt dans le jardin en coup de vent, sans doute pour mettre un peu de frais dans ses idées.

Avec le peu de fraîcheur qu'il reste du petit matin, combinée à son émoi, elle risque de prendre froid, et peut-être même de faire un malaise. Surtout avec la colère qui l'habite…

Je viens d'avoir une idée. Tout autant pour préserver Georgia du froid que pour m'attirer ses bonnes grâces, je saisis un châle qui est abandonné dans le hall et me précipite à sa suite.

Je ne vais pas bien loin, elle est assise sur un banc, entre les rosiers en fleurs et tape du talon dans les graviers. Je m'assieds près d'elle et entame la conversation après lui avoir tendu le châle.

— Je pense que nous avons des intérêts communs, lui dis-je.

Elle se tourne vers moi, interloquée sans doute par mon entrée en matière.

— De quoi parlez-vous ? Je ne vois pas ce que vous et moi pouvons avoir en commun ! Quelle idée saugrenue !

— Je ne parle pas de vous et moi, en soi. Mais je pense que mes intérêts et les vôtres peuvent tout à fait se rejoindre.

— C'est-à-dire ?

— Vous voulez éloigner Lucy de votre fiancé et je veux la rapprocher de moi. En combinant nos efforts, nous pourrions parvenir à nos fins beaucoup plus vite, ne croyez-vous pas ?

Elle me détaille de longues secondes puis projette son regard au loin.

— Ma foi, c'est sans doute vrai. Comment verriez-vous cela ?

— Je suis assez adepte des rumeurs. C'est d'une efficacité redoutable !

— Quel genre de rumeur ?

— N'importe quoi, tout est bon. Une petite idée ?

Georgia se tait, pensive, puis je vois un sourire qui commence à se dessiner sur ses lèvres, pour finir par lui éclairer tout le visage.

— En fait, la rumeur, elle est déjà partie.

— Pardon ?

— Oui, il y a déjà un bruit qui court à propos de Lucy.

— Vous m'expliquez ? Comment saviez-vous à l'avance que nous en aurions besoin ?

— Je n'en savais rien ! C'est juste l'occasion qui s'est présentée et m'a donné envie de jouer avec la réputation de cette petite péronnelle, qui se croit plus maligne que tout le monde.

— Racontez-moi cela, je sens que je vais me délecter de votre récit !

Georgia m'explique alors comment, par un jeu de circonstances dont elle a profité, elle a pu faire croire à ses amies que Lucy aurait un penchant pour les personnes du même sexe qu'elle. Et le plus appréciable dans tout cela, c'est le fait que la fausse information est aujourd'hui entre les mains, ou plutôt les lèvres, des diseuses de ragots les plus virulentes qui soient.

— À l'heure qu'il est, c'est tout Londres qui doit être au courant ! Plus aucun jeune homme de bonne famille ne voudra être vu en sa compagnie. Trouver un époux sera pour elle chose impossible, je peux vous le garantir.

— Et moi, je resterai le seul qui voudra bien les épouser, elle et sa fortune.

— Exactement. Vous serez bien bon de vouloir convoler et d'essayer de la ramener dans le droit chemin. Vous épouser sera même sa seule porte de salut, pour échapper à l'opprobre public.

— Et il deviendra urgent qu'elle enfante. Ce qui la liera un peu plus à moi. Rien de tel qu'un héritier pour cela.

— Ce qui n'empêchera pas Andrew et son père de s'occuper des affaires dont elle a hérité. Et ils seront bien les seuls à vouloir gérer les intérêts de votre couple. Et ne vous inquiétez pas, une rumeur en remplace toujours une autre. Il ne se passera pas plus d'une année pour que vous ayez la paix avec ça.

Nous nous regardons et Georgia m'envoie un sourire de satisfaction, tout en resserrant le châle autour de ses épaules.

— Maintenant, David, rejoignons l'intérieur, mais pas ensemble. Finalement, je vais aller le prendre ce petit déjeuner. Même si je suis très en retard !

Je la regarde s'éloigner vers le manoir.

Bien dommage que notre plan nous éloigne, cette Georgia est vraiment d'une grande beauté.

Et de plus, nous nous serions entendus à merveille !

CHAPITRE 18

Georgia

- 22 juillet après-midi -

Ce n'est pas tout ça, mais aucun empire ne s'est construit en un jour. Et certainement pas un jour chômé ! Le dîner vient de se terminer et il n'est pas question de passer l'après-midi à lambiner.

— Andrew, mon cher ! Vous nous aviez bien parlé de sortir un peu de ce manoir ?

— Oui, Georgia. J'avais évoqué la *National Gallery*.

— Et pourquoi n'irions-nous pas aux courses ? C'est beaucoup plus amusant et tellement anglais ! Notre jeune Lucy y fera des découvertes qui lui seront de la plus grande utilité. Sans parler des rencontres intéressantes.

Voilà ce brave Andrew qui se tourne vers Lucy !

— Qu'en dites-vous ? Remettons-nous pour plus tard la visite à la galerie ?

Auraient-ils donc déjà fixé une date pour une visite à cet endroit ?

Cette petite dinde n'est pas là depuis une semaine qu'elle attise déjà l'intérêt des uns et des autres. Y compris des plus taciturnes. Andrew, si lunaire d'ordinaire, n'en finit plus de bavasser avec elle ! Sous mes yeux, juste là, Andrew a l'air tout à coup d'être vivant.

Lucy se tourne vers moi dans un immense sourire.

— Ce sera un vrai plaisir pour moi ! En Inde aussi nous pouvions assister à des courses, mais il fallait pour cela parcourir des miles ! Et finalement je n'y suis jamais allée, j'ai dû me contenter de voir les photos de ces journées dans les journaux locaux.

— Alors, c'est conclu, va pour les courses !

— Peut-on parier ?

— C'est même obligatoire ! s'esclaffe Andrew.

Je décide de me poser devant lui, avec cet aplomb dont je sais faire usage lorsque c'est nécessaire.

— Me donnez-vous votre bras, mon cher ?

Et nous pouvons enfin partir d'Ascot, moi au bras d'Andrew, mon Andrew, et Lucy seule, qui n'a d'autre choix que de nous suivre. Je n'ai aucune idée de l'endroit où se trouve ce David Cortland et je m'en moque bien. Pour l'heure, nous allons profiter de bons moments, parler de tout et de rien, parier sur des chevaux, juste pour le plaisir, rencontrer des gens de notre condition, partager les dernières nouvelles. En somme ; rien de bien extraordinaire. Mais c'est cela aussi

se sentir vivant, participer aux douces futilités de ce bas monde…

Dans la voiture qui nous emmène, Lucy ne cesse de poser des questions. Je tâche à chaque fois de prendre les devants pour lui répondre.

— Et vous, Andrew, demande-t-elle, y connaissez-vous quelque chose à ce monde des chevaux de courses ?

— Un peu, oui…

— Mais enfin, Andrew, pourquoi faites-vous ainsi le modeste ?

Je me tourne vers elle.

— Andrew est propriétaire, chère Lucy.

— Oh ! Et de quoi ?

J'éclate de rire. Comme sa candeur peut par moments être touchante et cocasse à la fois.

— Dans ce contexte « être propriétaire » signifie « posséder un ou plusieurs chevaux ».

— Oh ! Andrew, vous possédez un cheval qui court aujourd'hui ?

— Exactement ! Il s'agit de Silver Star. Il participe là à sa première course des quatre ans.

— Si j'ai bien compris, ils ont donc tous un nom commençant par un S ?

— Absolument !

— Mais alors, ce brave Satanas, le chien de tante Euphémia, a lui aussi quatre ans ?

— Je crains que ce chien ne se contente de suivre ses propres règles, sans chercher à respecter quelque étiquette que ce soit. Comme sa maîtresse, d'ailleurs…

— Oh… Et donc, Andrew, en quoi consiste votre rôle en tant que propriétaire ?

— Eh bien, comme pour toute propriété, je débourse de l'argent pour l'entretenir, je paie les émoluments de ceux qui s'en occupent et je récupère l'argent qu'il me rapporte.

— Vous ne le montez pas ?

— Oh que non ! Bien trop fougueux pour moi. Et je ne veux pas risquer de le perturber dans son travail. Mais j'apprécie d'aller de temps en temps lui rendre visite.

— Nous pourrons aller le voir après sa course ?

— Bien sûr !

Quand je pense qu'il n'a jamais partagé avec moi le dixième de tout ce qu'il vient de raconter à cette oie blanche ! Il va falloir que je lui explique ma façon de voir les choses et que je m'occupe un peu plus ardemment de la réputation de cette Lucy. Si encore elle avait prévu de retourner d'où elle vient, que les alizées l'emportent au-delà des mers !

En attendant, place au plaisir de voir et se montrer, de parier en se

moquant bien de savoir si on va perdre ou gagner. J'ai bien l'intention de m'amuser, et personne ne saurait m'en détourner.

Nous arrivons sur place en à peine vingt minutes. Instantanément, mes pensées lourdes et agaçantes s'éloignent de moi. Je suis ici comme chez moi, dans mon univers. Je vois déjà au loin un bon nombre de tous les amis avec qui je déjeune régulièrement à Londres.

Andrew nous aide Lucy et moi à descendre de la voiture, et j'en profite pour filer vers un groupe d'amis en le tenant par le bras. Nous laissons Lucy attendre l'arrivée de la voiture d'Euphémia, qui a tenu à voyager seule avec son chien. Décidément, cette femme est fantasque au-delà du ridicule !

Nous sommes reçus dans la tribune personnelle de mon amie Emma. Au milieu des paroles et des rires qui fusent, on nous propose une coupe de champagne bien frappé.

— Et qu'arrosons-nous ? demande Andrew.

Emma se met à glousser, tout en répétant sa question.

— Qu'arrosons-nous ? Mais enfin, juste les petits plaisirs de la vie, mon cher Andrew !

— Eh bien, dit Andrew en regardant la bouteille posée tête en bas dans le seau à champagne, voilà un Dom Pérignon qui vient de faire monter la côte financière des… petits plaisirs.

Emma le gratifie d'un sourire forcé et se tourne aussitôt vers deux personnes qu'elle connaît à peine, pour entamer une discussion de surface, pourtant bien animée.

C'en est trop ! J'attrape Andrew par le bras et l'entraîne à l'écart.

— Mais enfin, que vous a-t-il pris de parler ainsi à ma plus grande amie ?

— Eh bien, Georgia, je tenais à donner ma vision des choses à cette personne. Je ne vois pas la coupe de Dom Pérignon comme un « petit plaisir » et je n'ai nullement l'intention de lancer un hommage à la vie qui me coûte aussi cher. En tout cas, pas pour un simple après-midi aux courses !

Mon Dieu ! Mais comment vais-je pouvoir supporter une telle monotonie dans mon mariage ?

— En tout état de cause, Andrew, je ne peux pas accepter de perdre mes amis, juste pour une maladresse de votre part. J'estime que vous devez des excuses à Emma pour vos écarts de langage. C'est la moindre des choses.

— Eh bien moi, j'estime au contraire que je ne lui dois rien.

Et le voilà qui me laisse là, seule, pour aller faire je ne sais quoi du côté des écuries.

Et Emma qui continue à me tourner ostensiblement le dos ! Mais quelle horreur ! Cette journée va décidément être un vrai cauchemar ! Tant pis, je décide d'aller vers elle. Je m'impose dans la conversation

qu'elle a avec ces deux personnes. Emma est bien élevée, on ne peut pas dire le contraire, elle fait donc les présentations. Ces gens sont inintéressants et dès qu'un silence s'installe dans la conversation, ce qui ne tarde pas, je monopolise l'attention d'Emma, en l'entraînant dans un lieu sans oreilles.

— Je suis désolée, ma chère, pour l'attitude d'Andrew. Si vous saviez comme cela m'a meurtrie.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, c'est plutôt vous qui devez vous faire du souci. Rendez-vous compte ! Lorsque vous serez mariés, cet homme va vous faire mourir d'ennui !

— Il est vrai qu'Andrew est taciturne… mais…

— Mais il est riche, c'est ça ? Et vous mettrait à l'abri du besoin ?

— Oui…

— Mais enfin, Georgia, que vaut une fortune si elle ne peut être utilisée ?

Je soupire. Il faut bien avouer qu'Emma a raison.

— Mais dites-moi, Emma. Et pour cette jeune sauvageonne de Lucy, où en sont les commérages à son sujet ?

— Quels commérages ?

— Eh bien, vous savez, son penchant pour… enfin… vous voyez de quoi je parle, bien sûr.

— Ah oui ! Tout à fait. Eh bien, je n'en sais rien.

— Comment cela, vous n'en savez rien ?

— Oui, je ne peux pas vous dire. Je n'ai entendu parler de rien à ce propos.

— Mais, comment est-ce possible ? Je vous ai vue en parler en sortant du Criterion, à l'oreille de Lady Sherwood. Et cela l'a fait sourire en regardant Lucy.

— Oh ! Je vois. Vous vous êtes fourvoyée, ma chère. Nous pouffions à propos de sa tenue vestimentaire.

— Mais enfin, pourquoi n'avez-vous pas relayé cette information ?

— Ou plutôt, fait démarrer une rumeur, devriez-vous dire ?

— Euh… oui, enfin, je ne sais pas… Mais vous l'avez vu vous-même, elle regardait le bas de mes reins.

— Eh bien moi, ce que j'ai vu c'était une jeune femme sortant de sa vie dans un pays à peine civilisé et qui admirait la magnifique toilette d'une autre jeune femme.

— Vous voulez rire ?

— Pas le moins du monde !

— Mais, Emma, pourquoi faites-vous cela ?

— Écoutez, Georgia, je vous apprécie beaucoup, mais…

Et là elle se campe devant moi et se met à parler plus lentement et avec une conviction que je ne lui ai jamais vu.

— … il se trouve que lorsque je vous ai aidée la dernière fois à faire

démarrer une rumeur, qui s'est avérée rapidement inexacte, cela m'est revenu en pleine face. Père m'a convoquée dans son bureau. Vous vous rendez bien compte de l'affront ? Dans son bureau, comme une simple employée ! Et pour cette fois, Mère n'a pas eu voix au chapitre pour prendre ma défense. La rumeur concernait la fille de son ami d'enfance et il n'a pas apprécié du tout nos « petits jeux de jeunes filles désœuvrées », pour reprendre ses paroles.

— Oh ! J'en suis désolée !

— Votre désolation m'importe peu, Georgia ! Et je termine maintenant ! Il m'a bien fait comprendre que si je recommençais, la somme qu'il m'accorde chaque mois pour mener ma vie serait réduite à sa plus simple expression. Et là, ce sera terminé le Dom Pérignon ! Votre Andrew serait ravi d'apprendre cela, n'est-il pas ?

— Je suis vraiment navrée, ma chère, ma douce Emma, dis-je en prenant ses mains dans les miennes.

Elle retire doucement, mais fermement ses mains.

— Père m'a juste dit : « Avant de faire courir un bruit, il convient de vérifier ses sources ». Et comme j'ai la flemme d'aller à la pêche aux informations, je préfère aller au plus simple : m'abstenir.

— Je comprends, Emma.

— Peu importe que vous compreniez ou non. Je continue à apprécier votre compagnie et vos discussions, mais ne me demandez plus jamais de vous aider pour ce genre de chose.

— Je vous remercie, Emma, de me garder votre estime.

— Sans aller jusque-là, disons que je vous accorde le bénéfice du doute. Et maintenant, allons rejoindre nos amis, voulez-vous ?

Je la suis et je suis soulagée au moins d'une chose : Emma ne m'a pas fermé sa porte, ce qui me permet de continuer à naviguer dans ce monde de joie et de plaisir où tout me semble si délicieux…

En reprenant ma place, j'aperçois près de la ligne de départ Andrew en compagnie d'Euphémia, qui traîne derrière elle cet horrible chien. Quand je pense qu'il a une laisse en cuir faite par ce malletier français du nom de Vuitton, qui aurait œuvré pour l'Impératrice Eugénie ! Et en plus de cela, cette laisse est incrustée de cristaux de Waterford issus d'un lustre familial, et qui forment le nom de cette sale bête !

Lucy est près d'eux et ne cesse de faire des allers et retours entre sa tante et ce qu'elle découvre autour d'elle. Cette personne ne fait décidément preuve d'aucune retenue !

Le chien saute sur ses jupes, mais elle semble ne pas s'en offusquer. Elle a vraiment grandi comme les rosiers sauvages dans nos campagnes, au gré des vents et sans aucun tuteur pour leur permettre une évolution harmonieuse. Et même avec tous les tuteurs de la terre, aucun églantier ne deviendra rosier…

Eh ! Mais voilà David qui arrive ! Je le croyais reparti à Londres. Parfait, nous allons pouvoir reprendre notre conversation.

CHAPITRE 19

David

- 22 juillet après-midi -

Aujourd'hui, en toute logique, je devrais ne pas rencontrer ceux que je désire absolument éviter. Dans les premiers temps, mes paris sur les chevaux gagnants ont été positifs. J'ai pu faire entrer suffisamment d'argent pour voir venir quelques semaines. Entre ça et mon art de me faire inviter pour dîner chez les uns ou les autres, je parvenais très bien à m'en sortir et même à avoir de quoi mener grande vie.

Et puis, sans que je sache pourquoi je me suis mis à perdre. J'ai donc décidé à passer par des bookmakers. Un jour je perdais, un jour je gagnais. L'un dans l'autre, je dois encore de l'argent à certains de ces personnages.

Heureusement, ici c'est chasse gardée pour chacun d'entre eux. Chaque jour de la semaine, est réservé pour certains et pas question pour les autres de venir chercher des clients ce jour-là.

Aujourd'hui je n'ai normalement rien à craindre. Mais je dois tout de même garder un œil sur ce qu'il se passe autour de moi, assurer mes arrières.

Si je m'en tiens à ce que nous avons échangé avec Georgia, la jeune Lucy ne devrait pas tarder à être montrée du doigt par tous. C'est peut-être déjà le cas à ce moment même. Il faudra que je trouve Georgia dans un premier temps, pour nous mettre d'accord sur les prochaines actions.

Quant à ce brave garçon d'Andrew, il serait peut-être bon de trouver une idée pour l'occuper à autre chose cet après-midi, qu'il ne se rapproche pas trop de Lucy. Ces lieux de détente sont propices à la naissance d'idylles.

En parvenant sur le champ de courses, j'aperçois un peu plus loin Andrew en discussion avec cette vieille bique d'Euphémia. Ils sont faits pour s'entendre ces deux-là ! Et son crétin de chien qui court partout. Lucy est là, elle aussi, superbe dans une robe qui souligne parfaitement la finesse de sa taille. Drôlement jolie la demoiselle ! Ce que je craignais semble se profiler, la proximité de ma belle cousine avec Andrew met en péril mon projet, comment faire croire à la naissance d'une idylle entre elle est moi si ces deux là sont vus ensemble, avec l'air de très bien s'entendre de surcroît !

Il est plus qu'urgent que j'éloigne ce bellâtre, il va falloir parer au plus pressé. En regardant la liste des chevaux qui participent aux

courses, je découvre un nom qui me donne tout à coup une idée de génie ! Silver Star, le canasson de cet abruti est au départ dans la prochaine course

Lorsqu'un cheval est sellé, il y a toujours quelques minutes de battement, avant qu'il ne soit emmené jusqu'à son jockey par un palefrenier autorisé.

C'est le moment ou jamais.

Silver Star est prêt. Je me glisse dans les boxes et mets mon plan à exécution, en prenant garde de ne pas être vu. Ce pur-sang est habitué à la présence des hommes et ne peux le manipuler sans aucune difficulté.

Lorsque je repars, ma mission accomplie, j'entends des voix derrière moi. Sans doute des palefreniers qui viennent chercher les chevaux qui sont prêts, pour les amener aux stands de départ.

— Monsieur Cortland !

Je me retourne et me trouve face à Georgia Musgrove.

— Décidément, ajoute-t-elle, il était écrit que nous nous croiserions aujourd'hui.

— Effectivement !

— Venez donc vous joindre à mes amis. Nous sommes dans une tribune privée. Et le champagne y coule à flots.

— Si vous m'appâtez avec de tels arguments…

— Et les canapés sont de purs délices et servis en quantités incroyables ! De quoi nourrir tout un village.

— Oh ! Voilà qui finit de me convaincre de vous suivre.

— Nous pourrons discuter en étant noyés dans le groupe, ce sera plus discret. Et d'ailleurs, je vous salue immédiatement et vous nous rejoignez ensuite. Je vous note ici le numéro de la tribune.

— Parfait. À tout à l'heure, dans ce cas.

— Ne tardez pas !

Lorsque j'arrive sur place, Georgia m'accueille avec une coupe de champagne.

— Du Dom Pérignon ! claironne-t-elle.

Voilà très précisément la vie pour laquelle je suis fait. Réfléchir le matin en se levant à la façon dont on va remplir sa journée, puisque n'ayant aucune obligation particulière.

— Méfiez-vous, chère Georgia, je vais avoir du mal à quitter un tel paradis !

Elle éclate de rire, tout en posant sa main gantée de dentelles sur mon épaule.

— Mon cher David, vous avez un humour délicieux. Et votre remarque montre à quel point nous étions faits pour nous entendre !

— Je dois avouer ma chère Georgia que n'eût été notre plan, vous

auriez pu apparaître à mes yeux comme l'épouse idéale…

Hummm, n'est-ce pas du rose que je vois monter à ses joues en tous points divines ? Et à mon sens, le fabuleux champagne qui nous est servi n'y est pour rien !

— Dites-moi, Georgia, que vous avez de bonnes nouvelles à m'annoncer.

— Malheureusement non.

Elle me raconte alors comment son amie a délaissé l'occasion de faire démarrer une rumeur au sujet de Lucy.

— Mais, ne pouvons-nous pas passer par une autre personne ?

— Impossible, mon cher ! Emma fait la pluie et le beau temps dans notre univers. Si elle entend dire que je suis passée par une autre personne pour servir mes desseins, elle fera en sorte que je n'ai plus jamais mes entrées nulle part. Et avouez que cela nous serait tout à fait dommageable.

— C'est certain. Mais alors, qu'allons-nous faire ?

— Pour l'heure, je ne sais pas.

Elle pose alors sa main sur la mienne, avec une douceur quasi langoureuse.

— Et vous, mon cher, qu'avez-vous donc à m'annoncer ?

— Pour ma part, j'ai une surprise.

— Une surprise ? Mais j'adore ça ! dit-elle en tapant des mains. Et quelle est donc cette surprise ?

Une femme enfant ! Adorable et qui le sait.

— Georgia ! Une surprise est une surprise. Mais rassurez-vous, vous en verrez le résultat sous peu.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Oh que oui !

Je me tourne vers l'anneau de course.

— Dès la fin de cette course, vous verrez de quoi je suis capable. Je peux vous le garantir.

Elle sort alors de sa pochette des jumelles très élégantes et la pose devant ses yeux, avec une maestria qui me trouble. Cette femme est d'une finesse et d'une prestance qui me fascinent. Je ne suis pas encore parvenu à relever chez elle la moindre fausse note.

Lorsque la course arrive à sa moitié, Silver Star est très bien placé, comme toujours. Ce cheval est d'une grande constance et il s'entend fort bien avec son jockey attitré. Andrew a dû le payer une petite fortune. Mais aujourd'hui, il va être déçu…

Pour ma part, je prends plaisir à observer le groupe formé par Euphémia, Lucy et Andrew, avec ce dégénéré de Satanas qui ne pense qu'à courir et se jeter dans les jupes de sa maîtresse.

Ils s'égosillent pour encourager le pur-sang d'Andrew, persuadés que

leurs cris vont le faire gagner.

Mais tout à coup, le cheval ralentit, son jockey le cravache du plus fort qu'il peut. Mais sa monture n'en finit plus de perdre du terrain sur les autres chevaux. Voilà maintenant qu'il se cabre, jetant à terre son cavalier, et part au galop sur la piste, de l'écume volant en tous sens dans son sillage. Le cheval est comme fou et personne ne peut l'arrêter.

Les autres chevaux passent la ligne d'arrivée, les résultats sont annoncés et aussitôt affichés, alors que Silver Star poursuit sa course effrénée.

Des juges parviennent à le circonscrire et a le ramener vers les boxes.

Je vois Andrew qui en jette son chapeau au sol et lève les bras au ciel, puis part en courant vers les boxes.

Georgia pose ses jumelles et se tourne vers moi.

— C'est vous ?

— Oui, c'est bien moi le responsable de cette déconvenue.

— Qu'avez-vous fait ?

— Si cela ne vous chagrine pas, je vais aller de ce pas assister à ma victoire et je reviens aussitôt pour tout vous expliquer.

Et sans attendre sa réponse, je file vers les boxes.

En arrivant sur place, je vois Andrew, très remonté, qui interroge toute son équipe. Qu'a mangé son cheval ? Qui l'a sellé ? Le jockey avait-il bu ? Aurait-on mis quelque chose dans son eau ?

Je ne peux résister au plaisir de voir Andrew dans la situation du perdant, et je m'approche du groupe qui s'est constitué autour du cheval. Le palefrenier commence à ôter la selle et qu'un autre essuie l'écume qui recouvre la robe de l'animal. Andrew et les autres poussent alors un cri, en découvrant le dos du cheval, qui est littéralement couvert de sang. Silver Star se cabre de nouveau, devenant dangereux pour tous. Retirer le tapis semble avoir déclenché chez lui une intense douleur.

Andrew s'empare du tapis de selle et le retourne.

— Mais c'est quoi, ça ?

Le tapis est en sang et garde dans ses fibres une grande quantité de chardons, de banals chardons de nos campagnes. De ceux qui poussent dans le sable des parterres, aux abords des sous-bois qui jouxtent le champ de courses.

Un des juges, qui était présent depuis que Silver Star avait été récupéré sur le parcours, s'avance et prend le tapis des mains d'Andrew.

— Monsieur, je suis au regret de vous dire qu'il ne peut en aucun cas s'agir d'une erreur de l'un de nos employés. Votre cheval a

malheureusement été victime d'un acte de malveillance…

— Comment cela, un acte de malveillance ?

— La présence de ce chardon est volontaire, monsieur Bellamy. Une personne a fait cela pour vous nuire, c'est évident.

Le regard d'Andrew, qui balaie l'assistance, croise alors le mien. Dieu fasse qu'il n'ait pas aperçu le sourire que j'ai aussitôt effacé de mon visage… Mais son regard se visse dans le mien, profondément, avant de se tourner vers le juge.

— Je vous accorde toute ma confiance, dit-il, pour élucider tout cela. Et n'hésitez pas à faire appel aux forces de l'ordre.

Andrew sort de là en passant près de moi. Je pensais qu'il allait m'ignorer, mais il s'arrête très brièvement, le temps de me glisser quelques phrases dans l'oreille.

— Je suis persuadé que c'est vous, David. Attendez-vous à des représailles en rapport avec la cruauté de votre acte ! Un palefrenier a vu un homme sortir d'ici juste avant que les chevaux ne partent vers l'anneau. Il saura identifier cette personne avec précision. Vous aurez bientôt de mes nouvelles !

Je suis certain que ce type bluffe !

Je rejoins bien vite Georgia et lui raconte par le menu ce que j'ai fait.

— C'est une excellente idée, David. Mais, n'est-ce pas un peu cruel pour ce pauvre cheval ?

Décidément ! Qu'ont-ils tous avec cette notion de cruauté ? Quelques jours de box et il n'y paraîtra plus !

CHAPITRE 20

Annie

- 22 juillet dîner -

Madame et tous ses invités viennent de rentrer de leur après-midi aux courses à Ascot.

Toute cette animation est si agréable ! Et je vois bien l'effet que cela a sur Madame. Elle a rajeuni d'au moins dix ans depuis l'arrivée de la jeune demoiselle Lucy et avec tout ce que cela implique. C'est un pur bonheur pour moi de la voir aussi impliquée dans toutes ces affaires.

Et puis, il y a monsieur Stanton. Je l'avais déjà rencontré, mais lui et Madame avaient des échanges qui restaient toujours sur la réserve. Maintenant il me semble évident qu'entre eux il y a eu un peu plus que de l'amitié par le passé. Et je me demande bien jusqu'où cela a pu aller…

Je suis dans l'office, fort occupée pour l'organisation du repas de ce soir, lorsque Madame arrive.

— Annie ! J'ai complètement oublié de voir avec vous comment organiser le dîner de ce soir !

Je m'interpose entre elle et les cuisines, lui barrant le seuil de l'office.

— Nous avons préparé une surprise pour vous-même et vos invités, Madame.

Elle est stupéfaite et me dévisage, bouche bée.

— Une surprise ?

Mince, aurais-je fait une bévue ? Va-t-elle me reprocher cette initiative ?

— Mais Annie, cela fait des décennies que plus personne ne m'a fait la moindre surprise ! C'est… c'est tellement… surprenant !

Et la voilà qui se met à rire et fait demi-tour, tout en me faisant un signe de la main.

— C'est une excellente idée, ma chère Annie. Une excellente idée ! Je vais me faire un plaisir d'annoncer à mes hôtes que je ne sais absolument pas de quoi nous allons dîner. J'imagine déjà leur étonnement !

Je la vois qui file vers le hall, tout en trottinant et en riant comme une petite souris. Eh bien ! Dieu fasse que son rajeunissement se poursuive ainsi ! Et si celui-ci a l'heureuse idée d'être contagieux, je veux bien en bénéficier également !

— Au fait, me dit-elle en revenant sur ses pas, savez-vous où est

passé ce cher Alfred ? Nous ne l'avons pas vu en arrivant.

— Oh ! Eh bien, il est occupé lui aussi à la préparation de cette surprise, Madame.

— Voyez-vous cela ! Alfred qui prépare une surprise. Qui l'eut cru ? Décidément, les temps changent…

Et elle repart pour retrouver ses invités.

Dans les cuisines tout le monde est affairé. Alfred finit par s'éclipser pour servir l'apéritif à ces dames et messieurs. Il revient bien vite en nous proposant une petite séance de papotages tout en continuant à œuvrant sur nos tâches respectives.

— Des choses vont changer, dit Alfred en touillant ce qui se trouve dans une immense marmite.

— Ah bon ? demande Judith, les mains dans la pâte d'une tourte, toujours friande de ragots. Ça ne va pas nous causer des ennuis, j'espère ?

— Mais non, bêtasse ! dis-je tout en reculant pour jauger la réussite de mon entrée.

— La présence de Mademoiselle Lucy est un chamboulement, ajoute Rama, tout en roulant entre ses mains des boulettes de ne je sais trop quoi.

— J'ai vu des échanges de regards assez éloquents entre Mademoiselle Lucy et Monsieur Andrew, mais aussi du côté de Madame et ce cher monsieur Stanton.

— Oh oh ! dis-je. Et Mademoiselle Georgia ?

— Eh bien, excusez-moi par avance pour ce langage, mais je dirais qu'elle fait le nez !

— Bien fait ! explose Judith.

— Oh ! Voyons, ce ne sont pas des choses que l'on dit !

— Oui, eh bien moi, je le dis quand même ! Cette Mademoiselle Georgia est vraiment désagréable avec tout le monde ! Elle récolte ce qu'elle a semé !

— Si je puis me permettre, dit Alfred, je suis assez d'accord avec vous, jeune fille…

— Bon, dis-je assez fort pour faire taire tout le monde, assez d'acidité comme cela dans vos propos ! Il ne manquerait plus que celle-ci finisse par dégouliner dans nos plats. Allez, au travail, affreux bavards.

Alfred se redresse alors.

— Je voulais tout de même vous rapporter les paroles de Madame. Elle disait à ses invités, lorsque je suis arrivé, que ses narines avaient dansé la gigue en sentant les parfums qui émanaient de nos fourneaux.

Nous le regardons tous, flattés de ces paroles rapportées.

— Alors raison de plus, dis-je en conclusion, pour peaufiner tout

cela au mieux !

Lorsque le coup de feu est donné en cuisine, c'est comme si nous montions au front ! Personne ne saurait s'interposer entre nos marmites et les assiettes des convives.

Seul ce brave Satanas a sa place dans son panier et le droit de croquer quelques morceaux que nous faisons « maladroitement » tomber au sol juste devant sa truffe…

Pour l'entrée de ce repas surprise, Alfred et moi allons servir les hôtes, autant de leurs assiettes garnies que de nos explications. Alfred, je dois l'avouer est parfait dans son rôle de majordome guindé qui en impose à tout le monde, même à Madame.

— Madame, dit-il en se cassant en deux, nous avons confectionné ce soir un dîner que nous appelons « international ». Une entrée française, un plat de viande anglais, un poisson indien et pour terminer un dessert irlandais.

— Accompagné d'un *irish coffee* ? demande monsieur Stanton.

— Cela va de soi, monsieur !

— Alors, ma chère Euphémia, je sais déjà que je dois encore plus vous remercier de m'avoir convaincu de rester dîner ce soir !

Madame lui sourit en rougissant. Fichtre ! Alfred avait raison, il se trame quelque chose.

— Et en quel honneur tout cela, Alfred ?

— Eh bien, sans doute en l'honneur du plaisir de cuisiner et celui de partager.

— Que voilà une excellente raison ! ajoute monsieur Stanton.

— Père ! Pour quel gourmand allez-vous passer ?

— Eh bien, pour celui que je suis, mon fils.

Puis il se tourne vers nous.

— Alors, cette entrée française ?

— Alfred et moi-même allons vous servir des escalopes de foie gras poêlées, accompagnées d'une compotée d'oignons rouges et de tranches de pain aux figues fraîches passées au four au lèche-frite.

— Et je vous sers avec cela, ajoute Alfred, un verre de ce délicieux Sauternes qui n'attendait qu'une telle occasion dans votre cave, Madame.

Je vois les yeux de tous qui pétillent comme des feux de Bengale !

— Alors ? demande Judith lorsque nous revenons en cuisine.

— Ils ne parlent plus, ils mastiquent… C'est bon signe, non ?

— Oh la la ! Voilà que je panique, ajoute-t-elle. Après, c'est mon tour !

— Je suis là pour vous seconder, jeune fille. N'ayez crainte.

Alfred va débarrasser et revient bien vite.

— Oh ! Les assiettes sont d'un propre ! On pourrait presque les

ranger !

— Oui, je crois qu'ils ont aimé.

Tout le monde rit de bon cœur.

— Allez, demoiselle, en avant pour votre heure de gloire !

Rama et moi nous sommes faites petites souris pour assister à la suite du service par la porte entrebâillée.

Judith en est muette de trac !

— Je crois, dit Alfred, que notre jeune Judith ne parviendra pas à dire un mot. Je vous présente donc ce qu'elle a cuisiné : un *chicken pie* servi avec une crème aigre.

— Nom d'un chien, dit monsieur Stanton, son parfum me rappelle celui que me faisait ma grand-mère.

— Et qui sera accompagné d'un vin rouge léger. Un bourgogne, un Chassagne Montrachet à la température de la cave.

Une fois de plus, tout le monde mange sans dire un mot.

Revenus en cuisine, nous sommes tous ravis, mais restons concentrés sur la suite. Cela va être le tour de Rama.

— J'espère avoir réussi ma recette, dit-elle. Je ne suis pas habituée à cuisiner de la lotte.

— Vous voulez rire ! dit Alfred. Si je m'écoutais, je chiperais votre marmite pour aller me cacher et en dévorer seul tout le contenu !

— Ne la déconcentrez pas, vil irlandais !

Dans la salle à manger, Rama explique le contenu des assiettes.

— Il s'agit d'une pièce de lotte, cuisinée selon une recette indienne. C'est un curry de poisson, où les légumes sont encore un peu croquants, du lait de noix de coco et surtout des épices de là-bas. Je l'ai accompagné d'un chutney préparé cet après-midi, et de boulettes de lentilles avec leur sauce à base de tomates fraîches.

— Et nous vous proposons pour accompagner ce plat un vin plus charpenté, une bouteille que vous aviez rapportée d'Espagne, Madame.

— Excellent choix, Alfred !

— Si je puis me permettre, ajoute Rama, je vous recommande de tremper les boulettes dans la sauce et les déguster… avec les doigts. Le goût n'en est que meilleur…

— Mon Dieu, mais quelle horreur ! crie Georgia. Pourquoi devrions-nous adopter des coutumes de sauvages. C'est dégoûtant !

Madame la fusille du regard, mais lui répond calmement.

— Jeune fille, si Rama nous dit que c'est là la coutume et que de surcroît c'est meilleur, nous allons l'écouter.

— Eh bien, pas moi !

— Comme il vous plaira. Ceci dit, on ne nous demande pas d'y

tremper les pieds dans cette sauce, que diable !

Alfred intervient alors.

— Nous avons posé à cet effet un rince-doigt et une petite serviette pour chaque convive, Madame.

— Eh bien, voilà qui est parfait. Mes amis, en avant pour une nouvelle aventure, parmi ces plats qui nous font voyager.

— Rama a fait son petit effet !

— Ah oui, Alfred ! On a vu ça, nous étions derrière la porte entrouverte !

Je suis ravie de ce dîner aux couleurs et aux senteurs chaleureuses.

— Et maintenant, préparons les assiettes du dessert, mon cher Alfred.

— Pour terminer, Madame, voici une part de *cheese-cake* à la crème de whisky. Et qui est bien sûr accompagné, monsieur Bellamy, d'un *irish coffee*, confectionné avec la crème de nos vaches et le whisky que nous gardons pour les occasions exceptionnelles.

Ce repas fut un succès à tous points de vue. Tout était parfaitement cuisiné et les hôtes de Madame ont semble-t-il passé un très bon moment. Ils ont beaucoup discuté, les échanges se sont croisés dans tous les sens et chacun y a trouvé son compte. Sauf peut-être Mademoiselle Georgia…

Après toutes ces émotions, nous avons préparé notre propre dîner, qui fut lui aussi très animé !

Madame entre tout à coup, souriante et avec l'attitude d'une personne prête aux confidences.

— Ce repas était une idée exceptionnelle, mesdames !

Alfred toussote.

— Oh pardon ! Mesdames et Monsieur. Et, ma chère Annie, j'ai pensé à quelque chose. Vous me direz si cela vous intéresse. Je me suis dit, tout en dégustant vos plats plus excellents les uns que les autres, que nombre de mes amies apprécieraient un tel exploit.

— Oh ! Vous êtes très gentille, Madame !

— Quant à vos boulettes mangées avec les doigts, Rama, cela remportera un succès fou ! Je m'en porte garante ! Donc, si cela vous semble une bonne idée, ce sera avec plaisir que je vous mettrai en contact avec ces amies, afin que vous alliez sur place, pour préparer un repas « international » pour la maîtresse de maison et ses convives. Qu'en dites-vous ?

— Mon Dieu, Madame, ce serait formidable, dis-je aussitôt. Qu'en pensez-vous, vous autres ?

— Madame, nous ne voudrions pas pendant ce temps, vous faire

défaut.

— Alfred, pour ce soir-là, une assiette de viande froide et une soupe à réchauffer me suffiront amplement, à mon âge ! Et puis, que diable, je sais encore allumer un feu sous une casserole. En douteriez-vous, Alfred ?

— Oh non, Madame ! Je ne me permettrais pas !

— Alors, c'est d'accord, ma chère Annie ?

— Eh bien, je crois que oui…

— Parfait ! Et puis, vous pourriez apprendre vos recettes aux cuisiniers de ces maisons.

— Euh…. je pense que nous préfèrerions tous garder nos recettes pour nous…

— Ah ! Ma chère Annie, vous ne perdez pas le Nord. Une vraie femme d'affaires ! Vous avez bien raison. Eh bien, je vous laisse. Je dois retrouver mon cher Stanton pour déguster un verre de Brandy… ou deux ! conclut-elle en me lâchant un sourire complice, avant de partir prestement vers le salon.

— Vous voyez bien, dit Alfred. Je vous l'avais dit qu'il se tramait quelque chose entre Madame Euphémia et Monsieur Stanton.

— Eh bien moi, ça me plaît bien, conclut Judith.

***

Nota Bene :

Toutes les recettes évoquées
au cours de ce « Dîner international »
sont disponibles en fin de livre !

CHAPITRE 21

Stanton

- 22 juillet dîner -

L'ambiance du repas était très sympathique, malgré quelques moments de tensions que j'ai cru déceler entre nos jeunes gens. Finalement, je me demande s'il était judicieux de convier la jeune Georgia à venir passer ces quelques jours à Ascot. Andrew ne semble pas goûter cette promiscuité avec sa fiancée, ce qui ne me rassure pas quant à la suite de leur projet de mariage.

Je sens qu'Euphémia elle-même se lasse de la présence parfois trop frivole de Georgia, qui n'a de son côté pas développé de relations très fortes avec Lucy. Bref, cette invitation n'a pas été des plus heureuse, et l'ambiance de ce soir entre les convives, malgré l'excellence du repas, en a été un frappant exemple.

Alors que je passe au salon pour prendre un verre avec mon fils, j'entends Euphémia déclarer aux jeunes femmes qui étaient restées dans la salle à manger, qu'elle nous rejoindrait au salon après être allée faire un petit tour à l'office.

Je la vois avec plaisir entrer dans la pièce un peu plus tard, un sourire crispé aux lèvres.

— Mon cher Andrew, dit-elle en refermant la porte derrière elle. J'ignore ce que l'avenir vous prépare, mais je vous invite à profiter de chaque jour qui vous sépare d'une union que je pressens d'une rare félicité. Mais après tout, la raison peut-être un moteur bien plus efficace que l'amour.

Andrew réprime un sourire, alors que je m'attendais à ce qu'il n'apprécie pas cette réflexion. Je tends un verre de Brandy à mon amie.

— Stanton, reprend-elle en se saisissant du verre d'alcool. Détestez-vous votre fils au point de le condamner à passer le reste de ses jours auprès d'une femme aussi peu faite pour lui ?

— Euphémia ! Mais que dites-vous là !

Elle chasse d'un geste mon exclamation réprobatrice.

— J'ai gagné le droit de dire ce qu'il me plait mon cher Stanton. Une veuve de mon âge n'a plus à faire semblant, je peux dire ce que bon me semble sans avoir peur de la réprobation de mon entourage. Ouvrez les yeux, mon ami ! Vous espérez une brillante carrière et une vie prospère pour votre fils, mais cela est rarement possible sans un minimum d'amour. Ce mariage est celui d'un lion et d'une hyène ! Vous savez comme moi que dans le mariage, comme dans la nature, les unions déséquilibrées ne rendent heureuse aucune des parties.

J'ouvre des yeux ronds ; jamais Euphémia ne s'était mêlée de ce projet de mariage qui existe pourtant depuis longtemps. Alors que je le lui fais remarquer, elle s'embrase à nouveau.

— Vous n'avez donc rien remarqué ? Évidemment, vous n'êtes qu'un homme… Dites-lui donc, Andrew !

Mon fils semble aussi interloqué que moi, mais je décèle une lueur amusée au fond de ses yeux.

— Que souhaitez-vous que je dise, Madame ?

— Mais que vous êtes amoureux de Lucy !

Un silence s'installe après cette réplique théâtrale d'Euphémia. Je regarde mon fils, surpris, et attends sa réponse. Mais Andrew reste impassible, un mince sourire sur les lèvres.

— Vous allez vite en besogne, Madame. Je ne cache pas mon admiration pour votre petite nièce, mais nous ne nous connaissons que depuis trois jours.

— Balivernes ! Je connais des couples, certes rares, qui se sont trouvés après quelques heures seulement de discussions. L'amour

véritable passe toujours par une entente intellectuelle. Ceci est assez précieux pour ne pas le laisser passer. Vous ne trouvez pas, Stanton ?

Euphémia plante sur moi un regard déterminé et presque provocateur, comme si elle me mettait au défi de la contredire. Ce que je ne me risque pas à faire.

Je me contente de hocher lâchement la tête, en un acquiescement prudent. Ma foi, une bonne retraite vaut souvent mieux qu'une attaque mal préparée.

— Où voulez-vous en venir, ma chère amie ? Il me semble que mon fils et sa fiancée sont bien assez âgés pour savoir ce qui sera bon pour eux.

Euphémia échange alors un long regard avec Andrew, qui ne cille pas. Que se passe-t-il entre ces deux-là que je ne sache pas ?

— Cela ne me préoccuperait pas outre mesure s'il n'y avait pas dans l'équation des éléments néfastes et nuisibles. J'ai bien peur que l'innocence et la naïveté de Lucy en fassent la proie de convoitises bien mal intentionnées.

Andrew reste silencieux, les sourcils froncés. Il ne contredit pas les craintes de mon amie. Debout devant la porte-fenêtre, son attention se porte alors sur un spectacle qui semble soudainement l'animer.

— Ne vous faites aucun souci, Madame Fairfax. Je ne laisserai personne faire de mal à Lucy.

Tous les deux observent alors le jardin, et Euphémia fait un signe de tête à mon fils en souriant. Alors qu'il ouvre la porte-fenêtre et sort sur la terrasse, je le vois rejoindre Lucy, assise sur l'un des fauteuils et serrant une tasse fumante entre ses mains.

Est-il exact que ces deux-là soient tombés amoureux l'un de l'autre ? Je les observe, pensif, et devine la présence d'Euphémia dans mon dos. Je ressens sa présence à mes côtés, comme un champ de force. Il est étrange de constater que malgré les années, le trouble que je ressens en présence d'Effie soit toujours aussi puissant. Un seul regard un peu appuyé, et me voilà parcouru de frissons. Elle a encore ce puissant magnétisme, ce charisme, qui la rendaient irrésistible.

J'ai aimé Madeline, ma femme. Mais j'ai adoré et vénéré Euphémia. Aurions-nous été heureux ensemble ? Je l'ignore. Je n'ai pas été malheureux avec Madeline, et la naissance d'Andrew m'interdit de regretter la vie que je me suis construite. Mais au fond de moi, une petite voix se demande ce qu'aurait été mon existence auprès de cette femme fabuleuse qu'est encore Effie. Peut-être notre passion nous aurait-elle consumés au point de ne pas construire une vie équilibrée.

Je suis un homme qui a socialement très bien réussi sa vie, et qui a été heureux en ménage auprès d'une femme adorable. Ma réputation et celle de mon cabinet sont excellentes, ma clientèle étant membre de la classe dirigeante de notre pays. Mon fils est parfaitement armé pour

reprendre le flambeau et le porter encore plus haut.

La mort dramatique de mon épouse m'a fait perdre le goût des défis professionnels. J'ai pris conscience que ma vie allait elle aussi bientôt se terminer, et que j'aimerais qu'elle soit à présent autre chose que des journées passées à rédiger des testaments ou autres actes légaux.

J'ai retrouvé une certaine complicité avec Effie, et c'est probablement ce qui me tient le plus à cœur aujourd'hui.

J'ai maintenant le projet de me retirer des affaires et d'acheter une propriété non loin d'ici. Je pourrai ainsi retrouver chaque jour ma tendre amie et couler des jours heureux.

Je sens les effluves de son parfum floral. Elle est très proche de moi, au point où, si je me retourne, je pourrais sans doute la tenir dans mes bras. Je regarde mon fils qui rit pour la première fois depuis la mort terrible de sa mère. Comme si cette jeune fille, fraîche et si drôle, avait le pouvoir de dissiper le voile sombre qui entoure Andrew depuis de longs mois.

Mais est-ce de l'amour ? Et si cela n'était qu'une simple et franche amitié entre deux jeunes gens dont le caractère s'accorde parfaitement.

Puis, je vois le regard de mon fils quand ses yeux se posent sur Lucy… cette lueur intense, profonde… cette tendresse qui transparaît dans ses gestes quand il remonte un châle sur les épaules de la jeune femme. Et son trouble à elle quand leurs mains se touchent, elle rougit… Je me sens gêné et me détourne de la fenêtre, les laissant à une intimité qui n'appartient qu'à eux.

Euphémia pose une main sur mon bras.

— Cette attirance entre Lucy et Andrew est indéniablement réciproque, ne le voyez-vous pas, Stany ?

Je hoche la tête en posant ma main sur la sienne.

— Vous avez raison… mais c'est à Andrew de prendre une décision, d'autant qu'elle sera lourde de conséquences.

Nos regards se croisent, elle sait ce que je veux dire. Nous n'avons pas eu ce choix, elle et moi, il y a presque quarante ans. Son père a décidé pour elle d'un mariage qui ne fut pas des plus heureux.

Mon fils aura le choix, c'est à lui de décider s'il souhaite continuer dans le projet tracé pour lui par Jonathan et moi, ou s'il se lance dans une nouvelle direction avec Lucy. Quoi qu'il en soit, il lui revient d'en parler avec Georgia.

— Je suis une sentimentale, vous le savez, Stany, je n'aimerais pas que l'histoire se reproduise, ajoute-t-elle en soupirant longuement.

CHAPITRE 22

Andrew

- 22 juillet soirée -

Le franc-parler de Madame Fairfax est presque amusant, et me rappelle celui de Lucy, que je vois soudain apparaître sur la terrasse, une tasse entre les mains. Georgia va-t-elle la rejoindre ? Il semble que cela ne soit pas le cas. J'observe Lucy prendre place sur une des chaises en fer forgé du salon de jardin disposé sur la terrasse.

Madame Fairfax, qui a elle aussi vu sa petite nièce, m'encourage d'un sourire à aller la rejoindre. Cela me laisse perplexe, elle sait pourtant que je suis fiancé à Georgia, mais semble favoriser un rapprochement entre Lucy et moi. Je sais qu'elle compte sur moi pour tenir éloigné Cortland, mais ce soir, cet opportuniste n'est pas là, et rien ne m'oblige à aller tenir compagnie à sa petite nièce.

Et heureusement que ce voyou de Cortland n'est pas ici, j'aurais eu beaucoup de difficultés à contenir ma colère et à ne pas lui flanquer la raclée qu'il mérite. Il ne fait aucun doute qu'il a délibérément blessé mon cheval pour saboter la course et empêcher la victoire de mon étalon. Mais il ne perd rien pour attendre, je saurai bien le coincer et lui faire cracher le fin mot de cette histoire.

Pourquoi a-t-il fait cela ? Est-ce parce que je suis intervenu ce matin pour l'empêcher d'intimider Madame Fairfax ? Cela me semble bien sournois et disproportionné, mais ce n'est malheureusement pas impossible.

Je sais comment fonctionne ce sale type. Dernièrement, un jeune homme est venu me consulter en toute confidentialité afin de savoir comment récupérer la forte somme d'argent que sa mère avait prêtée à ce voyou. En usant de son physique avantageux et de sa personnalité, Cortland a su se rendre sympathique et séduisant, et profite depuis pas mal de temps de la faiblesse, de la solitude voire de la bêtise de certaines femmes pour leur soutirer de l'argent. Et il n'en est pas à sa première victime, car comment ces femmes pourraient-elle ensuite réclamer ou se plaindre d'avoir été la proie de cet homme, ce qui laisserait entendre qu'il s'agissait de monnaie d'échange, contre des faveurs de toute nature, le scandale serait infamant.

Il continue donc ainsi, en toute impunité, à profiter et à soutirer de l'argent à des épouses appartenant à la bonne société londonienne.

Mais depuis peu, des rumeurs commencent à se diffuser dans tout Londres, et beaucoup cherchent à savoir qui sont ces victimes, pour

s'en moquer et s'en amuser, au risque de provoquer des drames.

Georgia est malheureusement en première ligne dans la propagation de ce genre de ragots, à mon grand regret.

Je comprends donc les craintes de Madame Fairfax à l'encontre de l'ignoble Cortland.

Je rejoins avec plaisir Lucy sur la terrasse, cherchant des yeux ma fiancée que je ne souhaite pourtant pas voir surgir entre nous.

— Les soirées en Angleterre doivent vous paraître bien froides, comparées à vos soirées indiennes, lui dis-je.

Ne m'ayant pas vu arriver, elle sursaute brusquement, et porte une main sur sa poitrine.

— Mon Dieu, Andrew ! Annoncez-vous avant de surgir ainsi ! Vous m'avez fait peur !

— Auriez-vous quelque chose à cacher ?

— Et pourquoi pas ? Tout le monde a quelque chose à cacher, et vous le premier mon cher ami. Venez donc vous asseoir près de moi, ajoute-t-elle en tapotant l'assise d'un fauteuil près d'elle.

— Que buvez-vous donc ?

— Une infusion que me prépare Rama chaque soir. J'en ai proposé à Georgia, mais elle n'a pas semblé goûter l'exotisme culinaire du repas et encore moins de cette boisson, pourtant bien innocente.

— Il est vrai que cette soirée a été très amusante et originale. Je me suis régalé à déguster des plats vraiment succulents, que je découvre avec bonheur. Votre suivante, Rama, est précieuse, j'espère qu'elle renouvellera cette expérience exceptionnelle.

— Ma tante semble partager votre avis, et si personne ne meurt empoisonné cette nuit, cette première pourrait sans doute être réitérée.

J'éclate de rire et prends place auprès de la jeune femme. Je la vois soudain frissonner et remonte les pans de son châle sur ses épaules. Une vague de chaleur me submerge, et je réfrène une folle envie de la prendre dans mes bras et de l'embrasser.

Madame Fairfax est évidemment dans le vrai quand elle déclare que je suis amoureux de Lucy. Je ne peux détacher mon regard de ses yeux, ils prennent une jolie couleur noisette à la lueur des derniers rayons orangés du soleil couchant.

Elle pose soudain une main chaude sur la mienne, et lève son joli visage vers moi. Dieu que j'aimerai poser mes lèvres sur les siennes et la couvrir de baisers ! Je détourne le regard afin qu'elle ne lise pas en moi le trouble et l'émotion qu'elle provoque. Auprès d'aucune femme, je n'avais ressenti un tel désir.

— Me direz-vous un jour ce qui parfois vous rend si mélancolique, mon ami ? me demande-t-elle d'une voix douce.

— Il n'y a rien de secret à cela, dis-je en soupirant. Ma mère est

morte dans mes bras, des suites d'une longue et très douloureuse maladie, et parfois ce souvenir me bouleverse.

Lucy hoche doucement la tête.

— Je vous comprends très bien, dit-elle. Je n'ai pas vu mourir mes parents. Quand ma mère est morte, j'étais moi-même plongée dans une fièvre profonde. Je n'ai pas non plus assisté à l'agression qui a coûté la vie à mon père. Je ne saurais dire si ma peine est plus supportable ou non. Mais il n'y a rien de pire que de voir ceux que l'on aime souffrir.

Je sens sa main presser la mienne, et son épaule se coller à moi, nos visages se rapprochent et elle pose un tendre baiser sur ma joue. Je tourne doucement la tête vers elle, nos lèvres se frôlent et je la sens frissonner sans toutefois se reculer. Je me fais violence pour ne pas la saisir pas la taille et la serrer contre moi, pour ne pas prendre ses lèvres en un profond et long baiser, pour ne pas laisser mes mains remonter le long de sa taille pour découvrir et caresser sa poitrine…

Le bruit d'une fenêtre qui se ferme me ramène brusquement sur terre. Lucy se lève, et lisse sa robe en toussotant. Mais le regard qu'elle me lance dément toute gêne ou malaise.

— Pourvu que la pleine lune ne nous empêche pas de dormir d'une traite jusqu'à demain. Je vous souhaite une douce nuit, Andrew.

Avant que j'aie pu répondre, elle part d'un pas léger.

Il va me falloir parler avec Georgia, et mettre un terme à nos fiançailles. Je ne doute pas qu'elle soit d'accord avec moi. Nos différences sont bien trop nombreuses, elle-même m'en a fait le reproche cet après-midi quand j'ai refusé de me joindre à elle et ses amis dans la tribune à l'hippodrome.

Je n'apprécie pas ses amis, que je connais pour la plupart et dont le désœuvrement est trop souvent propice à des comportements stupides.

Non, décidément, rien ne pourrait encore nous lier si ce n'est ce projet que nous n'avons voulu ni l'un ni l'autre, conçu par nos pères, mais qu'il sera aisé d'annuler.

Et lorsque je serai libre de tout engagement, je pourrai alors me tourner vers Lucy, avec semble-t-il, l'approbation inespérée de Madame Fairfax.

Et c'est avec la perspective d'un avenir pour la première fois teinté de couleurs sublimes que je monte me coucher.

CHAPITRE 23

Stanton

- 23 juillet matin -

Je crois que je vais bien me plaire dans le Berkshire. Et la proximité de ma belle amie va grandement favoriser mon adaptation dans cette région.

Je descends lentement l'escalier qui mène au rez-de-chaussée, et alors que je me dirige vers la salle à manger, j'entends des rires. Je reconnais notamment celui de mon fils. Lui qui était si renfermé et taciturne depuis la maladie de sa mère, le voilà littéralement métamorphosé !

Je suis accueilli avec de grands sourires, mais m'étonne de l'absence de Georgia.

— Il est encore trop tôt pour elle, me répond Euphémia en me prenant le bras.

— Mais elle devrait nous rejoindre d'ici peu, je l'ai entendue parler à Judith alors que je descendais pour déjeuner, précise Lucy.

— Inutile de l'attendre, j'ai une faim de loup, et Annie nous a installé une table à l'extérieur, il fait un temps idéal ce matin, reprend Euphémia en traversant la salle à manger pour sortir par la porte-fenêtre qui s'ouvre sur la terrasse.

Nous la suivons tous et prenons place autour de la table déjà dressée pour nous accueillir, sous un doux soleil.

— C'est ce matin que vous avez prévu une plongée dans le monde des affaires avec Lucy ? me demande mon amie.

— Oui, si vous êtres toujours intéressée, ma chère enfant. Je vous propose de nous isoler dans la bibliothèque, qui jouxte le bureau d'Euphémia, à l'issue du déjeuner. J'ai fait apporter les documents de notre cabinet de Londres, afin de vous mettre au courant comme vous le vouliez.

— J'en suis ravie Maître Bellamy ! Serez-vous avec nous, Andrew ?

— Bien sûr, répond mon fils. Et je pensais vous emmener plus tard, visiter les bureaux, mais aussi les entrepôts, si cela vous dit.

— Magnifique ! Je veux tout voir et tout comprendre ! Je me demandais s'il serait possible d'assister à l'arrivée d'un clipper qui devrait accoster à quai à Londres dans les jours qui viennent. J'ai souvent assisté à l'embarquement de nos marchandises, avec mon père, mais jamais à leur débarquement en Angleterre ! S'il vous plaît, dites-moi que c'est possible ?

Andrew et moi échangeons un regard stupéfait : jamais aucun de nos clients ne nous a fait une telle demande.

— Quelle drôle d'idée ! grimace Euphémia en buvant une gorgée de son thé.

— Je vous y accompagnerai avec plaisir, si cela est possible, lui répond Andrew. Qu'en dites-vous, Père ?

— C'est tout à fait possible, Mademoiselle. Nous avons un clipper, le *Thermopylae* qui devrait arriver à la fin du mois.

— Formidable ! s'exclame-t-elle en battant des mains. Ma tante, savez-vous que ce clipper détient le record de la traversée entre Melbourne et Londres ?

Euphémia lève un sourcil perplexe.

— Mais c'est tout à fait passionnant, ma chérie.

Connaissant bien mon amie, je dissimule mon amusement devant l'attitude attentive qu'elle fait mine d'afficher, sans être le moins du monde, intéressée par la question.

— Il a battu de quelques jours le *Cutty Sark*, avec lequel il faisant la course du thé, explique Lucy. C'était à celui des deux qui rapporterait le plus rapidement possible le thé fraîchement récolté en Chine. Mon père m'a raconté cette course homérique.

Euphémia me jette un regard interrogateur.

— Suis-je la seule à trouver ces courses de bateaux ennuyeuses ? J'admets que ces clippers sont très beaux avec leurs mats gigantesques, mais pourquoi faire une course dans laquelle non seulement ils s'exposeraient à de graves et coûteuses avaries, mais les hommes risqueraient leur vie ? Parce que, voyez-vous, la plupart des marins ne savent pas nager ! N'est-ce pas stupide ?

Je réprime une forte envie de rire, et me tourne vers Lucy.

— Je me souviens parfaitement de cette course, lui dis-je en souriant. Votre père était à Londres à ce moment-là, je crois même qu'il avait organisé son voyage de façon à pouvoir assister à l'arrivée des clippers. C'était en soixante-neuf, pour être exact…

— Oui, me confirme alors Andrew, et nous étions ensemble pour l'arrivée du *Thermopylae*, votre père a très gentiment proposé de m'y emmener. J'en ai un excellent souvenir, c'était exceptionnel. C'est surtout l'arrivée du *Cutty Sark*, pourtant perdant dans cette course, qui a été la plus acclamée ! Le clipper a fait la course en tête jusqu'à ce qu'il affronte une énorme tempête et perde son gouvernail. Il a dû réparer en pleine mer et poursuivre avec un gouvernail de fortune avant d'affronter les mers tourmentées du Cap de Bonne Espérance.

Alors que nous poursuivons notre déjeuner, partageant gaiement des anecdotes et des souvenirs, Georgia nous rejoint, affichant de bon matin une moue boudeuse. Elle nous salue sans un sourire, et je

surprends un regard assassin qu'elle lance à Lucy. Celle-ci ne semble toutefois pas l'avoir remarqué et se comporte gentiment avec elle.

Georgia entretient sans aucun doute des griefs à l'encontre de Lucy, mais que lui reproche-t-elle donc ? Probablement sa trop grande proximité avec Andrew, à côté de qui Lucy est assise. Cette situation devient des plus désagréable, et bien que mon fils soit en âge de régler ses affaires et de décider seul de ce qui est bon pour lui, je vais devoir lui demander d'éclaircir ses intentions vis-à-vis de Georgia.

J'ai conscience que le rapprochement qui s'opère entre lui et Lucy est de plus en plus visible, et place Georgia dans une situation fort inconfortable.

Nous terminons notre déjeuner sans tenir compte de l'humeur morose de la jeune femme.

— Pourrions-nous profiter de cette belle matinée pour aller nous promener, Lucy ? demanda-t-elle soudain d'une voix presque geignarde.

Je vois mon fils froncer les sourcils et plonger son regard dans celui de sa fiancée. Si le moindre doute avait pu subsister sur les sentiments qu'il pouvait encore éprouver pour elle, ce regard ne me laisse aucun doute. Je n'y vois qu'agacement et lassitude.

Cela me peine presque pour la fille de mon ami et associé, à qui on a promis une union avec Andrew, sans vraiment tenir compte de leurs sentiments. J'ai bien peur qu'elle ait entretenu la chimère d'un amour réciproque avec son fiancé, alors que cela n'est manifestement pas le cas.

— Oh, c'est très gentil à vous de me proposer cela, Georgia, mais nous… commence Lucy un peu gênée.

— Je crains qu'il vous faille reporter cette promenade, l'interrompt Andrew. Nous devons travailler ce matin avec Mademoiselle Fairfax.

— Vraiment ? Et vous devez y assister vous aussi, Andrew ?

— Bien entendu.

— Et moi qui espérais pouvoir vous avoir un peu à moi. Nous n'avons passé que très peu de temps ensemble, contrairement à ce que vous m'aviez promis. J'espère que vous pourrez rapidement accorder un peu de votre temps à votre fiancée !

— Il me semble effectivement nécessaire que nous ayons un entretien, Georgia.

— Parfait ! Mais, dites-moi, ma chère Lucy, verriez-vous un inconvénient à ce que je reste avec vous ce matin ? Je déteste rester seule. Et ne vous inquiétez pas, je me tiendrai silencieuse dans un coin, vous ne me verrez même pas.

Il me faut intervenir face à une telle demande.

— Il ne saurait en être question, Georgia ! dis-je d'une voix ferme. Vous savez parfaitement que les maîtres mots de notre travail sont

confidentialité et discrétion !

La jeune femme ne peut réprimer un geste de colère, elle jette sa serviette sur la table et je la devine prête à se lever, toute à sa colère. Mais elle s'abstient, tout en affichant un silence éloquent après avoir lâché une dernière phrase.

— Très bien. Dans ce cas, j'attendrai que vous ayez terminé votre séance de travail.

CHAPITRE 24

Andrew

- 23 juillet matin -

Mon père est énervé en raison de la proposition sidérante de Georgia d'assister à notre séance de travail avec Lucy.

J'ai bien compris qu'elle était jalouse de me voir passer beaucoup de temps avec elle, mais Lucy Fairfax est notre cliente, et il n'y a rien d'anormal à la mettre au courant des affaires familiales, d'autant qu'elle est la seule héritière de cet empire, qu'elle aura à gérer seule tant qu'elle ne sera pas mariée.

Le testament est très clair, en l'absence d'héritier mâle, la totalité de l'entreprise revient à Lucy. Certains biens immobiliers et quelques placements de valeurs mobilières sont partagés entre le reste de la famille, notamment Madame Fairfax, qui a hérité de quelques tableaux et de quelques actions, ce qui représente une coquette somme. Mais le principal revient à la jeune femme.

J'observe mon père qui ferme soigneusement la porte de la bibliothèque derrière nous, et qui vérifie que la porte-fenêtre est elle aussi parfaitement close. Son attitude et sa prudence m'interpellent. Je m'approche de lui, pour lui demander à voix basse ce qu'il craint.

— Beaucoup trop de choses confidentielles sortent au grand jour, et je me méfie de la curiosité de Georgia, me répond-il sur le même ton.

J'ouvre de grands yeux, la soupçonne-t-il de divulguer certains de nos secrets ? À bien y réfléchir, je dois bien avouer que je suis moi-même extrêmement prudent vis-à-vis de la curiosité de Georgia et cela en raison de ses fréquentations mondaines, promptes à propager les pires ragots. Mais ce n'est pas au point de la soupçonner d'espionner pour entretenir ces mêmes ragots !

Mon père a peut-être raison, et il ne serait pas improbable qu'elle cherche à en savoir plus sur la fortune de Lucy.

Loin de nos inquiétudes, la jeune femme parcourt les rayonnages de la bibliothèque, examinant le contenu de la collection d'ouvrages de Madame Fairfax, sortant parfois un livre qu'elle feuillette rapidement avant de la remettre en place.

— Nous sommes prêts, Mademoiselle Fairfax.

Lucy nous rejoint et je commence à lui exposer les caractéristiques de l'empire familial.

Elle est très attentive, et aux questions qu'elle pose, nous sommes étonnés et admiratifs, mon père et moi face à sa capacité à

appréhender les aspects juridiques pourtant complexes de l'entreprise.

Elle comprend très vite, et possède déjà une parfaite connaissance des procédés commerciaux mis en place par son père. Ce qui n'a rien d'étonnant, car finalement, Richard Fairfax semble avoir pris soin de former sa fille de façon à ce qu'elle puisse reprendre la conduite des affaires.

Ce choix est particulièrement remarquable, car bien qu'il existe certaines femmes qui ont repris la gestion des affaires de famille, celles-ci sont rares et pour la plupart, il s'agit d'épouses prenant la suite de leur mari, mais jamais de filles succédant à leur père. Du moins, pas à ma connaissance. Les pères préférant marier leur fille à celui qu'ils ont choisi pour leur succéder.

Dans le cas de Lucy, le choix de son père est vraiment exceptionnel, mais en côtoyant la jeune fille, il ne fait aucun doute que le père avait décelé le potentiel de sa fille, et avait estimé qu'elle serait parfaitement apte à prendre sa suite, sans le recours d'un époux, ce qui est très moderne.

— Vos connaissances sont remarquables, ma chère enfant. Et je ne pense pas avoir beaucoup à vous apprendre.

— J'aurai toujours quelque chose à apprendre, Maître Bellamy. Et beaucoup d'aspects me semblent très techniques. Je souhaiterais que vous continuiez à gérer le patrimoine immobilier, mais aussi le portefeuille de notre entreprise. Cet aspect ne me passionne pas et sera parfaitement géré par votre cabinet.

Mon père acquiesce en me regardant, je sais qu'il compte cesser ses activités et me transmettre la totalité de ses dossiers à très brève échéance.

Je hoche la tête pour lui signifier que je compte continuer à gérer les affaires des Fairfax.

Alors que j'allais confirmer à Lucy cette volonté de poursuivre notre collaboration avec elle, nous sommes soudain interrompus par Alfred.

— Mademoiselle Musgrove me fait dire qu'elle souhaite ardemment s'entretenir avec Monsieur, me dit-il impassible.

— Ardemment ? Que se passe-t-il donc ? Serait-elle souffrante ?

— Mademoiselle Musgrove me semble en parfaite santé, Monsieur.

Encore un de ses caprices !

— En ce cas, Alfred, pourriez-vous dire à Mademoiselle Musgrove qu'il n'est pas question d'interrompre notre travail, à moins qu'elle ne soit à l'article de la mort, dis-je agacé.

— Alfred, intervient mon père, prévenez Mademoiselle Musgrove que mon fils la rejoindra dès qu'il aura fini de travailler.

Puis il se tourne vers Lucy, avec un sourire amusé.

— Un peu de diplomatie ne peut pas faire de mal, n'est-ce pas Mademoiselle Fairfax ?

— Je suis bien d'accord, et je me dis qu'il vaudrait mieux que je prenne à ma charge les relations commerciales avec nos partenaires, rétorque Lucy en riant.

Tandis que Lucy nous expose avec une réelle vivacité d'esprit sa vision du devenir de son entreprise, je l'observe et ne peux m'empêcher d'admirer son enthousiasme et son indéniable intelligence. Jamais je n'ai vu de femme autant au fait du commerce international des épices et du thé !

Cette jeune femme m'épate et je sens monter en moi un sentiment très nouveau. Elle m'attire, c'est indéniable, mais je découvre à présent un aspect de sa personnalité qui m'impressionne. Non seulement je la désire, mais maintenant je l'admire au point de me demander si je suis à la hauteur d'une femme telle que Lucy Fairfax.

Tandis que je l'écoute, médusé, exposer ses projets, je croise le regard de mon père, qui semble me sonder et deviner le trouble qui m'agite. Je me sens rougir, comme un gamin prit la main dans le pot de confiture. Il se lève et pose une main bienveillante sur mon épaule.

— J'espère ne pas vous avoir ennuyé avec mes projets, messieurs. Je compte sur vous pour m'épauler, et même un peu plus.

Lucy semble satisfaite de notre entretien. Elle se lève et nous tend la main pour sceller notre accord.

— Notre cabinet sera très honoré de rester votre partenaire, Mademoiselle Fairfax. Vous pouvez compter sur notre entière collaboration, et tout notre soutien. Andrew sera votre allié le plus fidèle, vous pouvez en être assurée.

Lucy me sourit, la main tendue. Elle penche doucement la tête en affichant un sourire satisfait.

— J'ai toute confiance en vous, et je sais que nous ferons une formidable équipe.

Sa, main est chaude et ferme. Je ne me résigne pas à la lâcher.

— Je vous laisse, dit-elle en retirant doucement sa main, je dois retrouver Rama.

Les bras ballants, je la regarde quitter la bibliothèque.

— Tu vas devoir prendre une décision très rapide, mon fils. Tu ne peux rester engagé avec Georgia et afficher ainsi tes sentiments pour Lucy.

— Comment imaginer qu'une femme comme Lucy puisse envisager un avenir avec un homme comme moi ? Qu'ai-je à lui offrir ? Que me conseillez-vous Père ?

— Georgia n'est pas stupide, elle semble avoir déjà compris ton attirance pour Lucy. Tu dois éviter de l'humilier en faisant durer cette situation. Je dois retourner à Londres, je vais de mon côté parler à Jonathan pour lui annoncer la probable rupture de vos fiançailles.

J'espère qu'il ne prendra pas trop mal cette décision.

— Je crains plus les réactions de sa femme, elle risque de très mal prendre cette nouvelle.

— Nous verrons bien. Ta décision est prise ?

— Oui. Je ne veux pas passer ma vie auprès d'une femme que je n'aime pas, et pour qui je n'ai que très peu d'estime. Je ne saurai pas rendre Georgia heureuse. Je ne suis pas l'homme qui lui convient.

— C'est la meilleure solution. Quant à ta relation avec Lucy, cette jeune femme est suffisamment intelligente et indépendante pour décider elle-même ce qu'elle veut faire de sa vie, et de ce qu'elle attend d'une relation avec un homme. N'oublie pas que tu cours aussi le risque de voir Lucy refuser de t'épouser, même si tu n'es plus engagé avec Georgia.

— Eh bien, dans ce cas, Père, faire la connaissance de Lucy aura au moins jeté sur ma relation avec Georgia l'éclairage nécessaire pour que je ne m'engage pas plus avant dans une histoire qui n'est pas la mienne.

— Voilà l'attitude sage de mon fils que je retrouve à travers ces propos ! De mon côté, je repars pour Londres, avec tous les documents que nous avions fait apporter ici, et nous nous retrouverons ce soir. Nous pourrons parler de tout cela.

Je me sens soulagé d'avoir pris la décision de me désengager d'un mariage que je ne souhaite pas. Il me reste à en parler avec Georgia, le plus simplement et délicatement possible. De la diplomatie, ont-ils dit…

CHAPITRE 25

Georgia

- 23 juillet matin -

Je suis sidérée ! J'en ai à peine dormi, cette nuit. Je ne peux pas comprendre que l'on puisse quasiment donner le premier rôle à des gens de maison, avec leurs minables recettes de grand-mère !

Et mon futur beau-père qui n'en finissait plus de lâcher des chapelets de compliments sur tout et sur rien, comme si nous venions de découvrir un nouveau monde.

Et ce guindé d'Alfred ! Mais quelle sorte de connivence entretient-il donc avec Euphémia ?

Quant à la fin de soirée, elle fut pour moi la plus blessante des expériences que j'ai eu à vivre jusqu'à présent. Lucy m'a proposé de boire avec elle une de ces mixtures que lui prépare sa Rama. Je n'ai aucune confiance dans ces concoctions qui viennent du bout du monde. Je suis allée bien vite me cloitrer dans ma chambre, après qu'Andrew m'eut souhaité une bonne nuit.

La chaleur de la journée avait fini de s'évacuer de ma chambre et je pus enfin refermer ma fenêtre. J'ai toujours peur qu'en pleine nuit une chauve-souris vienne s'en prendre à moi. Sans parler des papillons et autres insectes. Je suis donc allée fermer ma fenêtre, d'où je pus entendre des voix qui montaient de la terrasse. J'en crus à peine mes yeux : Andrew et Lucy étaient assis là et discutaient benoîtement ! Je ne perçus rien de compromettant, mais ce moment d'intimité me fit monter le sang aux tempes !

Entre cette vision humiliante et ce défilé quasi obscène de plats ridicules, c'en fut trop pour moi !

Cette Lucy ne me prendra pas mon Andrew ! Je la soupçonne d'avoir pour dessein de lui faire avaler un philtre d'amour. Sa Rama doit bien être un peu sorcière ! Mais je ne la laisserai pas faire !

Cette fois-ci je me suis levée bien plus tôt, pour être à pied d'œuvre dès le petit déjeuner. Je vais tâcher de jouer la carte de la douceur avec cette petite dinde de Lucy pour en tirer quelques informations qui pourraient toujours servir. Et aussi m'interposer entre elle et Andrew. Elle doit comprendre que sa promise, c'est moi et personne d'autre !

Finalement, le petit déjeuner débute plutôt de façon agréable. Nous le prenons même dehors, profitant de la chaleur pas encore écrasante de la journée qui s'annonce comme telle.

Monsieur Bellamy me fait clairement savoir que je ne pourrai pas être présente à la réunion qu'il a prévue avec son fils et Lucy, pour parler des affaires de la demoiselle. Bien dommage, j'aurais aimé savoir quelle est la taille de sa fortune ! Au moins pour la communiquer à David Cortland. Ce renseignement serait une excellente monnaie d'échange pour obtenir de lui ce qu'il pourrait me donner.

J'observe monsieur Bellamy. Sa dernière gorgée de café à peine avalée, il part vers le bureau où ils doivent se réunir, afin de préparer les dossiers. J'ai vu qu'un porteur est venu ce matin livrer deux caisses pleines de dossiers et les déposer dans le bureau d'Euphémia.

Pour finir, Lucy rejoint mon futur beau-père et Andrew file en me saluant à peine, si l'on ne tient pas compte de son « À plus tard, ma chère Georgia ».

Je mets fin au tête-à-tête avec Euphémia qui m'est imposé de fait, en prétextant des lettres à écrire.

Je dois me rendre dans deux heures au rendez-vous que nous avons fixé avec David Cortland. La voiture d'Euphémia m'y déposera et attendra la fin de mon entretien pour me ramener déjeuner au manoir. En attendant, je tourne un peu en rond, ne sachant comment m'occuper.

J'entends des bruits à l'office et décide d'aller là-bas me faire servir

un café bien chaud, et pourquoi pas, voir si certains auraient des informations sur les projets de Lucy ou d'autres personnes. Les gens de maison sont souvent au courant de beaucoup de choses.

Annie me reçoit en me servant un café bien chaud, additionné de miel, ce qui me montre qu'elle connaît les goûts de chacun. Pourtant, aucune parole, mais plutôt des dos tournés pour me signifier que je ne suis pas la bienvenue et que tous sont très occupés.

Je repars donc de là, sans but réel. Que le temps est long lorsqu'on ne sait pas quoi faire. Au moins, à Londres il suffit de sortir dans la rue pour trouver comment s'occuper.

Cette matinée est ennuyeuse à en mourir !

Je sollicite Alfred pour aller demander à Andrew s'il peut venir me voir quelques minutes, ayant quelque chose à lui dire. Lorsqu'Alfred revient, il me fait part du refus d'Andrew : il préfère ne pas s'interrompre dans sa séance de travail. C'est un comble ! Il eut été seul avec cette petite péronnelle que j'aurais fait irruption dans leur antre !

— Il m'a demandé si vous sembliez malade ou si vous aviez eu un malaise, ajoute Alfred.

— Et donc ?

— Je lui ai répondu que vous me semblez être en parfaite possession de vos moyens.

— Formidable ! Et qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il vous verrait plus tard, me répond-il après un instant d'hésitation. Puis Monsieur Andrew s'est replongé dans ses dossiers.

— Ah…

Alfred se courbe devant moi et prend congé avec un « Mademoiselle Georgia, je dois vous laisser, Madame m'attend dans le salon ».

J'en suis médusée !

Après avoir pris l'air quelques minutes dans le jardin, entre les pots de fleurs et les rosiers grimpants, je décide de rentrer pour m'installer dans le salon.

Je vais écrire une courte missive à Andrew. Je n'ai pas l'intention de m'épancher en mots doux et tendres. Pas après son attitude. Je lui expliquerai que je vais à Ascot pour me changer les idées et prendre des nouvelles de Silver Star. Ce sera un excellent prétexte pour aller à ce rendez-vous.

En arrivant dans le salon, je vois qu'Euphémia est installée dans son sofa, en train de lire. À mon entrée, elle ne soulève même pas un regard vers moi.

Je suis donc une étrangère pour tout le monde ? Ils vont tous le payer d'une façon ou d'une autre ! J'espère bien que David saura me donner des idées, me seconder dans mon besoin de vengeance. Après

tout, lui aussi a des comptes à régler avec ceux qui me traitent comme quantité négligeable. En nous alliant, nous devrions pouvoir faire des merveilles !

Je vois que ma calèche est enfin prête, je confie donc ma missive à Alfred pour qu'il la remette à Andrew lorsqu'il sera « libéré de ses obligations ».

Cette promenade en calèche va me faire du bien.

Lorsque j'arrive à Ascot, je retrouve David comme prévu près des écuries. Nous devons aller boire un thé ou autre chose au salon de thé du champ de courses. Mais je le vois qui regarde partout autour de nous, semblant aux aguets. Véritablement inquiet.

— Qu'avez-vous, David ? Quelqu'un vous veut du mal ?

— Des bookmakers pas très recommandables qui estiment que je leur dois des sommes exorbitantes sur des gains que j'ai faits…

— Et… c'est justifié ?

— Absolument pas !

— Votre vie est-elle en danger ?

— Allez savoir. Ces types-là ne sont pas des enfants de chœur !

— Dans ce cas, voulez-vous que nous allions nous installer ailleurs ?

— Ce serait peut-être judicieux. Surtout pour vous protéger. Je ne voudrais pas qu'ils s'en prennent à une jolie femme comme vous…

— Eh bien, allons dans le village d'Ascot. Nous y trouverons bien un établissement fréquentable.

— Ma foi, c'est une excellente idée.

— Mais nous louerons les services d'une voiture. Je ne veux pas que le cocher d'Euphémia soit au courant de quoi que ce soit.

— Bien sûr ! Avec mon hippomobile, nous serions trop visibles.

Nous faisons le voyage en silence. Chacun est plongé dans ses pensées. Si David est dans les mêmes dispositions que moi, il doit penser à l'avenir et se demander comment tirer le meilleur parti de la situation

CHAPITRE 26

David

- 23 juillet matin -

— Alors ? Que faisons-nous à propos de Lucy ?

— Georgia, je vous trouve bien pressée de lui régler son compte !

— Tout m'agace chez elle ! Et Andrew semble… je ne sais pas trop, en fait. Mais il s'occupe d'elle avec beaucoup de précautions, donc je ne sais trop quoi en penser. Ou bien, je ne sais que trop ce que je dois en penser.

— Ça peut être juste l'effet de la nouveauté.

— C'est vrai.

Je vois Georgia qui semble chercher des choses dans sa mémoire.

— Cela dit, hier, tout le monde semblait s'intéresser à elle. J'ai observé tout cela de loin. Avec mes jumelles. À mon avis, elle en a charmé plus d'un !

— La nouveauté, là encore…

— Admettons. Mais vous, en tant qu'homme, que pensez-vous de Lucy ?

— J'en pense qu'elle est attirante et que sa fortune l'est tout autant.

— Qu'est-ce qui vous attirerait le plus chez elle ?

— Les deux.

— Je vois.

Je le regarde.

— Dites-moi David, pouvez-vous me dire ce qu'il s'est passé avec le cheval d'Andrew ?

— Vous n'avez pas besoin de connaître les détails.

— Peut-être, mais Andrew semble persuadé que c'est bien vous qui lui avez fait du mal. Et faire du mal à son cheval, c'est comme lui faire du mal à lui. Peut-être même pire !

— Alors, nous connaissons un de ses points faibles, non ?

— C'est vrai, mais s'il trouve une preuve de votre implication, vous allez le payer cher.

— Si vous le dites.

— David, vous devez me promettre de ne rien faire d'autre qui mette en danger nos projets.

— C'est-à-dire ?

— Quelles que soient vos nouvelles idées, promettez-moi de m'en faire part avant de les mettre à exécution.

— Si vous y tenez.

— Promettez-moi, David !

— D'accord ! Je – vous – pro — mets. Ça vous va ?

— Oui, ça me va.

— En tout cas, j'ai déjà ma petite idée sur la façon de m'occuper de Lucy.

— Vous m'en dites plus ?

— Plus tard, Georgia.

— Mais… vous venez de promettre !

— Effectivement. Mais vous, vous devez me faire confiance. Vous n'avez pas d'autre choix.

Voilà qu'elle se met à bouder ! Agaçante, mais aussi très attirante avec sa bouche mutine qui fait la moue et ses yeux de gamine désappointée.

— Bon, je suis d'accord. Je vous en dis un peu plus.

— Formidable !

— Alors, un indice : depuis tout petit, Mère m'a toujours dit que je suis irrésistible. Et c'est vrai ! Aucune femme ne m'a jamais résisté bien longtemps, même si au départ, elle n'est pas tout à fait d'accord. Je finis toujours par obtenir ce que je veux.

— Oh… ! S'agit-il bien de ce que je crois comprendre ?

— À votre avis ?

— Mais… ne craignez-vous pas des représailles ?

— De qui ? De son père ?

— David ! Mais, vous êtes affreux !

— Pas d'omelette sans casser des œufs, ma chère Georgia. Et là, nous jouons gros. Il faut être sans concession et sans pitié.

— Bien sûr, mais inutile d'entacher notre réputation pour autant.

— Je crains que la mienne ait perdu sa virginité depuis belle lurette.

— Comment allez-vous vous y prendre ?

— Vous verrez bien. Mais j'ai déjà ma petite idée, et cela ne saurait tarder.

Nous restons silencieux un temps. Moi plongé dans la réalisation de mon plan. Et elle sans doute dans les préparatifs de son mariage !

— Et après cela, dis-je, je serai bien le seul à pouvoir l'épouser.

— Taisez-vous ! Je ne veux pas en savoir plus !

— Très bien, très bien. Simplement : cela vous semble-t-il une bonne idée ?

— Je n'en vois pas d'autres…

— Donc, vous me donnez votre aval ?

— Concluez-en ce que vous voulez ! Vos conclusions ne me regardent pas !

— J'en prends note, ma chère Georgia.

Là-dessus, je décide de prendre congé. Cette Georgia, au même titre

que la famille Fairfax ou les Bellamy, me tape sur les nerfs. Au nom de son aisance financière ou de ses connaissances, elle se croit tout permis. Et le pire, c'est qu'elle peut tout se permettre, effectivement !

Nous retournons au champ de courses. Et là, toute la différence entre elle et moi me saute au visage : je suis aux abois et elle, elle évolue sans retenue, la tête haute, alors que moi, je regarde le bout de mes chaussures et je rase les murs.

Elle part avec la calèche d'Euphémia, alors que je m'en vais de mon côté, sur mon hippomobile Phaeton.

CHAPITRE 27

Rama

- 23 juillet après-midi -

Lucy a la tête occupée à un nombre incroyable de sujets, depuis que nous sommes descendues de ce bateau. Et je constate que c'est toujours ainsi avec elle : elle est tout à fait capable de gérer plusieurs sujets en même temps, avec une grande précision, tout cela en donnant l'impression d'être juste observatrice. Mais là, je vois bien que son avenir dépend entièrement des décisions qu'elle va prendre sur les prochains jours. Et comme si cela n'était pas suffisant, voilà que des histoires de cœur montrent le bout de leur nez ! Mais là encore, Lucy sait de façon instinctive à quel moment elle doit donner de l'importance à un sujet ou un autre. L'ordre des priorités est un don inné chez elle…

Nous nous sommes accordées pour nous retrouver dans la serre des orchidées de madame Euphémia, après le déjeuner de ce midi. C'est le seul endroit où nous aurons l'impression, pour peu que nous fermions les yeux, d'être de retour sur nos terres indiennes.

Je suis installée là, assise dans un fauteuil de jardin, et l'atmosphère y est chaude et humide à souhait ! Et lorsque j'ouvre les yeux, je suis submergée par la finesse des couleurs de toutes ces orchidées.

Mon adorable Lucy me rejoint et s'installe près de moi, en lâchant un soupir d'aise.

— Cette réunion était vraiment intéressante. Je crois que nous sommes parvenus à répartir les tâches de chacun d'entre nous. Messieurs Bellamy père et fils seront parfaits pour gérer l'aspect financier.

— Et vous, ma petite Lucy ?

— Je m'occuperai des relations avec nos fournisseurs indiens et le respect des termes des contrats. Je suis la mieux placée pour cela.

— Et pour s'assurer de la qualité des produits une fois arrivés sur le sol anglais ?

Elle me regarde en souriant.

— Non, Mademoiselle Lucy ! Pas question !

— Rama ! S'il te plaît ! Tu es la seule à pouvoir juger des parfums des épices. J'ai besoin de toi !

— Mademoiselle Lucy, vous êtes déloyale ! dis-je en riant. Mais maintenant, j'aimerais parler avec vous de votre installation ici. Vous sentez-vous bien ?

— Pourquoi cette question, ma douce Rama ?

— Tout simplement parce que je sais ce que sert à masquer votre suractivité. Je vous ai vue grandir, ne l'oubliez pas.

— C'est vrai, je me demande encore comment va être ma vie. Chez nous, un jour en suivait un autre, une tâche commencée ne demandait qu'à se poursuivre… Ici, je ne sais pas comment faire des projets. Tellement de possibilités s'offrent à moi…

— Vous devez faire le point sur ceux qui sont vos alliés et sur ceux dont vous devez vous méfier.

— Autour de moi, je ne vois que des amis, Rama.

— En êtes-vous certaine ?

— Eh bien, peut-être mademoiselle Georgia. Elle n'est pas franche avec moi, je pense. Son attitude est très changeante.

— Je pense que vous avez raison. Et pour les autres ?

— Je ne vois pas d'ennemis parmi eux ! Mais, je te connais, Rama, si tu me poses la question, c'est parce que toi, tu as des doutes sur quelqu'un. N'est-ce pas ?

— C'est vrai, dis-je dans un sourire.

— Alors ? À qui penses-tu ?

— Je vous demanderai de rester méfiante envers votre cousin David.

— Oh ! Et pourquoi ? Tu sais quelque chose ?

— Je sais ce qu'on en dit. Mais je sens aussi quelque chose qui ne va pas.

— Rama ! Je t'assure que tu te trompes ! Il n'a peut-être pas toujours été irréprochable, mais je t'assure qu'il est charmant avec moi. Vraiment gentil et prévenant. Et puis…

— Oui ?

— Lorsque je le vois, il ressemble tellement à Mère… Il a son sourire, la forme de ses yeux. Et puis certaines mimiques aussi. Cela me touche à chaque fois.

— Ça ne fait pas tout…

— Rama, laisse-moi me faire ma propre opinion. Et surtout, laisse-lui une chance de se racheter, tu veux bien ?

— Faisons comme il vous plaira. Mais tâchez tout de même de garder en mémoire mes mises en garde.

— Je te le promets, Rama.

— Alors, tout va bien.

Elle regarde autour d'elle.

— On est bien, ici, non ? Presque comme chez nous.

— Sauf les parfums de là-bas.

— Oui. Et les cris des singes, dit Lucy.

— Et les chants des oiseaux.

— Et puis les couleurs.

— Sans oublier les voix des hommes au loin.

— Oui. Ah la la, Rama ! Nous ne retrouverons pas les Indes, je le crains. Nous allons devoir faire notre nid ici. En essayant de supporter de mieux en mieux le climat et les mentalités.

Nous restons un long moment sans parler, profitant uniquement de l'atmosphère tropicale de la serre.

— Et votre tante Euphémia ?

— Je l'adore ! Elle est tout ce à quoi je voudrais ressembler si je parviens à vivre jusqu'à cet âge-là.

— Et même au-delà…

— Oui, et même au-delà. Et puis… elle va bien finir par l'épouser, son Stanton.

— Oh ! Mademoiselle !

— Mais enfin, c'est une évidence, non ?… Stany et Effie…

Et elle se met à rire. Et dans son rire, je retrouve celui de la petite fille de trois ans, dont je fis la connaissance il y a de cela si longtemps.

— Vous avez sans doute raison. Hummm… Effie et Stany…

Et à mon tour, je me mets à rire.

CHAPITRE 28

David

- 23 juillet après-midi -

Me voilà de retour à Londres. Il n'y a pas à dire, ma Phaeton fait de l'effet ! J'en vois des têtes qui se tournent lorsque je roule dans les rues remplies de monde. Des visages d'hommes jaloux – ceux que je préfère, j'avoue – mais aussi des faces ébahies de femmes qui vérifient qu'il y a bien une place disponible près du conducteur. L'argent n'a à mes yeux que des bons côtés...

Et de fil en aiguille, mes réflexions sur l'argent me renvoient à Lucy. Et Lucy me fait penser à Georgia. Cette jeune femme est vraiment très belle. Mais elle est aussi habituée à une vie toute en dorures et en champagne. L'homme qui l'épousera aura tout intérêt à avoir un portefeuille solide et bien rempli. Elle est si douée pour dépenser l'argent ! Son mari paiera cher, et au quotidien, le plaisir d'avoir à son bras une aussi belle et aussi joyeuse créature.

Elle m'a quasiment donné sa bénédiction pour que je fasse comme je l'entends en ce qui concerne ma façon de gérer le « dossier Lucy ». Et quand bien même ne m'aurait-elle pas approuvé, je n'ai pas pour habitude d'obéir aux femmes. Même si certaines alliances peuvent nécessiter quelques adaptations. Mais Georgia, en contrepartie de mes actes, n'a finalement rien à m'offrir. Ni aide, ni argent.

J'ai un après-midi dont l'emploi du temps est précis et bien rempli.

Une femme désœuvrée, délaissée par un mari fort occupé par ses affaires, m'attend chez elle à seize heures pour un *tea-time* « gourmand ». Voilà un horaire que j'apprécie, car en général après que mon hôtesse ait été satisfaite dans sa gourmandise, je ne peux guère partager de temps avec elle en bavardages ou minauderies. Et si le mari de la dame rentrait plus tôt que prévu ?

Ainsi, pour dix-huit heures, je serai libéré, non sans avoir alourdi mes poches de quelques billets bienvenus. Je passerai chez moi, pour me glisser dans un bain où je prendrai le temps de me délasser. Ma soirée sera occupée par une visite à un ami, qui reçoit ce soir des personnes du beau monde autour d'une table dédiée à la bonne chère et au « bon boire ».

Cela présage d'une nuit un peu courte, mais qu'à cela ne tienne, je saurai au cours de cette soirée poser des jalons auprès de personnes du beau sexe, qui sont en recherche d'une tendresse évanouie depuis longtemps de leur vie conjugale. Je me fais fort de toujours avoir un

emploi du temps « prévisionnel » pour être sûr de ne pas manquer...

Demain sera un autre jour, et sera surtout un jour important. J'irai dès le matin me poster aux alentours du manoir de cette vieille bique d'Euphémia. Mais là où je dois faire attention, c'est dans le choix de l'heure où je vais me présenter là-bas. Je dois pouvoir approcher Lucy en toute facilité, sans que sa vieille tante ne voit quoi que ce soit.

Le début d'après-midi serait à mon sens le moment idéal, Euphémia faisant en général une sieste, certes courte mais profonde. Elle ronfle alors presque autant que son chien !

Quant à ma voiture, elle sera un excellent appât. J'ai l'intention de proposer à la belle une petite promenade de découverte, à bord de mon hippomobile. Elle ne saurait résister, comme toutes celles à qui j'ai proposé ce petit plaisir.

Je me rappelle avec délice de ces discussions avec Mère, après que mon père nous eut abandonnés.

Nous avions tellement de mal à survivre que parfois le repas du soir se réduisait à une simple soupe claire, Mère préférant utiliser le peu d'argent que nous avions pour maintenir une apparence d'aisance liée à notre rang. Garder une bonne à notre service était important, surtout lorsque nous recevions.

Mère m'expliquait tout cela. Comment maintenir une illusion d'aisance malgré les aléas de la vie. J'étais tout jeune lorsqu'elle m'avait fait comprendre que l'apparence est primordiale, « Faute de quoi, disait-elle, nous serions rejetés par nos pairs. Et il ne saurait en être question ! ».

Passant parfois un temps infini à me coiffer, elle s'extasiait également devant ma beauté et ce qu'elle appelait mon élégance naturelle. « Votre père était un affreux personnage, mais au moins il vous a légué ce qu'il avait de meilleur en lui, cette prestance et cette assurance dans vos mouvements, qu'il convient d'entretenir et qui constituent un excellent moyen d'obtenir ce qui est important. »

Je fréquentais les meilleures écoles, payées rubis sur l'ongle par l'oncle Richard. Mère m'avait fait la leçon avant mon départ vers mon premier internat. J'allais rencontrer là-bas le gratin des familles qu'il fallait fréquenter, je devais absolument mettre à profit ces années dorées pour me constituer un carnet mondain personnel. « Ces jeunes têtes sont le monde de demain, c'est maintenant que tu dois créer des liens solides ».

D'autres fois, quand j'étais encore tout jeune, alors que des créanciers nous menaient la vie dure, Mère allait leur rendre visite avec moi. Elle me posait sur ses genoux et me laissait babiller et faire des sourires au personnage qui était face à nous. Entre sa mine fatiguée et mon minois adorable, Mère obtenait en général gain de

cause.

Des années plus tard, elle me décrivait ces scènes en habillant mon aide bien involontaire du doux nom d' « effet bonne bouille »...

Bonne bouille que depuis lors j'utilise dès que possible.

Et, cet après-midi, elle sera encore une fois mon alliée pour obtenir de Lucy ce que je prévois. D'autant que cette petite cruche ressent à mon endroit de façon manifeste une certaine forme d'affection, doublée d'une confiance due à nos liens familiaux.

J'en suis persuadé, cette « affaire » sera rondement menée !

CHAPITRE 29

Andrew

- 23 juillet après-midi -

Notre séance de travail a duré toute la matinée, et mon père quitte le domaine plus tard qu'il ne l'avait prévu.

Nous déjeunons avec quelques sandwiches que nous a préparés Annie, puis j'aide mon père à transporter les documents dans la calèche qui le ramène à notre cabinet de Londres.

— Je vais m'entretenir avec Jonathan dès mon arrivée, de ton côté, tu dois régler cette affaire avec Georgia, me dit-il en partant.

Je pousse un long soupir, il me faut trouver Georgia, et avoir enfin cette conversation que j'appréhende autant que je l'espère.

En la cherchant, j'aperçois Madame Fairfax, installée dans une méridienne dans le salon, un livre ouvert posé sur sa poitrine qui se soulève au rythme de ses ronflements sonores.

Je trouve enfin Georgia, sur la terrasse, qui semble observer quelque chose au loin.

— Je vous cherchais, Georgia, dis-je en la faisant sursauter. Pardon, je vous ai fait peur… Que regardez-vous donc avec une telle attention ?

— Rien, s'empresse-t-elle de me dire en saisissant mon bras pour m'emmener à l'intérieur de la maison.

J'ai alors la sensation qu'elle ne souhaite pas que je vois ce qu'elle observe si attentivement, je tourne la tête en direction de la roseraie, mais ne remarque rien, hormis Annie au loin, qui revient chargée de légumes du jardin.

— Que souhaitez-vous me dire, me demande Georgia d'une voix brusque.

Sa nervosité m'étonne, et n'est pas très propice à la conversation que je souhaite avoir avec elle. J'évite de la conduire dans le salon où je sais trouver Madame Fairfax endormie, et l'emmène dans la bibliothèque.

— Georgia, il nous faut parler de nos projets de mariage, dis-je en refermant la porte derrière nous.

Elle me regarde, et je vois son visage se fermer, mais elle ne dit pas un mot.

Je l'incite à s'asseoir face à moi, dans un fauteuil, et me penche vers elle pour prendre ses mains dans les miennes.

— Nous étions encore très jeunes, quand ce projet a été décidé par

nos deux familles. Vous n'aviez que douze ans.

— Je m'en souviens, souffle-t-elle, les yeux baissés.

— Depuis, nous avons changé, nous sommes devenus des adultes, et il me semble que cet engagement doit nous convenir sans équivoque, à vous, comme à moi, et non plus seulement à nos parents.

— Mais moi, il me convient parfaitement, Andrew !

Je baisse la tête et presse doucement ses mains entre les miennes. Je me sens très mal à l'aise et peiné de lui causer une telle désillusion.

— Pourtant, nous sommes tellement différents vous et moi. Vous devez admettre que nos centres d'intérêt sont radicalement opposés et que nous n'avons rien en commun.

— Où voulez-vous en venir, Andrew ?

— Georgia, je pense que notre union serait une erreur et que je ne saurai pas vous rendre heureuse.

Elle retire vivement sa main et se redresse.

— Vous voulez rompre nos fiançailles ?

— Oui, c'est cela, je suis désolé Georgia.

— Et ça vous vient comme ça ? Alors que nous étions ici pour mieux nous connaître ?

— Justement, ces quelques jours nous ont montré à quel point nous sommes différents.

— Je ne suis pas d'accord. Depuis notre arrivée, vous n'avez fait aucun effort pour apprendre à me connaître, comme vous dites.

— Georgia, soyez raisonnable…

— Raisonnable ? Mais enfin, c'est vous qui déraisonnez, mon ami ! Nous nous connaissons depuis l'enfance. Vous m'avez vu grandir, je vous ai vu devenir un homme. Je sais parfaitement que la vie n'est pas une suite d'amusements, c'est bien pour cela que je profite de cette période pour sortir et m'amuser. Je ne pourrai plus le faire lorsque nous serons mariés et que nous aurons des enfants !

Je suis stupéfait, je n'attendais pas une telle défense de sa part. Elle se dresse devant moi, et arpente la bibliothèque d'un pas rageur.

— S'il-vous-plait, Georgia. Il n'y a pas que cela, vous le savez bien.

— Et qu'y a-t-il d'autre ?

— Nos goûts, ce que nous attendons de la vie. Je souhaite à mes côtés une épouse qui saura me soutenir, qui saura comprendre les contraintes de mon métier.

— Mais qui mieux que moi pourrait les comprendre ? Je vous rappelle que mon père est lui aussi notaire.

— Justement, combien de fois vous ai-je entendu fustiger les contraintes de notre profession ! Votre mère elle-même ne les supporte pas.

— Mais je ne suis pas ma mère, cela ne vous aura pas échappé.

Je n'ose lui rétorquer qu'elle en a hérité bon nombre de ses qualités

et défauts.

— Je ne sais quoi vous dire, Georgia. Il me semble que vous comme moi appréhendons notre vie commune comme une suite de contraintes et de renoncements. Ce n'est pas ainsi que je concevais le mariage, et je suis persuadé que vous non plus.

Silencieuse, Georgia me regarde en se mordillant les lèvres.

— Il n'y a pas que cela, n'est-ce-pas Andrew… Cette maudite Lucy vous a retourné les sens. Soyez honnête.

Je me sens coincé dans une discussion que je ne voulais pas si intime. Ne pouvait-elle accepter notre rupture sans mélodrame ?

— Mademoiselle Fairfax est effectivement très différente de vous, mais cela n'a rien à voir avec ma décision.

— Votre décision ? Mais je pensais que nous devions seulement parler ! Et qu'avez-vous décidé, seul dans votre coin, Andrew ?

— Je me suis rendu à l'évidence que ce mariage ne nous convenait ni à vous, ni à moi.

— Ah, bien sûr ! Donc vous savez mieux que moi ce qui peut me convenir !

Sa voix devient de plus en plus stridente, et je me doute que quiconque passe près de la bibliothèque peut parfaitement entendre ce qui n'est plus une discussion, mais une dispute.

— Pour être honnête, comme vous me le demandez, Georgia, je me suis effectivement rendu compte qu'une femme ayant un caractère plus calme et posé me conviendrait mieux. Vous vous enflammez dès qu'il s'agit de sortir découvrir les nouveaux restaurants avec des amis que je n'aime pas, cela n'est pas un secret pour vous. Vous aimez courir les ateliers de couture et autres magasins de vêtements, tout ce qui m'ennuie prodigieusement.

— Et cela vous suffit à me dire que notre union est condamnée ?

— Connaissez-vous un seul de mes goûts, Georgia ? Une seule chose qui me rende heureux ?

— Les courses hippiques !

Je hoche la tête, ce n'est en réalité pas les courses que j'aime, mais Silver Star, mon étalon, le dernier cadeau de ma mère. Si je l'engage dans les courses, c'est plus pour mon père qui lui, est un vrai passionné de courses hippiques. Mais à quoi bon la détromper.

— Qu'attendez-vous de ce mariage, Georgia ? Vous m'avez dit il y a peu, que j'étais un vrai « bonnet de nuit », mais que vous vous feriez fort de me changer. Je peux vous assurer que cela n'arrivera pas.

— Vous ne m'aimez donc pas…

— Pas de la façon dont vous le méritez, Georgia. Vous méritez un homme qui ferait tout pour vous plaire, qui comprendrait et partagerait vos envies. Vous êtes une femme magnifique, et vous pourriez rendre un homme follement heureux d'être avec vous, Mais

je ne suis pas cet homme-là. J'ai beaucoup d'affection pour vous Georgia, mais cela ne suffit pas …

Je suis bouleversé en voyant des larmes couler le long de ses joues.

Je m'approche pour lui tendre un mouchoir et tenter de terminer cette effroyable conversation sans lui laisser une impression humiliante.

— Vous ne pouvez pas me faire ça, Andrew ! crie-t-elle soudain. Vous me couvririez de honte ! Tout le monde attend notre mariage.

— Je vous en prie, Georgia. Vous savez que cela n'est pas vrai, et que beaucoup seront ravis de cette rupture afin de pouvoir vous faire leur cour.

Elle redresse soudain la tête, une lueur mauvaise dans les yeux.

— Je sais que c'est à cause d'*elle*… Si j'ai pu avoir quelques remords, croyez bien que je n'en ai plus aucun. Elle aura ce qu'elle mérite, et vous me reviendrez tout penaud.

Elle sort en me toisant avec colère. Qu'a-t-elle voulu dire ?

CHAPITRE 30

Euphémia

- 24 juillet -

Je suis réveillée par des éclats de voix qui semblent provenir de la bibliothèque. Je me redresse, regardant Satanas qui paraît lui aussi, surpris d'entendre des cris.

— Eh bien ! Satanas, qui donc a l'audace de nous interrompre dans notre sieste quotidienne ?

Tendant l'oreille, je reconnais la voix de Georgia, très énervée semble-t-il.

Mon excellente éducation me dicterait de m'éloigner afin de ne pas surprendre une conversation qui ne me regarde pas, mais il se trouve que lorsque l'on remonte quelques générations dans mon arbre généalogique, j'ai des ancêtres français, qui ont dû laisser dans mon sang le goût du mélodrame et du vaudeville. Et c'est sans vergogne que je m'installe plus près de la porte afin d'écouter une conversation qui s'annonce réjouissante.

Ma patience a atteint ses limites et la présence de la jeune Georgia Musgrove me pèse de plus en plus chaque jour. Je n'ose me confier à Stanton de peur de le froisser. N'était-ce pas mon idée initialement de convier cette péronnelle, ici, à Ascot ? Mais le rapprochement qui semble s'opérer entre Lucy et Andrew règle mon problème de la meilleure des façons.

Les éclats de voix s'amplifient et je comprends que le bel Andrew tente vainement d'obtenir une rupture tout en douceur. Mais la fiancée ne l'entend pas de cette oreille et rejette toute tentative d'explication raisonnable.

Elle est fine mouche, la chipie, et elle a bien compris que le cœur de son fiancé s'est soudain dégelé au contact de ma jolie petite nièce…

Encore quelques remarques acerbes que je n'entends pas distinctement, et la voilà qui sort de la bibliothèque d'un pas décidé. Je la suis des yeux tandis qu'elle se dirige vers sa chambre, espérant que cette scène de rupture l'aura décidée à quitter ma maison.

Une pincée de pitié s'agite pourtant au fond de moi, en pensant à l'humiliation qu'elle vient de subir. Mais la jouvencelle est très belle, et saura bien retomber sur ses pattes.

Andrew, la tête basse, reste assis sur son fauteuil dans la bibliothèque. Je me décide à le rejoindre, afin de m'assurer qu'un élan de remords ne l'inciterait pas à revenir sur sa décision et à se

précipiter à la suite de son ex-fiancée pour obtenir son pardon.

Les hommes sont parfois si faibles. Ce genre de scènes dramatiques leur déplait au plus haut point, raison pour laquelle ils les évitent autant que possible, fuyant toute situation conflictuelle et laissant ainsi aux épouses le soin de gérer les éventuels problèmes avec leurs enfants ou leurs domestiques. Évidemment, ils mettent cette couardise sur le dos d'un manque de temps, ou d'un supposé partage des fonctions dans leur foyer, mais ne nous y trompons pas, c'est de la faiblesse !

Andrew lève les yeux tandis que je prends place en face de lui.

— C'était un moment difficile, dis-je en affichant un air faussement compatissant.

— Oh oui ! soupire-t-il. Vous avez tout entendu j'imagine. Je suis navré que vous ayez eu à assister à cela…

— Je n'ai pu m'empêcher d'entendre, à défaut d'écouter, et je crains que vous n'ayez échoué dans les grandes lignes à ménager sa susceptibilité.

— Je crains surtout de lui avoir causé beaucoup de peine…

— Que *nenni* ! C'est surtout sa fierté que vous avez touchée ! Et laissez-moi vous dire, mon petit, que ce n'est pas une bonne idée. Pourquoi ne m'avez-vous pas fait part de votre intention de rompre ? J'aurai pu vous aider et vous éviter le terrible écueil de se mettre à dos une femme humiliée !

— Vous pensez qu'elle se sent humiliée ?

— Ah mais, je ne fais pas que le penser, j'en suis absolument certaine. Attendez-vous, mon cher, à quelques petites crasses dans les mois à venir. Elle n'hésitera pas à mettre en cause votre caractère, voire même… enfin, vous voyez ce que je veux dire.

Je vois un sourire s'esquisser sur le visage du jeune homme, qui disparaît très vite.

— Ce n'est pas pour moi que je m'inquiète, pour être honnête. Mais c'est pour votre petite nièce.

— Ah ça, elle pourra bien essayer de mettre à mal la réputation de Lucy, nous n'évoluons pas dans les mêmes sphères, et ça pourrait bien se retourner contre elle. N'ayez crainte, mon jeune ami.

— Pourtant, je n'aime pas ce qu'elle a dit, juste avant de sortir d'ici. Cela sonnait comme une menace.

— Une menace ? Que voulez-vous dire ?

Andrew se lève et se dirige alors vers la porte fenêtre, les mains dans le dos.

— Je ne sais pas, une impression. Quand j'ai rejoint Georgia sur la terrasse, elle semblait préoccupée par quelque chose. Elle n'a pas voulu me dire quoi, mais j'ai eu la nette impression qu'elle voulait m'éloigner du jardin.

Je le rejoins près de la fenêtre, observant ce qui aurait pu susciter cette attitude chez Georgia. Le jardin est désert. J'ouvre alors la porte fenêtre pour faire sortir Satanas, qui se dirige vers le bord de la terrasse et hume l'air.

— Je ne vois pas ce qui a pu vous perturber, mais je crois beaucoup en l'intuition, et j'ai moi aussi une sensation de malaise… Et quelle est donc cette menace qu'elle a dite en sortant d'ici ?

Andrew fronce les sourcils, cherchant à se remémorer la phrase exacte.

— Elle a dit, je crois, qu'elle savait que tout cela était de la faute de Lucy. Elle a ajouté que si elle avait eu des remords, maintenant ils avaient disparu, et que Lucy n'aurait que ce qu'elle méritait. Elle a ajouté que je reviendrais alors vers elle

Ces paroles me glacent.

Cela sonne effectivement comme une menace et j'ai subitement besoin de savoir où se trouve ma petite Lucy.

— Savez-vous où est votre nièce en ce moment ?

— L'après-midi, elle se repose dans sa chambre, avec Rama.

Je me sens soudain très inquiète, serrant mes mains avec nervosité.

— Il serait probablement déplacé d'aller vérifier que tout se passe bien pour elle, vous ne croyez pas ?

Andrew prend mes mains entre les siennes.

— Je vous promets de toujours veiller…

— Madame ! Madame !

Nous sommes brusquement interrompus par Annie, qui débarque sans crier gare dans la bibliothèque, suivie de Rama, l'air affolé.

— Madame, reprend-elle d'une voix stridente. Mademoiselle Lucy a disparu !

— Quoi ! rugit Andrew en se précipitant vers ma dame de compagnie. Que s'est-il passé ?

Rama s'avance et saisit les mains du jeune homme.

— J'aérai la chambre quand j'ai vu Mademoiselle Lucy se diriger vers la roseraie. Je l'ai perdue de vue, mais peu après, j'ai vu de cabriolet de Monsieur Cortland partir très vite vers le petit bois. J'ai pu distinguer une silhouette féminine à côté de lui, qui se cramponnait au montant de la porte. Jamais ma maîtresse ne serait partie seule avec lui de son plein gré. Il va lui faire du mal !

Avant que nous ayons pu dire un mot, Andrew s'élance dans le jardin, et je le vois courir vers les écuries. Il ressort alors moins d'une minute plus tard, sur le dos de mon étalon, sans avoir pris le temps de le seller. Serrées l'une contre l'autre derrière la porte fenêtre, nous le regardons galoper à vive allure vers le bois.

Si ce misérable de Cortland a enlevé ma Lucy pour lui faire du mal, jamais je ne m'en remettrai…

CHAPITRE 31

Lucy

- 24 juillet -

Rama a bien raison. Toutes ces nouveautés et tous ces changements dans ma vie, cela fait beaucoup de choses à gérer et surtout quel travail pour parvenir à faire en sorte que tout s'imbrique parfaitement dans ma toute petite vie.

Fort heureusement, je l'ai elle, ma Rama, et puis il y a aussi Tante Euphémia, que je découvre peu à peu et qui est vraiment une femme exceptionnelle. Et puis, quel caractère !

Lorsqu'elle sortira de sa sieste bien méritée, qu'elle aime faire dans le salon en compagnie de ce coquin de Satanas, j'irai discuter un peu avec elle. Nous n'avons eu que bien peu l'occasion de parler seule à seule depuis mon arrivée.

En attendant, je vais prendre l'air pour vider un peu ma tête de tout ce qui s'y bouscule, et pouvoir la remplir ensuite à nouveau ! Une promenade dans la roseraie admirable du domaine sera parfaite pour cela. Et pourquoi pas, en poursuivant ensuite jusqu'au bord de cet étang où l'on chasse parfois le canard... dont Annie sait faire les plus délicieuses des terrines !

En partant, je fais un petit signe à Rama, qui a ouvert les fenêtres de nos chambres pour y faire entrer la chaleur du soleil. Annie, elle, revient du potager, les bras chargés de paniers de légumes frais et entre dans le manoir par la porte de l'office. Aussi active qu'une ruche, cette demeure !

Je n'ai pas le temps d'entrer dans l'enceinte de la roseraie que j'entends un bruit tonitruant qui se rapproche. C'est l'attelage de la voiture de mon cousin David. Quel bel équipage, tout de même ! Mais aussi tellement intrigant. Et cette voiture, qui bringuebale en tous sens !

— Bonjour ma cousine ! lâche-t-il en sautant de sa voiture, à peine arrêtée.

— Que voilà une étrange monture, David !

Il rit de ma bonne humeur et s'approche de moi pour me faire un baise-main fougueux, qui me fait frissonner, je dois l'avouer.

— Où alliez-vous ainsi, ma chère Lucy ?

— Dans la roseraie ! M'accompagnerez-vous ?

— Ne craignez-vous pas que toutes ces fleurs flétrissent d'un coup, ne pouvant supporter la comparaison avec votre beauté et votre

fraîcheur ?

Je me sens rougir et baisse la tête pour tenter de masquer mon trouble. Cet homme a décidément toujours le mot qui convient pour chaque situation.

— Je vous propose autre chose. Faisons un tour dans ma Phaeton et allons jusqu'à l'étang qui se trouve un peu plus loin. Nous pourrons profiter de la fraîcheur de ses rives.

— Oh ! Mais c'est très gentil ! Je vais en avertir Rama ou Alfred.

Il me retient alors par le bras. Un peu trop fermement à mon goût.

— David ! Vous me faites mal !

— Désolé, Cousine ! Mon empressement à vous montrer ma voiture a débordé dans mes gestes. Mais... pourquoi prévenir qui que ce soit ?

— Eh bien, et si nous avions un accident ? On saurait où nous chercher.

— J'ai cru comprendre, ma chère Lucy que vous serez bientôt majeure. Montrez donc que vous n'avez pas toujours des comptes à rendre !

Je dois avouer que j'hésite un peu. Pour autant, David a été vraiment brutal dans ses gestes.

— Cousine, serez-vous rassurée quant à un hypothétique accident, si je vous fais faire le tour de ma... monture et vous en explique tous les tenants et les aboutissants ?

— Eh bien, ma foi... pourquoi pas ?

Il monte alors dans sa voiture, la fait avancer et me montre ce que l'on peut en faire. Tout cela est fort bien exécuté.

— Vous êtes doué, effectivement !

Il arrête sa voiture et en descend.

— Et voilà ! Et maintenant, montez à la place du passager, installez-vous et imaginez-vous en train de rouler cheveux aux vents.

— Je ne sais pas si...

— Allez, intrépide Lucy ! En selle !

Et il éclate d'un rire contagieux. Je me lance alors et monte dans cette « chose » aux formes et aux aménagements inhabituels pour moi. Je m'assois et apprécie d'être ainsi en hauteur.

— Maintenant, fermez les yeux et imaginez le plaisir du voyage.

Je ris de tout cela, enivrée par la nouveauté de cette expérience, et accepte de fermer les yeux.

Tout à coup, je sens des soubresauts, qui m'annoncent ce que je craignais. La voiture vient de démarrer ! J'ouvre aussitôt les yeux et me tourne vers un David goguenard et content de lui.

— Nous voici partis vers l'aventure, Princesse ! crie-t-il, tout en posant sa main gauche... sur mon genou !

— David ! Arrêtez-vous ! Je ne veux pas me promener ainsi sans que personne ne soit au courant !

— Eh bien, justement, Cousine, c'est bien là ce qui est un pur bonheur, échapper au regard de tous ces donneurs de leçons !

Et il pousse son attelage, nous faisant filer comme le vent ! Mais dans quelle situation me suis-je mise ? Je ne peux pas sauter en route, à la vitesse où nous allons, je me briserais le cou. Pas question non plus, de m'en prendre à David, c'est lui tient les rênes de son hippomobile. Si je le mets à mal, nous pourrions avoir un accident terrible ! On m'a relaté des accidents sur des courses d'attelages non officielles, qui se sont terminés par des morts brutales !

Me reviennent tout à coup en mémoire les paroles de Rama. Comme j'aurais du l'écouter davantage et me fier à son expérience de la vie et des gens...

Maintenant, je ne peux qu'attendre un arrêt ou un ralentissement pour prendre une décision.

En attendant, ce fou de David roule à une vitesse vertigineuse malgré les trous dans les chemins et les endroits glissants.

Me serais-je à ce point fourvoyée à propos de ce cousin ? Ne serait-il qu'un dandy en recherche d'émotions fortes et rien d'autre ? Ou encore serait-il bien pire que cela ? Dois-je avoir peur de ses actes ?

Nous nous éloignons de plus en plus du manoir et nous rapprochons d'un petit bois, qui nous cachera pour de bon à la vue de tous. Je suis de plus en plus mal à l'aise, d'autant que David est hilare et sur excité. Il ne m'adresse plus la parole, concentré qu'il est sur la conduite de son engin.

Nous finissons par ralentir, dans l'ombre du bois, et le véhicule s'arrête enfin. Je ne sais que faire...

— Alors, jeune Lucy ? Que dites-vous de ma conduite ?

J'ai de la peine à déglutir et je sens bien que David s'en est aperçu.

— J'en dis, mon cousin, que j'aimerais nous voir revenir aussi vite vers le manoir de ma tante.

Il s'esclaffe alors.

— Comme vous avez le don de la répartie, ma chère ! Savez-vous que j'adore cela chez une femme ? C'est en général le signe d'une nature peu farouche de tigresse...

Mon Dieu, mais qu'est-il en train d'insinuer ?

J'ai à peine le temps d'ébaucher un mouvement pour m'extraire de cette voiture du diable, que David est contre moi, agrippant mes deux poignets, puis penchant son visage vers le mien.

Mais il ne sait pas à qui il a affaire ! Je lui donne un coup de genou, ce qui a pour effet de lui faire relâcher son étreinte. Je saute aussitôt hors du véhicule, mais je m'empêtre dans mes jupes et me retrouve au sol, face contre terre. Maudites soient ces robes tout juste bonnes à parader !

Aussitôt David est sur moi, et me retourne en un face à face

terrifiant. Il est là, à califourchon au-dessus de moi. Je reçois une gifle qui résonne dans tout mon être ! Puis il commence d'une main à tâcher de soulever mes jupons, tout en tenant son autre main autour de mon cou. Il sert tellement fort que je vois arriver le moment où je vais perdre connaissance !

J'ai beau me démener, il ne lâche pas prise et je commence à sentir sa main sous mes jupes, qui touche la peau de ma cuisse à m'en faire défaillir de terreur.

Ma dernière heure est venue, j'en suis certaine. Et elle se vivra dans le déshonneur... Des larmes de peur et de rage coulent sur ma joue et mes cris étouffés ne font qu'exciter cet animal féroce. Quelle gourde j'ai pu être !

Il exulte !

Puis tout à coup, son corps s'écrase sur le mien, m'étouffant un peu plus et laissant mon visage inondé des rayons du soleil qui m'éblouit. Je ne vois plus rien, tout est blanc.

Je sens mes forces m'échapper... Suis-je donc en train de mourir ?

CHAPITRE 32

Andrew

- 24 juillet -

Je galope aussi vite que je peux vers le bois où Rama dit avoir vu se diriger le véhicule de cette ordure de Cortland.

S'il touche à un cheveu de Lucy, je me sens capable de le massacrer de mes propres mains.

Je n'ai pas pris le temps de seller *Cromwell*, mais il avait heureusement le mors aux dents, ce qui me permets de le diriger.

Je me redresse pour tenter d'apercevoir l'hippomobile de Cortland, mais je ne vois toujours rien. Je repars de plus belle, en coupant à travers champs pour arriver plus vite.

Je n'arrive pas à croire que Georgia ait pu connaître les projets ignobles de Cortland, et ne rien faire pour mettre Lucy en garde. C'est à croire qu'elle est sa complice ! Cela expliquerait cette phrase menaçante qu'elle a prononcé dans la bibliothèque. Et cela expliquerait aussi pourquoi elle ne voulait pas que je puisse apercevoir le cabriolet quitter la propriété, avec Lucy à son bord… Comment ai-je pu me tromper sur Georgia à ce point ! Si elle est réellement complice de Cortland, je ne lui pardonnerai pas.

Les intentions de ce misérable ne font aucun doute, je ressens une énorme poussée d'adrénaline en pensant à ce qu'il projette de faire à Lucy. Elle n'est pas femme à se laisser faire, mais il est nettement plus fort qu'elle, et va sûrement la frapper pour l'étourdir et arriver à ses fins.

La justice de ce pays est malheureusement beaucoup trop clémente vis-à-vis de ce type de prédateur, et Cortland pense certainement s'en sortir en proposant le mariage à sa cousine.

Je me souviens avec honte et dégoût que ce type d'accord a été récemment validé dans notre propre cabinet, par Jonathan Musgrove lui-même.

Une jeune fille d'à peine dix-sept ans avait été abusée par un ami de son frère. Pour éviter le scandale, les parents de la victime et de son bourreau avaient arrangé un mariage, assorti d'un dédommagement, toutes choses que la jeune fille avait probablement été contrainte d'accepter. Comment a-t-on pu valider cela ! Je ne pourrai me résoudre à cautionner une telle ignominie. Cette affaire fut notre premier désaccord, entre Jonathan et moi.

Et cette ordure de Cortland qui projette sans aucun doute d'obtenir

le même accord avec Lucy, pour que son honneur ne soit pas entaché. Je n'ose imaginer qu'elle puisse accepter de l'épouser pour éviter le scandale. Je ne veux d'ailleurs rien imaginer, cela me rend fou ! S'il ose poser ses mains sur elle, je le tue !

Je distingue au loin un véhicule qui pourrait être celui de Cortland. Je pousse Cromwell à accélérer afin d'arriver à la hauteur du cabriolet et me jeter sur cette ordure.

Lucy doit être morte de peur ! Au fur et à mesure que je m'approche du cabriolet, je distingue les deux occupants, je hurle le nom de Cortland pour qu'il arrête son hippomobile, mais le scélérat fouette ses chevaux de plus belle pour accélérer !

Un trou sur la chaussée manque de renverser le cabriolet qui chancèle et se rétablit après de nombreux soubresauts. J'entends un hurlement de peur, certainement Lucy. Il me faut arrêter ce véhicule avant qu'il n'ait un accident et blesse la jeune femme !

Je suis heureusement un excellent cavalier et parviens sans mal à rattraper l'équipage. Sautant de ma monture, je me jette alors sur le conducteur pour l'obliger à arrêter le cabriolet, sous les hurlements de la femme et les hennissements des chevaux brutalement freinés.

— Que nous voulez-vous ? hurle le conducteur quand le véhicule est enfin arrêté. Vous êtes fou !

Ce n'est pas Cortland ni Lucy dont j'ai stoppé la course, mais un couple de quinquagénaires apeurés. Confus et désespéré, je m'excuse rapidement, et rappelle Cromwell en sifflant, qui s'était éloigné dans le champ et commençait à brouter de l'herbe. Pressé, je saute à nouveau sur son dos et reprends ma course, de plus en plus inquiet du sort de ma bien-aimée Lucy.

Son visage s'interpose devant mes yeux tandis que Cromwell galope vers le bois que je décide de contourner.

Je me souviens de la douceur de ses lèvres sur ma joue, de son odeur dont je ne me lasserai jamais… L'idée qu'elle est peut-être en ce moment même en train de lutter contre cette ordure de Cortland me fait perdre la raison.

J'essuie la sueur qui coule devant mes yeux, ou est-ce des larmes de rage et de désespoir…

J'arrête ma monture pour observer plus attentivement le bois. Un cavalier peut y entrer, mais le bois est trop dense et trop mal entretenu pour qu'un cabriolet puisse s'y hasarder. Je continue à le contourner en galopant plus vite.

Et si Rama s'était trompée et que Cortland ne se dirigeait pas vers ce bois, mais plutôt vers l'hippodrome ? Non, elle doit avoir raison. Pour ce qu'il compte faire, Cortland doit avoir choisi un endroit reculé, où le passage est rare. Ce qui n'est pas le cas du chemin vers l'hippodrome. Alors où peuvent-ils bien être !

Je sens le désespoir me gagner quand j'arrive à la fin du contournement du bois. J'arrête de nouveau mon cheval pour tenter de distinguer de nouvelles traces qui révèleraient que Cortland s'est enfoncé dans le bois, mais il n'y a toujours rien.

Je reprends le contournement quand soudain, j'aperçois à une centaine de mètres devant moi un véhicule arrêté. L'espoir revient, mais la peur aussi car je ne vois personne dans le véhicule. Je lance mon cheval au galop, me couchant presque sur ma monture pour aller plus vite. Cromwell semble sentir mon excitation et ma peur et accélère de plus belle.

Enfin je les aperçois ! Fou de rage, je vois Cortland asséner une violente gifle à Lucy alors qu'elle est déjà à terre et qu'il est à califourchon au-dessus d'elle. Je le vois tenter de remonter ses jupons. Je saute comme un fauve et me précipite sur cette ordure à qui j'assène un coup sur le crâne. Il tombe sur Lucy, mais je le saisis par les cheveux pour l'éloigner de celle-ci. Il n'est pas assommé, loin de là !

Les coups pleuvent, et je ne peux m'arrêter de le frapper. Ivre de rage, je sens l'arête de son nez exploser sous mon poing, et ses côtes se briser sous la violence de mes coups.

Je perçois finalement les cris de Lucy qui me hurle d'arrêter de me battre. Je sors de ce cauchemar de violence, j'ai l'impression d'entendre de nouveau, comme si je sortais la tête de l'eau.

Lucy est debout devant moi, les cheveux défaits, une trace rouge qui zèbre sa joue droite. Son corsage est déchiré et ses jupons couverts de poussière. Mais elle est sauve, et elle me sourit à travers ses larmes. Lentement elle s'approche de moi, et pose ses mains sur mon visage.

— Andrew…

Je réalise que je tremble encore, de peur, ou de colère, ou plus sûrement des deux. Je prends ses mains dont j'embrasse les paumes. Elle est sauve !

Je jette un œil sur David qui git non loin de nous. Son visage est en sang, et il est encore couché, se tenant courbé en gémissant.

— Prenez moi dans vos bras, Andrew. J'ai besoin de sentir vos mains sur moi, pour effacer l'horrible sensation de…

Elle s'interrompt et je vois des larmes couler le long de ses joues. Je la prends alors doucement contre moi, et caresse ses cheveux emmêlés. Elle lève lentement son visage vers moi, je passe une main sur sa joue endolorie.

— Ma chérie… je n'aurais pas supporté de vous perdre.

Mes lèvres parcourent lentement son visage. Sa lèvre est légèrement fendue. Je pose ma bouche doucement sur la sienne, et je me fais violence pour ne pas l'embrasser plus longuement.

— Je vous ramène au manoir. Tout le monde est fou d'inquiétude

pour vous.

Je détache les deux chevaux de l'hippomobile afin de les emmener avec nous, laissant Cortland se débrouiller pour rentrer à pied chez lui.

Puis je hisse Lucy sur Cromwell et saute derrière elle. Épuisée, elle se pelotonne contre moi, je peux la serrer dans mes bras. Sentir son corps contre le mien, ondulant au rythme du cheval sera un des plus beaux et plus troublants moments de ma vie.

Nous rentrons ainsi, au pas, à Ascot Manor.

Je vois Rama courir vers nous dès que nous arrivons en vue de la propriété. Nous mettons alors pied à terre et terminons le trajet en marchant.

La pauvre femme est en pleurs et Lucy a toutes les peines du monde à la rassurer. Rama finit par se calmer, et, à mon grand étonnement, me saisit une main qu'elle embrasse.

— Merci, me chuchote-t-elle avant d'entourer Lucy d'un châle et de la serrer contre elle.

J'aperçois mon père, près de Madame Fairfax. Ils se dirigent vers nous, et je peux constater que la grand-tante de Lucy est, elle aussi, terriblement bouleversée. La pauvre femme semble avoir vieilli de dix ans en l'espace de quelques heures. Elle se précipite sur Lucy qu'elle prend dans ses bras. Puis elles partent toutes les trois vers la maison, Lucy me lance alors un doux sourire avant de disparaître avec Euphémia et Rama.

— Bravo mon fils, me lance Père. Maintenant occupe-toi de Lucy, je me charge des choses désagréables.

CHAPITRE 33

Stanton

- 24 et 25 juillet -

L'affolement que je lis pour la première fois dans les yeux d'Effie me remplit d'effroi et me chavire le cœur. Je donnerais n'importe quoi pour la rassurer et faire disparaître cette angoisse terrible.

En apprenant que Lucy a disparu et qu'elle a probablement été enlevée par ce scélérat de Cortland, je comprends immédiatement le but qu'il poursuit, et je me surprends à prier pour que mon fils arrive à temps.

Euphémia, hors d'elle, me certifie alors que Georgia était au courant des projets infâmes de Cortland. Je suis dubitatif devant l'énormité de cette affirmation, mais en interrogeant la jeune femme, je dois bien admettre que mon amie a raison.

— Il m'a dit qu'aucune femme ne lui avait jamais résisté, et que Lucy, comme les autres, était attirée par lui et ne lui résisterait pas. Même s'il doit les forcer un peu, les femmes finissent toujours par lui céder.

Je lis dans les yeux d'Effie qu'elle fait un effort surhumain pour ne pas gifler cette petite idiote.

— Avez-vous conscience de la cruauté et de la bêtise de ce que vous venez de dire, Georgia ?

— Je ne vous permets pas, Monsieur Bellamy, de m'insulter ! s'insurge-t-elle en se redressant avec colère.

— Je ne vous insulte pas, j'énonce un fait. Que vous ayez pris pour argent comptant les dires de ce fanfaron laisse planer un doute sur votre entendement et surtout sur vos mœurs. S'il arrive quoi que ce soit à Lucy Fairfax, sa grand-tante exigera et obtiendra la condamnation du misérable qui l'aura agressée. Compte tenu de la fortune et du rang de cette jeune fille, cette effroyable affaire fera les gros titres des journaux, et votre nom sera bien évidemment cité. Pensez-vous que ce Don Juan de pacotille acceptera de tomber seul ? Vous pouvez me croire, il essaiera de diminuer sa responsabilité en reportant sur vous une part de ses motivations. Ne l'avez-vous pas encouragé à déshonorer une jeune femme, parce que vous étiez bouffie de jalousie et que vous craigniez de perdre votre fiancé ? Votre complicité, même passive, jettera la honte sur votre nom, sur votre famille, et sur notre cabinet. Alors, Georgia, suis-je assez clair, ou dois-je vous expliquer à nouveau la gravité de vos actes ?

Au fur et à mesure que je parle, je vois le visage de la jeune fille se décomposer.

Georgia semble soudain prendre conscience de ce qu'implique sa participation, même passive, au plan criminel de Cortland. Elle finit par se défendre en pleurant, assurant qu'elle ignorait jusqu'où son complice pouvait aller.

— Je vous en conjure, ne dites rien à mon père ! me supplie-t-elle, les mains jointes.

— Je crains que cela ne soit impossible. Il ne s'agit pas de couvrir une petite bêtise sans importance, Georgia. Vous avez fomenté l'agression de Lucy Fairfax, je ne peux laisser votre père apprendre cette ignominie par la presse.

— Dites-moi ce que je dois faire, je le ferai !

— Pour le moment, vous en avez assez fait. Nous attendons le retour d'Andrew et de Lucy. Préparez vos affaires, vous allez venir avec moi, et confesser vos actes à votre père. Nous déciderons ensemble de ce qu'il convient de faire.

Je quitte la chambre de Georgia, suivi d'Euphémia, dont la pâleur m'inquiète.

— Ayez confiance, lui dis-je en passant mon bras autour de ses épaules. Andrew va nous ramener Lucy saine et sauve.

Elle me sourit faiblement. Jamais je ne l'ai vue dans un tel état de tension. Ses traits sont creusés et elle se tient courbée, comme assommée par une trop grande pression.

Soudain, nous entendons les cris de Rama et nous la voyons s'élancer dans l'allée. Quelques dizaines de mètres plus loin, mon fils apparait, sur Cromwell, tenant Lucy serrée contre lui.

Euphémia pousse un petit cri et s'effondre dans mes bras, les yeux pleins de larmes. Elle niche son visage dans mon cou, provoquant en moi un immense élan de bonheur. J'aimerais que ce moment ne se termine pas, mais déjà elle se reprend. Elle essuie ses larmes et rajuste sa coiffure et sa tenue.

Nous descendons accueillir Lucy dont le visage tuméfié nous bouleverse. Euphémia et Rama disparaissent dans la maison, avec la jeune femme dont elles vont soigner les blessures. Annie les suit avec un plateau sur lequel sont posés des pansements et autres matériels de soin.

J'accueille mon fils avec un sentiment de soulagement mêlé de fierté. Au regard qu'ils échangent Lucy et lui, je comprends que leur relation est à présent assumée. Ils s'aiment et ne le cachent plus.

Andrew est couvert de poussière et de sueur, mais je veux qu'il me raconte le sauvetage de Lucy avant de le laisser partir se laver.

Tandis que Georgia et moi nous apprêtons à quitter cette maison où elle n'est plus la bienvenue, Euphémia me rejoint et me rassure sur la

santé de Lucy. Elle me confirme à voix basse que mon fils est arrivé à temps pour sauver la jeune femme, et que Cortland doit errer non loin du bois, blessé et à pied.

Nous partons Georgia et moi, et je préfère ne pas la rassurer quant au sort de Lucy, pour la laisser encore craindre le pire sur son avenir. C'est sûrement cruel, mais je n'ai aucun remords à laisser cette peste se morfondre quelque temps encore.

Sur le trajet qui nous ramène à Londres, nous croisons un équipage dont le conducteur nous interpelle et nous met en garde contre un cavalier qui les aurait agressés et qui rôderait peut-être encore dans le coin. Ce même cavalier aurait battu sévèrement un pauvre jeune homme, qu'ils venaient de trouver sur le chemin et qu'ils ramenaient à Londres. Le pauvre avait en effet refusé de se faire soigner chez un médecin à Ascot.

En me penchant, je reconnais Cortland, effectivement bien amoché, qui tente de se dissimuler en se renfonçant dans la banquette arrière.

Je les remercie de leur prévenance, et leur promets de faire très attention, puis nous repartons à vive allure pour la capitale.

— C'est David qui était sur la banquette ? me demande Georgia d'une voix geignarde.

Je ne lui réponds pas, me contentant de demander au cocher d'accélérer.

L'entretien entre Georgia, sa famille et moi est extrêmement tendu. Ce matin-même nous avons eu un échange houleux concernant la rupture des fiançailles entre nos enfants. Cette perspective avait été très peu appréciée par Jonathan et surtout par son épouse. Elle avait même exigé, si la rupture était entérinée, que Jonathan refuse de laisser la direction du cabinet à Andrew comme nous l'avions convenu.

Mais ce soir, Jonathan est effondré. Il prend alors conscience des conséquences pour notre cabinet si Euphémia décide de porter plainte contre Cortland. La complicité de Georgia sera sans aucun doute dévoilée, le scandale éclaboussant inévitablement notre office notarial. Jonathan et son épouse me supplient de faire mon possible pour éviter le dépôt de plainte.

Bien que je sache que mon amie n'a nullement envie de mettre sur la place publique l'agression de sa petite nièce, je laisse planer le doute.

Mes projets sont clairs : ainsi que me l'a demandé Euphémia, je vais régler le sort de Cortland à ma façon, en évitant un scandale qui éclabousserait la famille Fairfax. Je laisse encore une fois mon associé, et surtout son épouse dans l'ignorance de mes projets.

Le lendemain, alors que le soleil est à peine levé, je me rends au

domicile de Cortland. Sa concierge me confirme qu'il est rentré très tard la veille et qu'il est bien chez lui en ce moment même.

Je monte les quelques marches et tambourine à sa porte pendant de longues minutes, jusqu'à ce qu'il se décide à venir entrouvrir sa porte.

Je pousse alors violemment celle-ci et entre dans le logis. Une odeur de sueur et de renfermé m'agresse. Cortland me dévisage et je vois son regard chercher derrière moi comme s'il craignait la présence d'une autre personne, Andrew sans doute.

— Je suis venu seul, mais je te déconseille de me sous-estimer.

Le tutoiement me vient naturellement, comme il en est avec la canaille.

Pour appuyer ma menace, je lui assène un coup vif sur l'épaule avec ma canne.

Il réprime un cri et se recule.

— Pour ce que j'ai à te dire, je préfère que nous soyons seuls.

— Que me voulez-vous ? demande-t-il avec agressivité.

Il me lance un regard mauvais et essuie la sueur qui perle sur son front. Son nez est visiblement cassé, et il se tient courbé, souffrant sans aucun doute. Andrew a visiblement frappé fort, cela dit, et il est chanceux d'être encore en vie. Si Lucy n'avait pas arrêté sa hargne, je crains que mon fils ne se soit acharné sur lui au point de le tuer.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Je parcours des yeux l'intérieur du petit appartement. Si ce n'était le désordre et la saleté, il serait assez coquet. Mais du linge sale et ensanglanté traine sur le sol, et des restes de repas trônent encore sur la table. Il y a de la poussière sur tous les meubles, et les fenêtres sont encrassées.

Mais les meubles sont de qualité, et les vêtements que j'aperçois dans l'armoire grande ouverte me semblent être de bonne facture.

— Tu n'es pas trop mal installé dis-moi. Dommage…

— Pourquoi dommage ?

— Tu penses que tu peux agresser Lucy Fairfax et t'en tirer à si bon compte ? Tu vas devoir payer mon gaillard, et la facture va être salée.

— Vous voulez rire ? Elle n'a presque rien alors que votre fils m'a explosé le nez et cassé des côtes ! C'est plutôt à moi de réclamer des comptes !

— Tu crois ça ? Je vais t'expliquer comment ça va se passer. Dès que je suis sorti de cet appartement minable, je vais de ce pas rendre visite à un très bon ami, qui se trouve être inspecteur de police. Je vais lui raconter en détail l'agression dont a été victime la jeune Fairfax. Tu connais l'excellente réputation et la fortune de cette famille, nul doute que cela sera pris très au sérieux par mon ami. Ensuite, je lui donnerai le nom de son agresseur, qui se trouve être aussi celui du voleur qui a dérobé une grosse somme d'argent à une

pauvre femme dont le fils est venu nous demander conseil. Un violeur doublé d'un escroc, ton compte est bon mon bonhomme.

Tandis que je parle, je vois Cortland se déplacer lentement vers un petit meuble, près de son canapé. Il tend brusquement la main vers le tiroir, mais je le prends de vitesse et lui assène un violent coup de canne sur le poignet. Il pousse un cri de douleur et s'écroule sur son canapé pendant que je récupère le petit pistolet qu'il avait eu l'intention de saisir, pour me menacer.

— Tss tss tss… mauvais choix encore une fois. Mais je suis bon prince et je vais te donner une dernière chance.

— Qu'est-ce que vous voulez à la fin ? gémit-il en se frottant le poignet.

— Je t'offre la possibilité de t'amender ! Avoue que c'est généreux de ma part.

— Et je dois faire quoi ?

— Disparaître.

Il ouvre de grands yeux.

—Vous voulez que je me suicide ?

J'éclate d'un rire sans joie.

— Ça serait la solution, mais je te propose une autre option. Tu vas vendre tout ce que tu as et qui peut encore te rapporter quelque chose. Ton hippomobile par exemple. Et avec cet argent, tu prends un aller simple pour les États-Unis d'Amérique. Il y a un bateau qui part dans trois jours exactement. Il y a encore des places en troisième classe, j'ai vérifié. Je vais te faire surveiller par des hommes que j'emploie pour mener des enquêtes. Si tu n'es pas au départ de ce bateau, je laisse l'inspecteur de police s'occuper de toi. Il aura sans doute un joli paquet de plaintes contre toi, de quoi te mettre hors d'état de nuire pendant de longues années.

— Mais que voulez-vous que j'aille faire là-bas.

— Je m'en moque complètement. Je veux te voir disparaître d'une façon ou d'une autre. Par égard pour ta famille, pour Lucy, pour le souvenir de sa mère et de la tienne, je te laisse la possibilité de refaire ta vie loin d'ici. Cela ne tiendrait qu'à moi, je te livrerais à la police avec un grand plaisir. Mais j'ai promis de te laisser une chance.

Cortland baisse la tête et semble réfléchir.

— Je crois que je n'ai pas le choix… mais j'aurai certainement besoin de beaucoup plus d'argent que ce que tout ça va me rapporter.

— Tu n'auras pas un penny. Donne-moi un prétexte pour ne pas honorer ma promesse et je me ferai une joie de te livrer à la police.

— D'accord, d'accord… Inutile de se fâcher. Je serai sur ce fichu bateau dans trois jours.

CHAPITRE 34

Euphémia

- 27 juillet -

— Croyez-vous que ce scélérat sera bien sur le bateau demain ?

— Je n'ai aucun doute là-dessus ma chère Effie. Mes hommes le surveillent jour et nuit, il a vendu ses meubles et sa petite calèche et il a acheté son billet.

— Je ne serai rassuré que lorsque ce fichu bateau sera parti avec lui à son bord. Nous devrions peut-être lui restituer ses deux chevaux.

— Vous êtes beaucoup trop honnête, me rétorque Stanton en baisant ma main, qu'il tenait entre les siennes depuis cinq bonnes minutes. Il est trop tard à présent.

Depuis l'affreuse agression de Lucy, Stanton a pris en main toute cette affaire. Il est aux petits soins pour moi et je dois bien avouer que cela me plait énormément. Je suis restée alitée une journée entière après cette terrible journée, mon médecin me prescrivant un repos complet. Selon lui l'émotion avait été trop forte pour moi, ce qui expliquait ma grande faiblesse et ma poussée de fièvre. Comble de l'ironie, c'est ma douce Lucy qui est venue me veiller, alors qu'elle est pourtant la première victime de ce drame.

Elle se remet très vite, et je soupçonne que sa relation toute nouvelle avec Andrew y soit pour beaucoup. Quand je pense à ce qui aurait pu se passer s'il n'avait pas été là, je sens les battements mon cœur accélérer encore une fois !

— Et s'il revenait des Amériques pour tourmenter Lucy de nouveau ?

— Ne craignez rien, ma douce. Vous n'êtes plus seules Lucy et vous. Andrew saura parfaitement la protéger, et si ce gredin remet les pieds en Angleterre, il sera immédiatement arrêté, je peux vous le promettre.

Je soupire longuement, je sens s'alléger peu à peu le poids immense qui m'oppresse. Comme il est rassurant d'avoir mon cher Stanton auprès de moi. Il m'a confié avoir le projet de s'installer non loin d'ici, dans une maison dont la vente est prévue dans moins de six mois.

Debout derrière la porte fenêtre de la bibliothèque, nous observons Lucy et Andrew qui sont installés sur la terrasse. Tout dans leur attitude, leurs gestes et leurs regards respire l'amour et la tendresse.

— Il va me falloir préparer le mariage de ma petite-nièce plus vite que je ne l'avais espéré.

— Je suis sûr que cela va vous ravir.

— Je ne pouvais rêver meilleur parti pour elle. Andrew est merveilleux.

— Elle aussi est merveilleuse. Je n'ai connu qu'une femme qui soit aussi exceptionnelle qu'elle.

Je souris, c'est toujours agréable d'être flattée.

— J'appréhende le départ de Lucy. J'ignore où ils vont décider de s'installer, mais j'aimerai tellement que cela soit près d'ici, dis-je les yeux rivés sur le jeune couple.

— La maison que j'ai prévu d'acheter leur aurait parfaitement convenu, me dit Stanton. Elle est à mi-chemin entre ici et Londres, Andrew pourrait faire la route chaque jour sans difficultés pour se rendre à l'office. Et Lucy serait proche de vous.

— Ça serait merveilleux ! Stany, vous devez leur en parler, dis-je enthousiaste.

— Mais moi, où serai-je logé ? me dit-il à voix basse.

Le regard qu'il me lance me trouble et je me sens rougir comme une enfant.

— Musgrove a-t-il enfin accepté de laisser les rênes du cabinet à Andrew, dis-je pour changer de sujet et reprendre contenance.

— Oui, il se retire d'ailleurs dès maintenant des affaires. Le scandale qui a frôlé sa famille l'a complètement fait basculer. Il a décidé de quitter Londres pour retourner à Edimbourg, dans son berceau familial. M'est avis que cette décision est moyennement appréciée par sa femme et sa fille, mais il a décidé d'éloigner Georgia du cercle de ses relations londoniennes, qu'il estime néfaste pour elle.

— Je peux le comprendre, et l'Ecosse est tellement vivifiante.

J'entends Stanton rire. Je n'ose pas encore le regarder.

— Je crois que vous m'amuserez toute ma vie, ma douce amie. Une journée loin de vous est une journée de perdue.

Il prend doucement une mèche de mes cheveux et la replace derrière mon oreille, comme il le faisait souvent quand nous étions jeunes. Je me sens alors submergée par une forte émotion.

— Je n'ai pas envie de vous voir repartir pour Londres, Stany. Je suis tellement bien avec vous à mes côtés.

Il me regarde avec tendresse et presse mes mains contre son cœur.

— Je n'ai aucune envie de vous quitter moi non plus. Je me sens tellement heureux près de vous.

Troublée, j'essaie de trouver les mots qui cacheraient l'émotion que sa déclaration suscite en moi. Ses yeux plongent dans les miens, soulevant des milliers de papillons qui me parcourent toute entière.

Est-il raisonnable d'espérer ce dont toute ma vie j'ai rêvé ? Ce pourrait-il que mon cher amour de jeunesse éprouve lui aussi une émotion aussi forte ? Je suis une vieille femme, certes encore alerte,

mais les messieurs de son âge préfèrent toujours la compagnie de femmes plus jeunes. Je ne veux plus souffrir, et je ne supporterais pas…

— Vous réfléchissez beaucoup trop, mon Effie. Vous avez toujours beaucoup trop réfléchi, me dit alors Stany en me prenant dans ses bras et en m'embrassant.

Et soudain nous avons vingt ans, je retrouve cette passion qui m'embrasait dès que je le voyais.

— Epousez-moi, me souffle-t-il entre deux baisers.

— Je crois que j'ai une solution pour vous loger… dis-je dans un murmure en me serrant contre lui.

CHAPITRE 35

Rama

- 29 juillet -

Nous voilà tous remis de nos émotions. Quelle histoire incroyable...

Avec toutes ces péripéties, comme mon Inde natale me semble loin ! Je sais que ma terre va me manquer, plus fort à certains moments, moins à d'autres. Mais je sais aussi, après ces moments terribles où nous avons tous craint pour la vie de ma petite Lucy, que jamais au grand jamais je ne voudrai m'éloigner de cette douce « enfant ».

Je regarde la montre que Lucy m'a offerte et qui ne me quitte pas. En Inde il est dix-huit heures, alors qu'ici midi vient de sonner. Ma famille s'apprête à dîner alors que nous allons déjeuner. Là-bas, les couleurs sont spécifiques de ces fins de journées en bordure de forêt, qui est à cette époque redevenue luxuriante grâce aux vents de mousson qui ont apporté l'eau salutaire sur notre pays.

Je repense à tout cela, alors que je me dirige vers l'office. Aujourd'hui est un jour un peu spécial : madame Euphémia a décidé qu'il nous fallait préparer un grand pique-nique, que nous irions déguster dans la roseraie, tous ensemble ! Qu'a-t-elle derrière la tête ? Nul n'en sait rien. Sauf, peut-être, ce cher monsieur Stanton... Les messes basses allaient bon train entre eux deux au cours de la matinée...

La table est mise au milieu des rosiers et cela donne un ensemble magnifique. Des toiles ont été tendue pour nous préserver du soleil, ce dont je dois l'avouer je ne vois pas la nécessité, mais je dois bien être la seule...

— Allez, allez, dépêchons ! crie madame Euphémia en tapant dans ses mains.

On pourrait aisément la prendre pour un chef d'orchestre ! Elle ne perd pas une miette de tout ce qu'il se passe et sait avoir un mot d'encouragement ou de critique pour chacun.

Annie, Judith et Alfred ne savent plus où donner de la tête. Heureusement que j'arrive en renfort !

Les deux jardiniers ont été réquisitionnés pour l'occasion. Ils vont faire les allers et retours entre l'office et la table pour apporter les différentes parties du repas, ré approvisionner la tablée en boissons fraîches, en pain et autres choses.

— Ne vous éloignez pas trop, malgré tout, leur lance Madame, nous aurons des détails importants à voir avec vous également, messieurs.

Mademoiselle Lucy va et vient entre les chaises, la grande table et les rosiers, où les jardiniers ont coupé des fleurs magnifiques pour décorer la tablée. À chaque fois qu'elle se pique, monsieur Andrew embrasse amoureusement le doigt blessé pendant que son aimée plonge son regard sur sa nuque penchée et en profite pour jouer avec ses boucles blondes. Voilà un couple contrasté qui nous éclabousse tous de son bonheur !

Monsieur Stanton, lui, ne fait pas grand chose. Il est globalement plongé dans un état catatonique d'admiration de Madame, dans tous ses faits et gestes. De temps en temps, il fait ce que lui demande Madame dans un « Mon cher Stanton, que diable, aidez-nous donc un peu en... ».

Alfred n'arrête pas de rire, d'une façon qu'il espère discrète, tout en venant vers moi.

— Que vous arrive-t-il, Alfred ?

— Je dois avouer que j'ai bu deux ou trois verres de Brandy avant tout cela. Histoire de me détendre, j'étais très inquiet à l'idée de manger à la même table que Madame et ses invités... Mais avec ce soleil, je crains que les effluves ne me soient montées à la tête.

— Allez peut-être vous rafraîchir avec de l'eau du puits.

— Oh ! Excellente idée, ma chère Rama. Je me dépêche.

Je vais rejoindre Annie et Judith pour les aider à dresser le couvert.

— Où est parti Alfred ?

— Se remettre les idées en place.

— Ah... c'est vrai qu'il était étrange depuis tout à l'heure.

La table est enfin installée et les victuailles ne vont pas manquer ! Quant aux boissons... nos verres ne resteront pas vides longtemps.

Tout le monde est debout, chacun derrière sa chaise qu'il tient avec plus ou moins de tension ou de détente. Il y a là Madame Euphémia, messieurs Stanton et Andrew, ma « petite » Lucy, Alfred, Annie, Judith, les deux jardiniers, le responsable des écuries et moi-même. Et Satanas, bien évidemment.

Madame tapote son verre en cristal de Waterford avec le fil de son couteau.

— Merci à tous d'être là ! Nous sommes réunis autour de cette table tout d'abord pour le plaisir de ces bons moments, car vous avez tous à votre façon participé aux événements de ces derniers jours, et il fait bon vivre des heures plus clémentes, mais aussi parce que nous n'avons pas de temps à perdre pour l'organisation des prochaines semaines.

Elle se tourne vers monsieur Stanton et le gratifie d'un sourire complice.

— Première chose : j'ai fait partir ce matin un lot d'enveloppes très

conséquent, qui va inonder le gotha londonien. Le courrier est bien entre les mains des services postaux de notre reine, Alfred ?

— Tout à fait, Madame !

— Fort bien. Ces missives invitent donc toutes ces dames et tous ces messieurs à un bal assorti d'une grande fête, qui se dérouleront ici-même au manoir d'Ascot, et se répandra jusque dans les jardins.

Elle se tourne vers un des jardiniers.

— Ne soupirez pas ainsi, Malone, je vous ai entendu. Ce que nous avons à fêter vaut bien quelques égratignures à vos rosiers majestueux, ne trouvez-vous pas ?

— Bien sûr, Madame, dit-il en souriant.

— Nous allons donc fêter bien des choses ce jour-là. Tout d'abord la présentation de Lucy à nos pairs. Puis son anniversaire, qui va la déclarer majeure. Ensuite, et cela va de soi, ses fiançailles officielles avec le plus adorable des jeunes hommes que la terre ait jamais porté, mis à part un certain jeune homme que je connus il y a bien des années... Tout cela va nous demander à tous beaucoup de travail, c'est pourquoi nous sommes réunis autour de la même table. J'ai toujours pensé que les agapes aident à la stimulation des méninges. Et le Brandy aussi, cela va de soi.

Monsieur Stanton se racle ostensiblement la gorge et Madame se tourne vers lui.

— J'y viens, mon ami, j'y viens, lui répond-elle.

Elle lui tend alors son verre en signe d'hommage et de connivence.

— Vous le savez tous, mon cher Stanton a toujours été à mes côtés pour m'aider. Nous sommes unis lui et moi depuis toujours par des... affinités, indéniables et indestructibles.

Monsieur rougit aussitôt jusqu'aux oreilles.

— Mon cher ami, faites-nous la grâce de ces réactions d'adolescent, voyons...

Puis elle se met à rire en le voyant passer au cramoisi.

— Je vais arrêter là mes remarques, dit-elle, vous pourriez vous en étouffer.

Lucy intervient alors.

— Et donc, ma Tante ?

— Oh ! Eh bien, Stanton a décidé de venir s'installer près d'Ascot. La campagne d'ici lui plaît beaucoup.

— La campagne ? relance Lucy. Et ensuite ?

— C'est-à-dire, ajoute Madame, eh bien... comment dire... Monsieur Bellamy m'a demandée en mariage... et... j'ai dit oui.

Et voilà, c'est dit. Elle a lâché cela comme pour se délester d'un secret trop lourd à porter. Et maintenant, c'est elle qui rougit.

— Mais, dit-elle, pour reprendre contenance et la direction des opérations, nous attendrons d'avoir célébré comme il se doit le

mariage de nos deux jeunes tourtereaux !

Monsieur Stanton saisit alors sa main et l'embrasse avec ardeur, bien incapable de prononcer un seul mot.

— Comme vous le disiez, ma Tante, termine Lucy, nous n'avons pas de temps à perdre !

Madame lève son verre et nous faisons tous de même. Chacun peut enfin s'asseoir pour déjeuner et échanger à propos des préparatifs de ce grand événement.

— Eh bien, ma chère Rama, me dit Alfred, qui est assis près de moi, Madame n'a plus organisé aucun bal depuis des décennies. Je peux vous dire que vous allez vivre un grand moment, parce que pour celui-ci, nul doute qu'elle va laisser libre cours à ses envies !

— J'en suis absolument ravie !

— Mais nous n'allons pas beaucoup nous reposer d'ici là.

— Nous pourrons souffler ensuite, Alfred.

— N'y songez même pas ! Madame vient de me dire qu'elle avait déjà trouvé pour notre petite association culinaire, trois repas à prévoir dans de magnifiques maisons londoniennes.

— Oh ! Mais c'est extraordinaire.

— Sans doute, oui.

— Vous n'êtes pas satisfait, Alfred ?

— Si fait, bien sûr ! Mais je prévois déjà toute l'énergie que cela va nous demander, et j'en suis tout étourdi.

— Prenez donc un verre de ce délicieux Lussac, mon cher. Il va vous clarifier les idées.

— En êtes-vous certaine ?

— Pas le moins du monde ! Mais il vous fera voir les choses de façon plus positive !

Lucy et Andrew sont vraiment très amoureux, ils n'en finissent pas de trouver des occasions de se bécoter, de se caresser, de se coller l'un à l'autre.

Si on nous avait dit que ma petite « indienne blanche », comme la surnommait mon frère, voguerait par le Mary-Bell vers un tel avenir, nous ne l'aurions pas cru !

Je me dis qu'auprès d'elle ma route est toute tracée. Jamais je ne la quitterai. Elle me l'a d'ailleurs demandé et a même ajouté, devant un Andrew rougissant, qu'elle comptait bien sur moi pour m'occuper de leurs enfants, qu'elle espérait nombreux.

Andrew avait souri en regardant le bout de ses chaussures. Et j'avais ajouté que je ne rajeunissais pas et que donc pour le nombre des enfants, il leur faudrait aussi avoir un peu pitié de moi.

Je me tourne vers le manoir. Je ne sais pas si Andrew et Lucy vont

décider de vivre ici. Mais cela me conviendrait bien. Je commence à y avoir mes « repères anglais ».

Et puis, il y a notre Cercle culinaire !

Et voilà.

J'observe ma douce et adorable Lucy. Son image radieuse de bonheur se superpose à celle de ses trois ans, petite bonne femme venue se planter devant moi dans les jardins de sa maison, un sourire accroché aux lèvres.

J'étais accroupie, occupée à des plantations, et son visage était très exactement à la hauteur du mien. Elle irradiait d'un bonheur qu'elle croyait inébranlable.

— Bonjour, je m'appelle Lucy. Et toi ?

— Mon nom est Rama.

— Alors, Rama, tu veux bien être mon amie ?

— Oh ! Je veux bien, si madame votre mère est d'accord, bien sûr.

— Elle le sera, avait-elle affirmé en me tendant sa petite main potelée pour sceller notre accord.

Voilà une bien étonnante petite fille, m'étais-je alors dit.

Oui, une bien étonnante petite fille.

RECETTES

Chose promise, chose due !

Escalope de foie gras poêlée
Compotée d'oignons rouges
Pain aux figues fraîches

Chicken pie
Crème aigre

Curry de poisson
Chutney
Boulettes de lentilles

Cheese-cake à la crème de whisky
Irish Coffee

Escalopes de foie gras poêlées

une escalope par personne
du miel
vinaigre balsamique
cannelle (facultative)
sel, poivre

Prendre des tranches de foie gras frais, dénervées. Les saler et les poivrer.

Faire chauffer une sauteuse sans ajout de matière grasse.

Saisir les tranches de foie gras à feu très vif durant trente secondes.

Puis les retourner très délicatement.

Ajouter alors du miel, un trait de vinaigre balsamique et un peu de cannelle (selon les goûts).

Laissez cuire encore une minute.

Servir les escalopes bien chaudes avec leur accompagnement.

Compotée d'oignons rouges

500 g d'oignons rouges
150 g de sucre roux
10 cl de vinaigre balsamique
sel, poivre

Couper les oignons en rondelles et les faire revenir dans un peu de matière grasse, pendant environ un quart d'heure. Ils doivent être translucides.

Ajouter le sucre et le sel et laisser légèrement caraméliser les oignons. Déglacer avec le vinaigre et laisser « compoter » à petits bouillons sous un couvercle pendant une vingtaine de minutes.

Les oignons seront alors complètement fondus mais peut-être encore trop liquides. On termine donc la cuisson en ôtant le couvercle.

L'aspect va devenir confit et plus épais.

La compotée d'oignons rouges est prête !

Pain aux figues fraîches

6 grosses figues fraîches
1 cuillère à soupe de graines de pavot
1 cuillère à soupe de graines de sésame
210 ml d'eau tiède
360 g de farine
½ sachet de levure boulangère (ou mieux, levure fraîche du boulanger)
1 ½ cuillère à café de sel
2 cuillères à café de sucre

Préparer une pâte à pain avec l'eau, la farine, le sucre, le sel, la levure et les graines de pavot et de sésame. La laisser gonfler.

Lorsqu'elle est prête, y ajouter les figues fraîches coupées en deux, malaxer, laisser de nouveau la pâte gonfler, puis enfourner et cuire.

On évite de mettre les figues fraîches lors de la confection de la pâte car elle s'écrasent, ce qui donne une pâte qui se liquéfie et ne gonflera pas correctement.

Chicken pie

Pour la pâte :
200 g de farine
1 pincée de sel fin
115 g de beurre
5 cl de lait ou d'eau

Garniture :
4 blancs de poulet
2 carottes
1 oignon
1 poireau
1 échalote
250 g de champignons de Paris
35 cl de crème liquide
20 g de beurre
5 cl de cognac
2 pincées de quatre-épices
sel, poivre
1 jaune d'œuf

Pour préparer la pâte, mettre la farine, le sel et le beurre coupé en petits morceaux dans une jatte. Travailler du bout des doigts. Verser le liquide et pétrir légèrement la pâte, former une boule. La placer au frais pour 30 minutes au moins.

Peler l'oignon et l'échalote puis les émincer. Nettoyer le poireau, les carottes et les champignons puis émincer ces légumes ou les couper en petits morceaux. Couper les blancs de poulet en lanières.

Faire suer tous les légumes dans une cocotte avec le beurre pendant dix minutes. Ajouter les lanières de poulet, assaisonner de quatre-épices, de sel et de poivre. Cuire pendant 5 minutes environ sur feu vif en remuant. Flamber au cognac et ajouter la crème. Mélanger, baisser le feu, couvrir et laisser mijoter 5 minutes. Retirer du feu.

Étaler la pâte sur un plan de travail légèrement fariné. Y découper quatre disques de diamètre légèrement supérieur à quatre plats à gratin individuels. Préchauffer le four à 180°C.

Répartir la préparation au poulet dans chaque plat. Couvrir des disques de pâte, bien souder les bords et badigeonner le dessus avec le jaune d'œuf battu.

Mettre au frais pendant quinze minutes puis cuire à four moyen pendant vingt minutes environ.

Servir à la sortie du four.

Elle peut s'acheter telle quelle, mais si on n'en trouve pas on peut la faire ainsi :

200 ml de crème fleurette entière
1 citron jaune
1 pincée de sel
1 pincée de poivre

Presser le jus d’un demi citron (environ 30 ml de jus). Mélanger à la crème fleurette. La préparation épaissit, la battre encore un peu à la main.

Il ne vous reste plus qu’à saler et poivrer.

C’est prêt. Ce n’est pas vraiment de la crème aigre mais cela y ressemble !

des pavés de poisson, au choix
2 c. à soupe d'huile d'olive
1 oignon
2 poivrons
20 cl de lait de coco
20 cl d'eau
1 c. à soupe de curry en poudre
½ cuillère à café de pâte de curry
sel
poivre

Éplucher et émincer finement l'oignon.
Laver et couper en deux les poivrons.
Enlever les graines et émincer en lamelles.

Dans une cocotte, faire revenir l'oignon et les poivrons dans 1 c. à soupe d'huile pendant 5 min.
Ajouter ensuite les deux curry et mélangez pendant encore 2 min.

Incorporer doucement le lait de coco puis l'eau.

On peut à ce moment ajouter des légumes au choix cuits à la vapeur au préalable, en cuisson *al dente*.

Une fois que la sauce commence à frémir, rajouter le poisson coupé en gros morceaux.

Saler et poivrer.

Laisser mijoter 10 min en retournant le poisson au bout de 5 min.

Vérifier la cuisson avec la pointe d'un couteau.

Déguster le poisson bien chaud.

Boulettes de lentilles

400g de lentilles
100g de farine de blé ou de pois chiches
8 pincées de piment fort
4 pincées de coriandre en poudre
10cl d'huile
2 cuillères à soupe de coriandre ciselée
sel, poivre

Mettre les lentilles dans une casserole et les couvrir largement d'eau. Porter à ébullition et laisser cuire 15 minutes. Saler en fin de cuisson.

Égoutter les lentilles et en réserver 2 cuillerées à soupe. Passer le reste au moulin à légumes, avec le piment, la coriandre et du poivre, afin d'obtenir une purée souple. Ajouter la farine, plus ou moins selon le degré d'humidité des lentilles. On devra obtenir une pâte assez ferme pour la rouler entre les paumes des mains : une cuillerée de pâte, en ajoutant quelques lentilles entières.

Faire chauffer l'huile dans une grande poêle et y mettre à dorer les boulettes 4 à 5 mn, en les retournant afin qu'elles dorent de tous côtés.

Servir les boulettes chaudes, parsemées de coriandre ciselée.

3 dl de vinaigre d'alcool ébouillanté
500 g de pommes fruits émincées
150 g de sucre roux de canne
10 g de piments forts émincés
70 g de raisins Malaga
70 g de raisins de Smyrne
30 g de raisins de Corinthe
10 g de sel
2 gousses d'ail dégermées et pilées
150 g de citron confit coupés en petits dés
150 g de gingembre confit en petits dés
30 g de graines de moutarde
150 g de pulpe de mangue bien mûre
1 cuillère à café de gingembre en poudre
1 cuillère à soupe de vinaigre balsamique blanc

Éplucher et émincer les pommes. Chauffer le vinaigre et y plonger les pommes.

Faire cuire en frémissement et ajouter peu à peu les autres ingrédients dans l'ordre. Puis cuire 15 minutes à feu très doux.

On peut ajouter selon du vinaigre balsamique blanc à la fin quand le chutney est tiède.

Cheese-cake à la crème de whisky

75g de beurre fondu
2 cuillères à soupe de cacao
150 g de sucre en poudre
5 feuilles de gélatine (à l'époque de notre histoire on utilisait de la gelée achetée chez le boucher, en bloc)
6 cl de lait
10 cl de crème fraîche légèrement battue
225 g de biscuits sablés (faits maison, ils sont meilleurs !)
500 g de mascarpone ou de fromage blanc gras et onctueux
7 cl de crème de whisky

Briser les biscuits en miettes, les mélanger avec le beurre fondu et le cacao. Tasser le tout dans un moule à fond amovible.
Mettre au frais pendant la préparation du cheese-cake.

Faire tremper les feuilles de gélatine.

Battre le mascarpone pour le rendre plus onctueux, ajouter le sucre, puis la crème de whisky, le lait et la crème fraîche.

Lorsque la gélatine est ramollie, l'essorer puis la déposer dans une petite casserole avec un tout petit peu d'eau.

Faire chauffer pour laisser dissoudre complètement la gélatine, et verser le tout dans la préparation au whisky.

Bien mélanger et verser dans le moule sur le fond de biscuits.

Remettre au frais au minimum 4 heures avant de servir.

5 cl de whisky (irlandais bien sûr !)
sucre (ou plus pratique, 2 cuillères à café de sirop de canne)
cacao non sucré
café fort et très chaud
crème à la Chantilly

Deux astuces avant de commencer : le whisky sucré et le café doivent être à la même température, c'est à dire très chauds.

L'autre astuce est un petit instrument très simple à réaliser, il vous suffit de « sacrifier » une petite cuillère : pliez une cuillère en « L » de façon à former un angle de 90°.

Dans un grand verre à pied résistant à la chaleur, versez le whisky et le sucre de canne bien chaud. Utilisez ensuite votre petite cuillère pliée : il faut la placer dans le verre, à la surface du mélange, versez ensuite le café chaud dans la cuillère, en la remontant au fur et à mesure.

Cela permet au café de ne pas « plonger » dans le whisky, donc de rester au dessus et former une deuxième couche.

Ajouter alors la chantilly, qui va former la troisième couche.

Selon les goûts, terminer en saupoudrant de cacao amer.

Et maintenant : dégustez !

Petit conseil pour finir : conservez votre cuillère « sacrifiée » pour les prochaines dégustations !

Ne nous quittons pas
tout de suite…

Après cette lecture, peut-être pourriez-vous laisser une trace de celle-ci ?

Les lecteurs, dont je fais partie, apprécient en général de pouvoir lire des commentaires sur un livre, qui leur permettront de se faire une idée du contenu, avant de se décider à le découvrir.

Vous avez la possibilité de laisser un commentaire sur de nombreux sites de lecteurs, comme Babelio ou Livraddict, mais aussi sur la plateforme Amazon, ce qui peut permettre à d'autres personnes d'être attirées par ce roman.

Alors, pour votre lecture et pour ces commentaires à venir, je vous adresse un grand merci !

madisonhathaway.auteure@gmail.com

[1]

Un peu plus de quatre-vingts kilomètres.

[2] Thane, surnommée « La ville des lacs », se trouve à une dizaine de kilomètres au nord de Bombay, le long du fleuve Ulhas.

[3]

Pour aller des Indes en Angleterre il fallait moins de temps que dans le sens inverse. En effet, pour aller vers les Indes, il fallait naviguer plus bas, empruntant ainsi la « Route des alizées », qui permettait ensuite de remonter directement vers l'Inde. Mais cela représentait plusieurs semaines de navigation supplémentaire.

[4] Situé face à Piccadilly Circus, ce restaurant fut inauguré en 1873. Dans un style néo-byzantin, il impressionne par son luxe et la qualité de sa cuisine. Sur les cinq niveaux, les salles de restauration sont situées aux premier et second niveaux.